



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

12 - 15 NOVEMBRE 2002

À travers l'écrit et l'image
LES ACTES



L'Institut d'Etudes Scientifiques de Cargèse est situé à 50 km au nord d'Ajaccio à l'entrée du petit village de Cargèse. Ouvert toute l'année, il accueille des écoles thématiques à caractère scientifique.



Elisabeth Dubois-Violette, Présidente du Conseil scientifique du CNRS, dirige l'Institut d'Etudes Scientifiques de Cargèse. Physicienne, Directrice de recherche au CNRS, laboratoire de physique des solides d'Orsay, elle est membre du Comité scientifique des Ateliers de Cargèse.

POUR EN SAVOIR PLUS

<http://cargese.univ-corse.fr> - tel. : 04 95 26 80 40

À travers l'écrit et l'image

LES ACTES

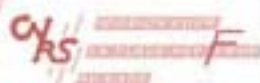
Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique
Et si vous étiez concerné-e-s ?



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

12-15 novembre 2002



Sexes et Genre dans le Travail Scientifique

Et si vous étiez concerné-e-s ?

Depuis avril 2001, le CNRS s'est lancé un nouveau défi : promouvoir la place des femmes dans les sciences.

Que disent - ou ne disent pas - les philosophes, les sociologues, les anthropologues, les biologistes, les historiens, les psychanalystes et les psychologues, des différences de sexe ? Comment interprètent-ils les évolutions ou la permanence des rapports entre les hommes et les femmes dans les différentes sociétés ? Comment expliquer que les études et les métiers aient un sexe et n'en changent pas si facilement ?

Ces questions concernent les hommes comme les femmes, les sciences dites exactes comme les autres... En faisant circuler la parole et les idées entre spécialistes et profanes, il s'agit d'inciter chacune et chacun d'entre vous à se poser de nouvelles questions sur ses choix scientifiques et sur son parcours personnel.

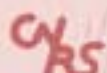
Les Ateliers de Cargèse vous offrent, à vous jeunes scientifiques, chercheur-e-s et ingénieur-e-s de toutes disciplines, l'occasion de vous informer, de vous former et de débattre autour des questions relatives au genre.

La parité ? Et si, après Cargèse, vous y étiez pour quelque chose ?

Pour tout savoir sur le programme
et l'inscription avant le 5 juillet 2002

www.iresco.fr/ateliers-genre

Mission pour la place des femmes au CNRS • DRH - Bureau national
de la formation • Bureau de la formation Paris A • Institut
d'études scientifiques de Cargèse



COMITÉ NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

L'institut d'études scientifiques de Cargèse en Corse



L'affiche des Ateliers de Cargèse :

une campagne de communication sur les Ateliers a été lancée dès juin 2002 : diffusion d'affiches et d'affichettes, programme, documents d'information sur le site de l'IRESCO

sommaire

5

Message
de Geneviève Berger

7

La genèse des Ateliers
Louis Bonpunt, Catherine Marry et Michèle Postel

11

Les conférences-débats

14

Geneviève Fraisse
Le sujet et l'objet : une question épistémologique et politique

20

Margaret Maruani
Des femmes dans les sciences de l'homme

28

Catherine Vidal
Le cerveau a-t-il un sexe ?

32

Delphine Gardey
Des évidences fragiles... Histoires de nature, de corps et de différences de sexe

40

Françoise Thébaud
Histoire des femmes, histoire du genre et sexe du chercheur

48

Marika Moisseeff
Nature contre Culture ou le pouvoir animalisant de la viviparité : l'exemple des films de science-fiction

56

Jacqueline Laufer
Genre, égalité et pouvoir dans les organisations : de la connaissance à l'action

60

Christophe Dejours
Genre et psychanalyse

65

Les ateliers
♦ *Preuve, imaginaire et genre*
♦ *Représentations, pratiques, subjectivité dans les métiers scientifiques*
Louis Bonpunt

72

Clôture
Jean Pailhous

73

L'évaluation
Éric Chareyre et Michèle Postel

89

Bibliographie



Message de Geneviève Berger

Pour répondre à l'important enjeu que représente la situation des femmes dans les carrières scientifiques, j'ai voulu donner à notre organisme des pistes pour se mobiliser : j'ai demandé à la Mission pour la place des femmes d'inscrire à son plan d'action une expérience originale de sensibilisation et de formation à la question du genre.

Les premiers Ateliers scientifiques pluridisciplinaires intitulés «Sexes et Genre dans le Travail Scientifique» se sont tenus du 12 au 15 novembre 2002, à l'Institut d'Études Scientifiques qui nous accueillait sur le site magnifique de Cargèse, entre mer et amphithéâtre.

La conception et l'organisation des Ateliers de Cargèse ont été prises en main par une remarquable équipe : un Comité scientifique et un Comité d'organisation dont je félicite et remercie ici tous les acteurs pour la qualité du travail accompli. Pour celles et ceux qui ont partagé cette expérience, l'ouvrage que vous avez entre les mains vous aidera à vous remémorer les temps forts des conférences et des débats. En complément, le DVD du film tourné durant ces quatre jours «La perceuse et le rouge à lèvres» restitue un aperçu de l'atmosphère studieuse des conférences et de quelques témoignages personnels recueillis dans les ateliers. La bibliographie proposée représente quant à elle une porte d'entrée aux travaux scientifiques sur le genre.

Pour cette première expérience, j'ai souhaité qu'un effort particulier soit porté sur son évaluation et que cette dernière soit publiée. Elle est riche d'enseignements et nous donne des pistes d'améliorations comme, par exemple, la prolongation des espaces de temps réservés aux ateliers et aux échanges informels, ou des ouvertures vers les sujets qui n'ont pas été traités.

Cette évaluation confirme cependant que la formule retenue a fonctionné et qu'elle peut servir de modèle. Le mouvement lancé à Cargèse a joué le rôle de sensibilisation attendu. Ainsi, l'accord-cadre que j'ai signé cette année avec la Ministre déléguée à la Recherche et aux Nouvelles Technologies, Claudie Haigneré et la Ministre déléguée à la Parité et à l'Égalité professionnelle, Nicole Ameline, retient parmi d'autres points une formation et une sensibilisation à la question du genre. De même que la Mission pour la parité en sciences et technologies du Ministère de la Recherche a ouvert sa première session de formation des «correspondant-e-s parité recherche» des autres EPST par une séance de débats autour de la présentation du film tourné à Cargèse.

Le réseau qui s'est constitué après Cargèse a manifesté, à différents niveaux, le besoin de poursuivre cette action dans les laboratoires. Le mouvement est lancé. Une suite est déjà programmée, un an après notre première expérience... Des modules de formation au genre seront proposés aux jeunes recruté-e-s au CNRS.

Cette publication, qui restera une publication de référence, contient des matériaux pour initier ou poursuivre ce type d'action : conférences données par des «expert-e-s» accessibles à des «profanes» et résultats d'expériences pédagogiques originales produites dans les ateliers menés en parallèle, espaces réservés à l'expression libre de chacun et chacune sur son travail scientifique.

Cependant si la «recette» de Cargèse a été une réussite, il lui a manqué un plus grand nombre de représentants du sexe masculin. Comme le soulignait un-e stagiaire, «on ne peut faire bouger la société avec 50 % de ses membres». Il sera nécessaire de rechercher, pour les formations à venir, une meilleure représentation des hommes.

Le chemin qui conduit à la parité est encore long : je remercie tous les participants qui ont osé emprunter celui de Cargèse car ils ont incontestablement aidé à la faire progresser. J'encourage fortement, à l'avenir, toutes celles et ceux qui se sentiront concerné-e-s à entreprendre des projets qui puissent contribuer à l'avancée de la parité dans les sciences, et, au-delà même, de la parité dans notre société.

Geneviève Berger

Directrice générale du CNRS

Présidente du Comité de pilotage

*«disciplines, métiers, carrières et genre :
la place des femmes au CNRS»*

2^{er} juillet 2003

Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Le Comité scientifique

Co-présidents

Catherine Marry, André Burguière

Membres

Louis Bonpunt,
Elisabeth Dubois-Violette,
Geneviève Fraisse, Delphine Gardey,
David Guéry-Odelin,
Amélie Leforestier, Pascale Molinier,
Hélène Perrin, Catherine Vidal

Le Comité d'organisation

Président

Louis Bonpunt

Membres

Éric Chareyre, Geneviève Hatet-Najar,
Michelle Pillot, Michèle Postel,
Catherine Thinus-Blanc

Les partenaires

Les premiers Ateliers scientifiques
pluridisciplinaires de Cargèse
ont été réalisés en partenariat avec :

La Mission pour la place
des femmes au CNRS

La DRH - Bureau national
de la formation du CNRS

La Délégation Paris A du CNRS
Bureau de la formation

L'Institut d'Études Scientifiques
de Cargèse



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique

La genèse des Ateliers



La genèse des Ateliers

→ UN PEU D'HISTOIRE

Deux grandes mesures ont initié la mobilisation institutionnelle du CNRS sur la question de la place des femmes dans l'organisme : la création le 2 avril 2001 du Comité de pilotage «Disciplines, métiers, carrières et genre», et celle de la Mission pour la place des femmes au CNRS le 27 juillet 2001.

En septembre 2001, Sylvie Moreau, alors directrice de la Mission pour la place des femmes au CNRS, chargée de la synthèse des débats du colloque¹ de Gif-sur-Yvette rend compte de la demande exprimée par différents chercheurs (sociologues, psychologues, philosophes, historiens, biologistes, neurobiologistes, etc.) à propos de la légitimation du genre comme champ de recherche.

S'est imposée alors à Sylvie Moreau, Michèle Postel, chargée de mission au Bureau national de la formation du CNRS et à Geneviève Hatet-Najar, chargée de la coordination et de la communication de la Mission, la nécessité d'une action de formation d'envergure pour faire connaître et reconnaître le champ scientifique traitant de sexes et de genre et pour amener les chercheur·e·s de toutes disciplines à réfléchir à l'impact de ces questions sur leur propre pratique de recherche et sur leur parcours.

C'est d'abord une école thématique qui fut envisagée ; mais rapidement la nécessité d'inventer un nouveau «label» pour qualifier la modalité pédagogique que, de façon encore très confuse, nous commençons à imaginer, s'est fait sentir. Il s'agissait en effet d'articuler la présentation de l'état des recherches sur «sexes et genre» et la réflexion sur son métier de chercheur.

Sylvie Moreau et Michèle Postel ont demandé à Catherine Marry, sociologue et co-directrice du GOR Marché du travail et genre (MAGE), et à Catherine Vidal, neurobiologiste, auteure de nombreux articles sur «le sexe du cerveau», deux courtes contributions écrites, pour stimuler notre propre réflexion, autour des notions et concepts de sexe et de genre. Une rencontre avec Geneviève Fraisse, philosophe, dont l'apport sur ces questions conceptuelles est majeur, a permis enfin la venue à maturité d'une première proposition de scénario (objectifs, cibles, programme, séquences et lignes de contenu par séquence).

C'est à la suite d'une discussion entre Elisabeth Dubois-Violette et Sylvie Moreau, au colloque² de Bruxelles, que l'idée d'Ateliers s'est imposée comme la plus adaptée.

Elisabeth Dubois-Violette en mettant à notre disposition les locaux et les services de l'Institut d'Études Scientifiques de Cargèse pour cette opération, a fait franchir un pas décisif pour la définition des modalités d'organisation. Elle a rejoint le petit cercle de personnes qui ont conçu ce qui s'est alors appelé : *Les Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse*.

Le projet correspondait bien au souhait de Geneviève Berger, Directrice générale du CNRS de «donner une visibilité aux recherches sur le genre», tout particulièrement auprès des jeunes chercheur·e·s afin de les sensibiliser aux liens entre démarche scientifique et engagement personnel.

Un Comité scientifique et un Comité d'organisation étaient constitués à la mi-mars 2002, le projet était lancé. L'élaboration des Ateliers allait désormais reposer sur les personnalités concernées :

Au titre du Comité scientifique : Catherine Marry, co-présidente avec André Burguère, Louis Bonpant, Elisabeth Dubois-Violette, Geneviève Fraisse, Delphine Gardey, Pascale Molnier et Catherine Vidal, en tant que membres de ce Comité.

Au titre du Comité d'organisation : Louis Bonpant, président et Eric Charreyre, Geneviève Hatet-Najar, Michelle Pillot, Michèle Postel, Catherine Thinus-Blanc, en tant que membres de ce Comité.

Dès la première réunion, et sur la suggestion de Louis Bonpant, trois jeunes chercheur·e·s, Hélène Perrin, physicienne, Amélie Leforestier, biologiste et David Guéry-Odelin, physicien, ont été conviés à jouer le rôle de «référents» ou de «cabayes» pour l'élaboration pédagogique des ateliers. Ils ont ensuite pleinement participé, en tant que membres, aux activités du Comité scientifique.

Le financement des Ateliers a été tripartite : Mission pour la place des femmes au CNRS, Bureau national de la formation du CNRS et Institut d'Études Scientifiques de Cargèse.

L'organisation des Ateliers et la communication de l'opération (conception et réalisation des affiches, documents d'information, réalisation du programme...) ont alors reposé sur l'investissement important de la Mission pour la place des femmes, dirigée actuellement par Geneviève Hatet-Najar.

¹ Quatrième rencontres scientifiques internationales de l'Ifé
Femmes, hommes et sciences : agir pour l'égalité (17-19/09/01)
² Bruxelles. Recherche et genre (8-9/11/01).

→ LES OBJECTIFS ET LES CONTENUS DES ATELIERS

Le texte qui suit, rédigé par les porteurs du projet de Cargèse pour en expliquer la teneur et donner au plus grand nombre l'envie d'y participer, a largement été diffusé sur les sites du CNRS dès l'ouverture des inscriptions. «Comprendre l'origine et la permanence de la sous-représentation féminine dans les disciplines scientifiques va au-delà des constats faits sur les inégalités de carrière entre hommes et femmes.

Dans divers domaines des sciences sociales et de la vie, la question de la ou des différences de sexe ou des rapports entre hommes et femmes fait l'objet de recherches dont la légitimité scientifique est aujourd'hui mieux reconnue.

Le sexe biologique peut apparaître comme une donnée de «nature» dont la caractérisation à multiples facettes -anatomique, hormonale ou génétique- s'inscrit dans une production scientifique. Cette production se situe, bien évidemment, dans un contexte social. La pensée scientifique n'est-elle pas elle-même sexuée ? La notion de genre est un outil pour penser un système de relations entre les sexes où l'un -le sexe masculin- tient lieu de référent universel et tend à être défini comme supérieur à l'autre. Cette supériorité est légitimée par des différences supposées biologiques ou de «nature». Indéfiniment ?

Au-delà des débats d'écoles, la notion de genre témoigne d'un consensus sur l'objet d'étude : que l'on parle du genre, de la ou des différences de sexe, des rapports sociaux de sexe ou encore de masculin-féminin, il s'agit toujours de reconnaître le caractère central et heuristique d'une lecture sexuée du monde. Le pari de ces Ateliers est de faire reconnaître ce caractère heuristique au-delà des seul-e-s spécialistes des sciences sociales ou de la vie. Ces questions concernent les hommes comme les femmes, les sciences dites exactes comme les autres...

Que disent (ou ne disent pas) les philosophes, les sociologues, les anthropologues, les biologistes, les historiens, les psychanalystes et les psychologues de ces différences de sexe, des évolutions de leurs représentations dans le temps et dans les différentes sociétés, de la persistance de la domination masculine ? Comment expliquer que les études et les métiers aient un sexe et n'en changent pas si facilement ? Comprendre pourquoi les femmes s'orientent moins vers les sciences, en particulier les mathématiques et la physique, conduit à s'interroger sur l'imaginaire de la pensée scientifique, sur la construction du savoir scientifique et plus concrètement sur les pratiques sociales des laboratoires. S'interroger sur la place limitée des femmes dans les sciences et techniques, c'est aussi

questionner la place «naturelle» occupée par les hommes et s'autoriser à déplacer la nature des questions qu'on pose aux sciences et aux techniques.

Les Ateliers de Cargèse ont été conçus pour faire se rencontrer et discuter des jeunes chercheur-e-s et ingénieur-e-s de toutes les disciplines autour de ces questions, abordées dans une perspective pluridisciplinaire. Ils se proposent de faire circuler la parole et les idées entre spécialistes du genre et «profanes». Il s'agit d'inciter chacun et chacune à se poser de nouvelles questions dans son propre domaine et dans sa démarche scientifique et à s'ouvrir au dialogue avec d'autres disciplines.

La rencontre prévoit des conférences plénières décrivant l'histoire de la conceptualisation du genre dans ses aspects sociologique, biologique, historique, anthropologique et psychanalytique. Une large place sera faite aux discussions dans des ateliers sur les thématiques exposées. La question des rapports hommes/femmes et de genre sera posée à partir du cœur même des métiers des participant-e-s et participants de toutes disciplines.

Un atelier traitera de «ce qui fait preuve en science», en introduisant la réflexion sur la nature du travail de transformation de l'observation en fait scientifique confirmé. Des exemples précis montreront en quoi tout acte de science, tout acte de preuve, toute démonstration, tout acte expérimental est toujours déjà pris dans des métaphysiques, des convictions intimes sur le monde et que cet acte est aussi construit dans des cadres sociaux et de genre qui le marquent de manière radicale.

D'autres ateliers aborderont, via des témoignages, la relation entre la démarche scientifique et l'engagement personnel, en particulier dans sa dimension sexuée. Les participant-e-s réfléchiront à la façon dont cette dimension intervient dans leur pensée scientifique et dans leur parcours professionnel. On y parlera aussi de plaisir et de souffrance dans le travail.

→ MONTER DES ATELIERS

Une fois les objectifs et les outils pédagogiques définis (alternance de conférences et d'ateliers), le Comité scientifique a choisi les conférencières, et le conférencier, dont la mission était de s'adresser à des non spécialistes de leur discipline. Ils ont tous travaillé et présenté leur intervention avec cette exigence. L'évaluation publiée plus loin montre que le but a été atteint.

Pour les ateliers, il fallait inventer une formule qui permette aux stagiaires de s'exprimer personnellement sur les thèmes proposés. Le premier thème intitulé «preuve, ima-

ginaire et genre», a été élaboré lors de rencontres entre les membres du Comité scientifique, Dominique Pestre, historien des sciences, et trois doctorants en philosophie ou en histoire des sciences. Les quatre animateurs ont choisi des «histoires vraies» relatant des faits de science, pour permettre aux participant-e-s, réparti-e-s en quatre ateliers, de réagir aux questions soulevées par «preuve, imaginaire et genre». En octobre, quatre modérateurs ont rejoint l'équipe responsable de ce premier atelier.

Pour le deuxième atelier consacré à la pratique quotidienne de la recherche et à ses liens avec les carrières, trois approches distinctes ont été proposées aux participant-e-s. Nous avons ainsi sollicité Marie-Claude Hurtig, spécialiste reconnue de psychologie, Pascale Molinier, chercheuse en psychodynamique du travail, tandis que Catherine Marry et Louis Bonpant se chargeaient d'introduire le troisième atelier. Les stagiaires pouvaient choisir entre les trois groupes, en fonction de textes de présentation affichés sur place. Ces trois approches visaient à «colorer» un peu différemment l'ambiance des trois groupes.

La préparation des ateliers reposait sur la disponibilité des animateurs et des animatrices, parties prenantes du projet, participant aux réunions préparatoires, et partageant la même conception pédagogique que l'ensemble des organisateurs (modérateurs et membres du Comité scientifique).

→ LE PUBLIC DES ATELIERS

Un comité de sélection, issu des Comités scientifique et d'organisation, a défini des critères en fonction desquels les candidatures ont été examinées :

Il nous est apparu fondamental que toutes les compo-

santes disciplinaires de la communauté scientifique (celles des 8 départements du CNRS) soient le plus largement représentées. Ces Ateliers n'avaient pas en effet pour objet de réunir les seuls spécialistes des recherches sur le genre, notamment sur la question «genre et science», mais d'initier un dialogue entre ces spécialistes et d'autres chercheur-e-s intéressé-e-s par ces questions. Ce critère, le plus important, a pu dans quelques cas nous amener à en bousculer d'autres.

Nous avons privilégié les «jeunes» chercheur-e-s dans une acception large de cette phase de la vie, puisque nous avons retenu des candidats ayant jusqu'à 45 ans. Nous avons essayé, sans réel succès, de ne pas trop nous éloigner de la parité.

Cette opération étant réalisée à l'initiative du CNRS, avec des financements CNRS, se devait de retenir en priorité les candidatures émanant des personnels CNRS, ou associés au CNRS.

Le travail du comité de sélection n'a pas été facile, ni toujours bien compris par les candidat-e-s. Au final, ce sont 67 personnes d'appartenances disciplinaires les plus diverses qui ont participé aux *Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse*.

La rencontre entre scientifiques, hommes et femmes provenant des «sciences dures» ou humaines et sociales, le cadre enchanteur de Cargèse et le temps réservé à faire connaissance ont largement contribué au succès de la manifestation. L'originalité de la formule proposée sur le thème «Sexes et Genre dans le Travail Scientifique» a permis une grande liberté de parole et a fait que tous, hommes et femmes, se sont sentis concernés.

Louis Bonpant, Catherine Marry, Michèle Postel



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique

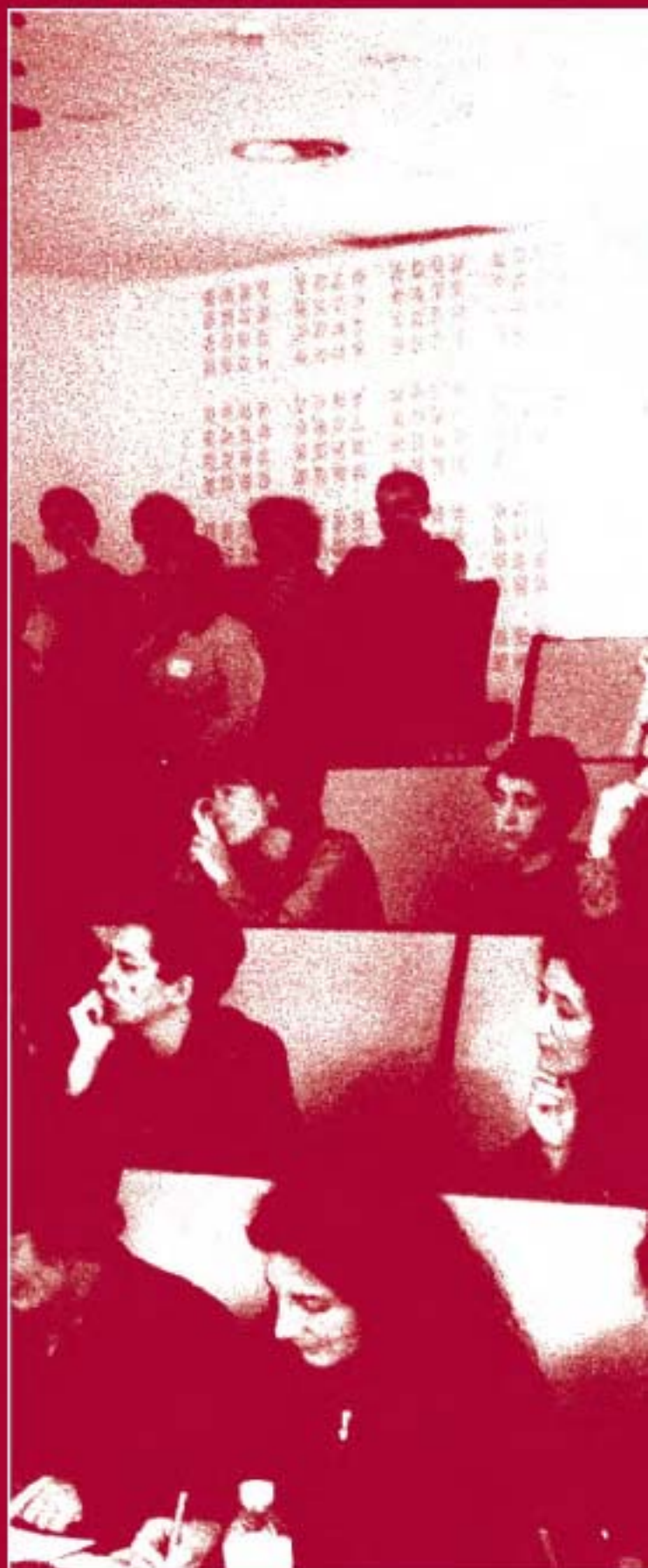
Les conférences-débats

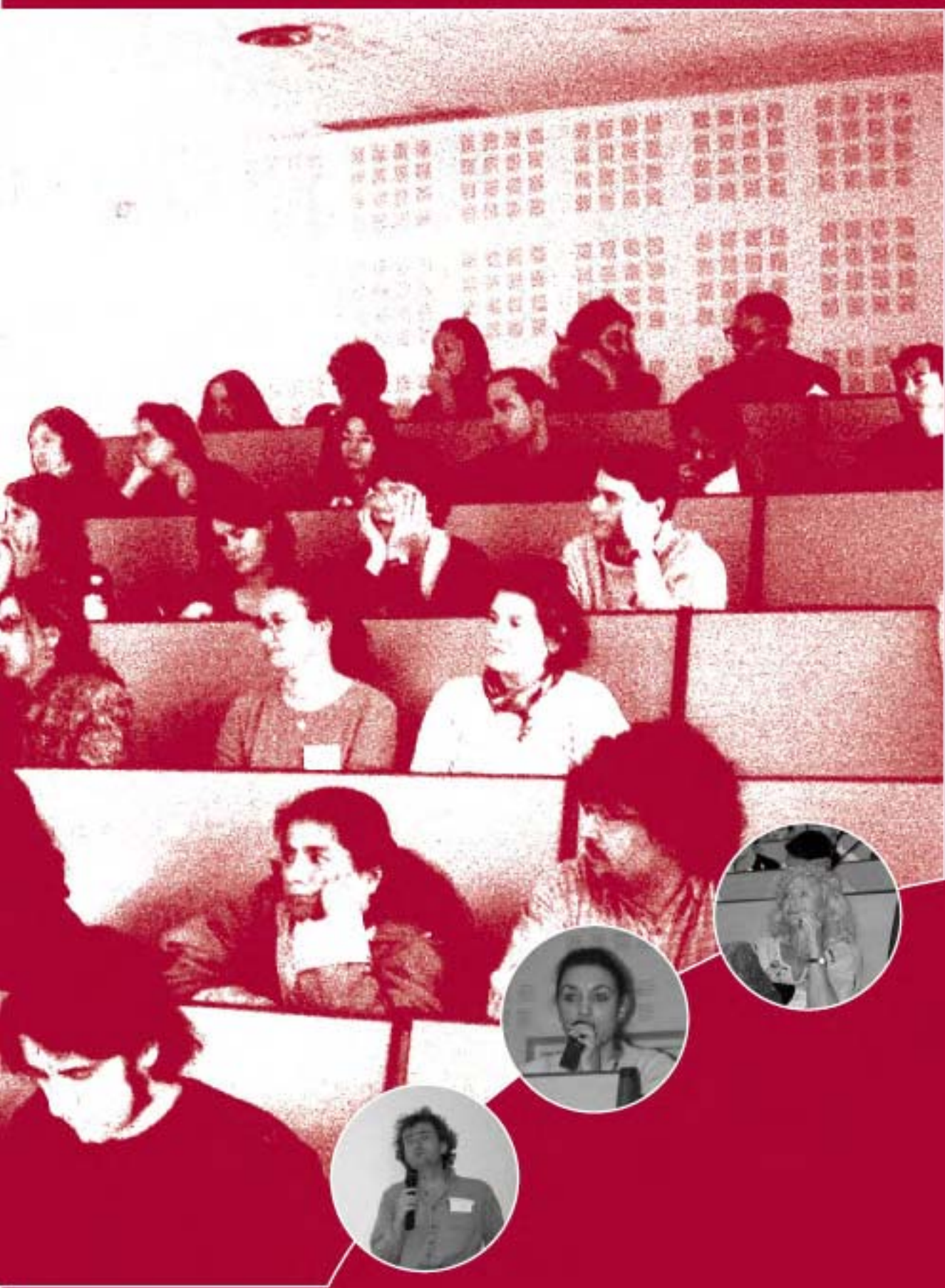


MARDI 12 NOVEMBRE 2002

CONFÉRENCES - DÉBATS 16H00 - 19H00

- | | |
|--|----|
| → Geneviève Fraisse | 14 |
| Le sujet et l'objet :
une question
épistémologique
et politique | |
| Discussion introduite
par Jacqueline Laufer | 18 |
| | |
| → Margaret Maruani | 20 |
| Des femmes dans
les sciences de l'homme | |
| Discussion introduite
par Jacqueline Laufer | 25 |





12 NOVEMBRE 2002



Le sujet et l'objet : une question épistémologique et politique

Geneviève Fraisse, philosophe

Geneviève Fraisse, philosophe, membre du Comité scientifique des Ateliers de Cargèse, est Directrice de recherche au CNRS. Elle est «visiting professor» à l'Université de Rutgers aux États-Unis. Ses travaux portent sur l'histoire de la controverse des sexes d'un point de vue épistémologique et politique. Elle est également Députée européenne depuis juin 1999 et elle a été de 1997 à 1998 Déléguée interministérielle aux Droits des Femmes. Parmi ses nombreuses publications figurent *La controverse des sexes, Les deux gouvernements : la famille et la cité* et la réédition en 2002 de *Clemence Royer, philosophe et femme de sciences* à l'occasion du centenaire de sa mort.

Mon propos sera de pointer des obstacles et de faire des propositions d'ordre épistémologique et méthodologique s'adressant à celles et ceux travaillant sur le genre, mais aussi aux autres. Quand j'ouvre mon séminaire de philosophie, je précise en premier lieu l'équivalence malheureuse, sur la question des sexes, entre savoir et opinion. Malgré l'accumulation de savoirs grâce à de nombreux travaux (recherches historiques, bibliographie, terrain...), la parole savante prononcée sur la question des sexes ne vaut pas comme science. Elle est prise au niveau de l'opinion, et n'a, dans divers lieux, pas plus de valeur que celle-ci. Il faut donc partir de là quand on aborde la question des sexes : il est difficile de produire du savoir sur cette question. Cependant, à travers mon expérience politique, qui est liée à mes travaux de recherche, j'ai découvert qu'à bout d'arguments, face à l'administration ou aux journalistes, un seul argument peut produire un savoir : le chiffre. Nous ne devenons crédibles aux yeux de nos interlocuteurs que si nous disons : «c'est tant de %», c'est la seule argumentation qui fait preuve, même si, par ailleurs, beaucoup de fantasmes existent autour des chiffres.

Abordons dès lors la question des lieux communs, très présents dans le débat concernant les sexes, question qui se résume à la croyance que l'égalité des sexes est un processus naturel. Nous l'avons vu lors du débat sur la parité, il existe curieusement dans ce domaine, une croyance en la naturalité du progrès. Tout ce qui est faux pour le reste de la société serait vrai pour les femmes : «Attendez ça va se faire, il n'y a pas de problème, pourquoi voudriez-vous une loi ?». Mais si nous utilisons le chiffre, cette attente cor-

respond à 250 ans. J'avais ainsi un «argument slogan» lors du débat sur la parité : «Il n'y a pas d'égalité sans contrainte». Rappelons-nous qu'il a fallu obliger les enfants à aller à l'école en 1880. Rappelons qu'on ne produit jamais d'égalité naturellement ; ce n'est pas un fait de nature. Or l'intérêt de souligner ce problème est que la naturalité du progrès en matière des sexes signifierait que les sexes ne font pas histoire. En effet, on ne produit pas une représentation de l'histoire des femmes uniquement en racontant un certain nombre de faits qui lui sont liés. Cela doit être accompagné d'une représentation impliquant que les sexes font l'histoire, qu'ils la fabriquent avec et hors même de leur participation comme acteurs de l'histoire. Mais aujourd'hui il est très difficile de produire une représentation qui ne mette pas les sexes hors de l'histoire. Cette croyance en la naturalité correspond à une ignorance de l'histoire et à un refus de transposer les expériences acquises en matière de pratique politique depuis deux siècles de démocratie. Depuis quand suffirait-il d'appliquer un principe, depuis quand l'universel serait-il si sûr de lui ? Il ne l'est pas quand on parle de guerres, de races. Ce sont donc les lieux communs du débat social et politique qui mettent les sexes en dehors de l'expérience historique.

La question des sexes, comme objet scientifique, est aussi parasitée par ce que j'appelle les faux débats. Et ils sont nombreux, comme par exemple la controverse autour du foulard il y a 10 ans. Il a fallu beaucoup de temps au Ministère de l'Éducation Nationale pour que le voile soit considéré comme relevant de la question des sexes et des discriminations envers les filles. Au lieu de cela il y a eu

deux ans de débats uniquement sur la religion et la laïcité. La même chose s'est produite pour l'exclusion des femmes de la république : il fut dit jusqu'à récemment que c'était une conséquence de la religiosité des femmes, en rien un effet de l'instauration de la démocratie elle-même. Autre vieux débat, auquel il faut tordre le cou, celui de l'incompatibilité supposée de l'amour et du féminisme, les féministes étant perçues comme des moralistes qui gênent les débats sur les questions sexuelles. Il existerait une contradiction entre les réflexions sur le désir homme/femme et la question de l'égalité. De fait, actuellement, dans les débats sur la violence envers les femmes et la prostitution, on enlève encore et à nouveau toute essence au féminisme en le montrant seulement du côté de la morale et de la censure du sexe. C'est sous-entendre qu'il n'y a pas de coexistence possible entre une exigence de justice, d'égalité et la question du désir, de l'amour. On en fait un antagonisme ; ce qui revient à interrompre toute réflexion.

Le troisième faux débat porte sur l'opposition conceptuelle entre l'égalité (concept politique) et la différence (concept ontologique). Mais on oublie, d'une part que l'on ne peut opposer un concept ontologique à un concept politique, et d'autre part qu'il n'existe pas seulement deux concepts mais quatre concepts. Il vaut mieux opposer différence à similitude et égalité à liberté.

Le quatrième point après l'opinion, les lieux communs et les faux débats, est la question du concept dans le cadre de la recherche. Il faut se souvenir qu'il n'y a pas d'objet philosophique pour traiter de la différence des sexes. Dans les manuels de philosophie, on trouve la rubrique désir, amour de la philosophie, mais il n'existe pas de rubrique sexes. La philosophie n'a pas cru bon de reconnaître un objet en tant que tel alors que dès que nous ouvrons un ouvrage philosophique, nous trouvons matière à réfléchir sur la différence des sexes. Or dans la recherche des trente dernières années, il a été nécessaire de produire un champ conceptuel dans lequel on pouvait construire précisément cette question. Et ce d'autant plus qu'il existe une pensée politique, démocratique, de l'égalité des sexes depuis la fin du 17^e siècle. L'égalité démocratique a donc été un opérateur intellectuel, support théorique autant que politique pour que de nombreuses questions soient posées. Avec Poulain de la Barre, disciple de Descartes, il y a eu rupture intellectuelle. Il s'est demandé comment réfléchir, et c'est bien le dualisme âme/corps qui a rendu possible une pensée des sexes. Le matérialisme a en effet plus de mal à penser l'égalité des sexes que l'idéalisme, qui peut penser l'égalité des âmes au-delà des différences des corps.

Mais c'est seulement à la fin du 20^e siècle que s'élabore le problème conceptuel, à travers les concepts de rapports

sociaux de sexes [1970], de genre (venu à la fin des années 1960 des États-Unis mais opérant plus tard) et de parité (employé à n'importe quel usage depuis quelques années). Il y a une tentative conceptuelle, et peu importe les notions que nous choisissons, chacun d'entre nous peut en faire un usage personnel. Cependant, le terme «rapports sociaux de sexes» est une importation du langage marxiste, qui véhicule une représentation des rapports sociaux impliquant, par conséquent, une proposition philosophique. Cet instrument n'est donc pas épistémologiquement neutre. Comme le concept «genre», d'origine anglosaxonne, forgé en raison d'une grande difficulté à utiliser le mot sexe dans la langue anglaise. Ce terme porte également une représentation philosophique sur le rapport nature/culture, même s'il se veut transgressif de ce rapport. Tout comme «parité» employé, et c'est une erreur conceptuelle absolue, pour signifier égalité, car la parité représente seulement une égalité arithmétique de représentation dans un lieu de pouvoir (il n'y a, en effet, pas d'au-delà du principe d'égalité).

Ainsi la recherche conceptuelle montre que nous sommes dans la dynamique de la constitution d'un champ. Pour ma



DE GAUCHE À DROITE : GENEVIÈVE FRAISSE ET JACQUELINE LURIE

part, je suis plus intéressée par le fait d'utiliser les concepts classiques de la pensée philosophique. Il y a quelques années, j'avais été agacée par la critique idéologique de la philosophie, l'idée qu'il fallait dénoncer une certaine misogynie philosophique, un machisme de la pensée. Dans les livres d'histoire de la philosophie, on s'en tenait à l'opinion que les philosophes étaient des victimes des idéologies de leur temps quand ils parlaient des femmes. En fait, il me semblait plus pertinent de comprendre comment les pensées des philosophes sur les sexes participaient de leur philosophie elle-même. Ainsi, prise dans la logique de rendre justice à leurs pensées sur les sexes, de leur restituer toute leur intelligibilité, toute leur force de pensée, j'ai été amenée, à travers les concepts classiques,

à pouvoir construire le champ de pensée qui m'intéresse. Par exemple, comme je l'ai mentionné, je n'ai jamais été satisfaite du débat égalité/différence. Cela ne fonctionne pas. D'Aristote à Hegel, on oppose la différence à la similitude et on peut mettre l'égalité en terme comparant (cf Hegel). Alors, et alors seulement, on peut réfléchir à l'égalité par rapport à la similitude. On est des êtres semblables, des êtres de raison ; ainsi l'égalité se pense. C'est plus difficile du point de vue de la différence des corps, qui produit du dissemblable. Si on regarde la violence exercée sur les femmes, les viols en temps de guerre, on ne peut la traiter avec le terme égalité ; le concept adéquat est celui de liberté. La privation de liberté entre hommes et femmes ne s'exprime pas de la même façon. Car elle se joue sur la représentation d'une différence sexuelle, l'égalité s'exerce sur le semblable alors que la liberté s'exerce davantage sur la différence. Il y a aussi des espaces sociaux, l'emploi par exemple, où se mêlent liberté et égalité.

Au moment du mouvement pour la parité, on disait «les femmes n'ont jamais eu accès au pouvoir». J'avais démontré dans *Muse de la raison*, que celles-ci ont été incluses dans la démocratie après en avoir été exclues. Mais pourquoi depuis 1945 les femmes n'apparaissent-elles pas dans la représentation politique ? Le mot pouvoir est gênant pour la réflexion car il est imprécis. De plus, les femmes ne sont pas exemptes de pouvoir, elles détiennent ainsi celui de la maternité. En reprenant des termes de Montesquieu et Rousseau, dans mon analyse sur la place des femmes pendant la Révolution, j'ai trouvé des concepts qui fonctionnent pour expliquer la difficulté de passer du statut d'électrice au statut d'élue : ceux de gouvernement et de représentation, qui permettent notamment de distinguer l'exercice et la symbolique du pouvoir, la compétence à gouverner de la délégation de la représentation. Ainsi la relecture de concepts classiques de philosophie politique m'a aidée dans les débats sur la parité. Il y a matière, à l'intérieur de concepts déjà donnés, pour élaborer un champ conceptuel. Un autre exemple est celui du concept «différence des sexes» pour lequel on a la chance en France d'avoir deux termes : différence des sexes et différence sexuelle. Les Dériadien(ne)s ont utilisé «différence sexuelle» -cf le «french féminism» des États-Unis- dans l'idée d'un usage transgressif des définitions des deux sexes. En France, il est possible d'user de l'expression «différence de sexe», et en ce cas c'est une catégorie vide, sans contenu ni représentation. Il n'est pas nécessaire de donner une définition à ce concept, par rapport à «rapports sociaux de sexes» et «genre», qui supposent, quant à eux, des propositions philosophiques. Mais la difficulté est qu'on confond différence des sexes et différence sexuelle.

Ainsi pour réfléchir, je propose de partir d'une catégorie vide. En 1800, les médecins-philosophes Cabanis, Roussel, Virey ont élaboré des théories sur la nature des femmes en opérant une superposition des êtres (les femmes et les hommes) et des qualités (le masculin et le féminin). Ainsi les femmes possédaient des qualités féminines et les hommes des qualités masculines. En 1900, la psychanalyse et la sociologie (G. Simmel par exemple) s'interrogent sur la production du féminin et du masculin, et cela a pour conséquence théorique de dissocier ces qualités de leur ancrage dans les êtres sexués. Ainsi depuis 100 ans au moins, les êtres et les qualités sont pensables séparément, en Occident du moins.

La proposition méthodologique est donc de travailler à partir de la notion de catégorie vide. Le fait de la dualité, l'empiricité de la différence des sexes n'exige nullement d'en donner un contenu, de «remplir» la différence. Dit autrement, il s'agit de résister à l'injonction de choisir, de choisir a priori son camp dans les controverses contemporaines, toujours mises en alternative «essentialisme» versus «différencialisme». Nous n'avons pas à décider, ni non plus à choisir par avance. C'est pourquoi la différence des sexes est d'abord une aporie, une question sans réponse. L'identité des sexes et leur différence ne sont pas des éléments contradictoires ; ils s'additionnent plus qu'ils ne s'opposent. C'est cela, une situation aporétique.

Je reviens sur la pratique du mot genre dans les débats européens : le mot genre n'est pas adapté à toutes les situations, et par exemple, appliqué à la femme enceinte, il ne fonctionne pas ; de là, parfois, quelques circulations rhétoriques et théoriques. Dans la recherche, il faudrait donc partir d'un vide de définition et d'une situation aporétique. C'est un bon moyen aussi pour résister à l'emprise de l'opinion décrite plus haut.

Je voudrais maintenant faire un rappel historique et indiquer la façon dont je me représente l'histoire, la rhétorique de l'émancipation des sexes. Au 16^e siècle, domine la querelle des sexes ; sous la forme d'un jeu littéraire où s'opposent les valeurs de chaque sexe : les femmes sont plus ou moins excellentes, grâce à telle ou telle vertu, ou inversement, les hommes l'emportent. Ce débat a resurgi au moment de la parité. L'idée d'égalité, à partir du 17^e siècle, met du désordre dans la querelle car cette idée récuse la hiérarchie entre le plus et le moins. Avec la Révolution française et l'émergence démocratique, on change donc de modèle. Apparaît le modèle de ce que j'appelle l'impossible procès. Un homme, Sylvain Maréchal, écrit, soi-disant pour rire, un brûlot sur la défense d'apprendre à lire aux femmes. Mais ce n'est pas pour rire car ce texte comporte tous les arguments de la domination masculine. À ce texte, deux femmes répondent,

l'une est horrifiée et l'autre adopte une position modérée. Nous sommes donc en situation de procédure, de plaidoiries pour ou contre l'égalité des sexes. Cette image du procès est évoquée par Stuart Mill, dans le premier chapitre de *L'Assujettissement des femmes*, qui est un des rares textes de philosophie (Stuart Mill, Poulain de la Barre, Simone de Beauvoir sont pour moi des références fondamentales) qui porte sur cette question. Stuart Mill dit : « je plaide mais ce sera sans succès ». Aujourd'hui encore la plaidoirie de l'émancipation se poursuit, sous la forme d'un impossible procès ; mon expérience parlementaire ne m'a pas fait changer d'avis.

En revanche, une troisième figure est apparue depuis quelques années, celle de la controverse. C'était remarquable au moment du débat sur la parité, lorsque les femmes s'affrontaient dans la presse. Cela m'a rendue heureuse car cela signifiait que les femmes étaient assez nombreuses pour se disputer à l'intérieur de l'espace public. Il ne s'agissait plus d'une seule femme portant le flambeau de l'émancipation ou de la tradition. Nous étions d'accord sur les objectifs (égalité) mais pas sur les moyens (une loi ou pas). Lors du débat sur la prostitution en revanche, la controverse porte sur la finalité (quelle est la liberté des femmes, se vendre ou pas ?) même si nous nous accordons sur la nécessité de la liberté des femmes. Les avis s'affrontent au regard d'une finalité politique, et non pas d'une stratégie. Nous pouvons donc poser la question de la différence des sexes à partir de ces trois figures rhétoriques, celles de la querelle, du procès et de la controverse.

Pour finir, je voudrais commenter le titre de mon intervention, la question de l'objet et du sujet. Je pense que dans les éléments qui m'aident à travailler, la question de l'altérité permet peut-être un certain nombre de perspectives ; bien plus que la question de l'identité et du sujet, qui marque très fortement la pensée anglo-saxonne récente. En effet, l'altérité des sexes ce n'est pas seulement le point de vue du même et de l'autre. Deux autres structurations conceptuelles philosophiques existent pour en rendre compte, ce sont les duos sujet/objet et fins/moyens. Cela peut s'avérer heuristique de prendre le duo sujet et objet. Bien sûr la question du sujet est très intéressante du point de vue d'une réflexion sur les sexes, du côté de la transgression comme de la tradition où il serait stupide de penser que les femmes n'ont pas été des sujets dans l'histoire ou dans l'espace de la domination masculine. De nombreuses problématiques sont apparues à partir de la démocratie, pour penser le sujet politique mais aussi le sujet de la connaissance, qui est important pour les ateliers de cette rencontre. Simone de Beauvoir, dans l'introduction du *Deuxième sexe*, part de la double idée qu'elle est une

femme, une femme qui est et qui pense, et qu'alors elle est à la fois « juge et partie », en rien un ange, dit-elle. D'autres femmes comme Hannah Arendt, ou Simone Weil, affirment leur neutralité de sujet, politique et épistémologique. C'est intéressant de les mettre côte à côte. Il faut également penser la question de la création artistique. La querelle en 1800 est politique, mais aussi poétique. Les poètes affirment alors que les femmes ne peuvent devenir poètes puisque leur place est celle de muse. En s'appropriant la création, les femmes artistes sont leur propre muse et bouleversent en profondeur les représentations. Ainsi se transforme aussi la position du sujet, du point de vue de l'histoire. On observe également un dérèglement de la question du sujet en philosophie, pris dans la tension entre déconstruction et construction. Il ne faut pas oublier que nous sommes souvent à contretemps de certaines propositions théoriques contemporaines ; là aussi se fabrique l'historicité des sexes.

Mais notre responsabilité est de réfléchir sur le fait que les femmes n'ont pas cessé d'être des objets. Ce n'est pas parce que nombre de ruptures conceptuelles et de propositions heuristiques ont eu lieu, que les positions en tant que sujet se multiplient, s'affirment, qu'on ne doit pas réfléchir sur le fait que les femmes sont encore en position d'objets. Il y a l'objet du désir, l'objet d'échanges, l'objet de commerce. Dans la réalité sociale et politique, cela se traduit par des tensions pour les femmes entre être sujet, ou objet, ou les deux à la fois. De même dans la pensée, les femmes ont toujours été utilisées comme moyen d'échange discursif (elles sont un lieu où s'échange de la pensée autre que celle sur les sexes). Dans la problématique du même et de l'autre, il faut donc travailler ensemble la place du sujet et celle de l'objet.

Un article du journal *Le Monde* critiquait récemment la mobilisation occidentale contre la condamnation à mort par lapidation de deux femmes nigérianes. L'auteur soulignait autant l'importation non réfléchie des valeurs dites universelles que le plaisir en retour, comme une importation, d'un combat d'autant plus satisfaisant qu'il était lointain. Il rappelait aussi que cette violence contre les femmes servait une cause, autrement politique, de régions décidées à se battre contre le pouvoir central du pays. Je propose une autre lecture : sauver ces femmes-là, même si elles servent de monnaie d'échange pour la cause féministe mondiale, ou pour les luttes internes au Nigeria, est un acte positif. Nous n'aurons pas d'illusions sur le contexte, nous saurons l'instrumentalisation, peut-être définitive, de la situation des femmes dans l'histoire, et nous travaillerons contre mais aussi en dépit de cette instrumentalisation. Il faut donc partir de là : reconnaître cette incessante circulation entre l'objet et le sujet, lorsqu'il s'agit des femmes.

Discussion introduite par Jacqueline Laufer



Jacqueline Laufer ouvre le débat :

« Pour répondre à la question de l'inscription de la différence des sexes au cœur de la pensée scientifique, Geneviève Fraisse a montré qu'il faut recourir à la vertu heuristique. Son témoignage est un voyage, dans la philosophie et l'histoire, pour rendre justice à la pensée sur les sexes, et pour lui restituer toute son intelligibilité. C'est très inspirant pour tout parcours intellectuel. En même temps, elle a précisé qu'il est souhaitable de se départir des lieux communs pour avancer dans la connaissance. Il faut également construire et déconstruire, le cadre des débats se créant à travers les notions de querelle et de controverse, alors qu'il n'y a pas de consensus. Avez-vous des questions ou des remarques à propos de son intervention et de l'abord de la différence des sexes dans nos champs, dans nos pratiques ? »

La salle :

« À la même époque que Poulain de La Barre, je voulais parler de Gabrielle Suchon qui a écrit sur le courage, qui serait une vertu féminine, beaucoup plus que masculine. Elle a opéré une véritable subversion de valeurs en tant que femme. Or Spinoza n'a pas mesuré cela même s'il défend la notion de puissance contre le pouvoir, pensée très émancipatrice. Et à la fin de son traité politique, Spinoza dénie aux femmes le statut d'être démocratique. »

La salle :

« Comment appliquer un concept vide au droit ? Car le droit a toujours besoin de remplir les notions, cela semble donc très difficile dans ce domaine de travailler avec. »

La salle :

« Bien que les femmes soient partiellement et depuis toujours des sujets, elles n'ont cessé d'être objets, même encore aujourd'hui. Mais est-ce que les hommes n'ont pas aussi été des objets de pression sociale, d'interdits au cours de l'histoire ? Car ils subissent aussi des interdits, ils n'ont pas le droit de montrer leurs émotions, de parler d'eux-mêmes, de pleurer... »

Geneviève Fraisse :

« Je crois qu'on ne peut pas penser avec la question des valeurs (même si Gabrielle Suchon a essayé de déplacer des valeurs), cette question est une impasse. La chance de l'Occident est la démocratie au sens où l'opérateur égalité permet de sortir du champ des valeurs, de leur hiérarchie autant que de leur contenu. Je n'ai jamais trouvé à aucun moment de ma recherche que la question des valeurs me permette d'avancer. La chance d'appartenir à une aire démocratique est que ce socle nous permet, grâce à la philosophie politique, de décaler cette question des valeurs. Dans les deux traditions philosophiques, la première est platonicienne et pense en termes d'infériorité, la seconde, aristotélicienne, réfléchit plus

du côté de l'altérité. Ainsi j'ai choisi de réfléchir sur le vide de la question des sexes, car il a toujours été rempli avec l'une ou l'autre des traditions, et le fait est qu'on le remplit encore aujourd'hui. C'est à dire qu'on ne peut pas parler de la question des sexes sans qu'on ajoute une représentation de ces différences. Les études *Queer*² ont certes évacué la question de la différence, mais sans évacuer la réflexion sur l'identité. »

La salle :

« Je ne comprends pas ce qu'est un concept vide ? On pourrait décider de ne plus inscrire les sexes sur le registre civil, on se fiche du sexe anatomique et on a parfois des êtres humains ençants, alors que certaines femmes resteront sans enfant. On ne peut pas à la fois faire un concept de la différence des sexes et en même temps dire qu'on peut en faire un concept vide, le problème est que l'on ne pourrait plus compter alors que c'est le seul argument qui fonctionne. »

Geneviève Fraisse :

« On ne peut pas revenir sur le fait qu'il y ait des hommes et des femmes, car les discours universalistes favorisent la discrimination : "puisque nous avons le suffrage universel, la demande de la parité n'est pas utile", pouvait-on entendre. Mais si vous regardez les faits, il y a juste un siècle de différence entre les deux suffrages, masculin, puis féminin. Les sociétés se construisent toutes avec la production de différences, les nier aide autant à les effacer qu'à les fabriquer, à cause des discriminations implicites. Pour ma part, je propose la voie du milieu, il faut dire qu'il y a bien deux sexes, c'est-à-dire un universel concret, fluctuant, mais vide, car on sait qu'on est un être sexué, mais pas nécessairement féminin ou masculin. On doit encore moins être défini par rapport à son mari ou à son père comme c'est le cas dans encore trop de pays. On doit encore moins préciser quelle est sa sexualité. Sinon on retombe sur le faux débat de l'universalisme, du communautarisme, cela ne donne rien, n'apporte pas d'éléments de compréhension du monde et entraîne des débats stériles. »

La salle :

«L'image du formulaire est intéressante¹, en somme, on est devant une page blanche quasiment vide et il y a des cases à remplir ou non.»

La salle :

«Je travaille sur les rapports entre génétique, cerveau et comportements, ma question est de savoir si la dualité sujet/objet n'aurait pas un impact dans les sciences biologiques ? En effet, quand on pose des hypothèses, on pourrait rester enfermé dans un système, un champ de pensée, ce qui va faire que je vais développer tel champ et pas tel autre, ce qui m'empêche alors d'être créateur. Par exemple, si j'ai tel type de conceptualisation du sexe, je vais me poser tel type d'hypothèses, et j'en suis inconscient, alors que cela restreint la recherche.»

Geneviève Fraisse :

«C'est pour cela que je propose ici de mixer le sol sous les pieds, je ne prends pas de concepts nouveaux, car ils me mettent trop d'hypothèses en tête, je veux faire le vide, enlever les références dites incontournables pour pouvoir prendre des risques. C'est pourquoi je n'ai jamais pu travailler avec le concept "rapports sociaux de sexe" car il théorise tout avant que je sache ce que je voulais penser. Il faut donc avoir une certaine ascèse, se dépouiller de concepts préfabriqués, d'opinions, des débats, pour être en situation nouvelle. En tout état de cause la valeur est un parasite, car on donne sans cesse du contenu aux notions d'homme et de femme ! Il faut donc travailler l'empiricité (à partir du fait des deux sexes), au plus loin d'une représentation de définitions ; ainsi toutes les identités sexuelles peuvent voir le jour sans contraintes.»

La salle :

«J'ai le sentiment de deux mondes qui ne s'affrontent pas, et je pense que c'est le but des ateliers pluridisciplinaires de les faire se rencontrer. D'un côté les sciences de la vie, et de l'autre, vous ouvrez un monde très riche de concepts, d'histoire, de philosophie, mais comment articuler cela avec le monde des sciences dites exactes ? Quelles sont les idées à retenir pour sortir des échelles de valeurs ? J'ai apprécié que le fait de la superposition entre sexes et qualités ait abouti finalement à une dissociation, mais dans le quotidien, dans la démarche expérimentale qui repose sur des hypothèses, l'ascèse est certes saine mais notre recherche s'appuie sur des acquis (sciences) et des hypothèses, pour reprendre la question de Michel Duyme. Comment conduire dès lors des recherches expérimentales sans partir d'hypothèses ? Les systèmes de pensée sont peut-être trop différents entre les deux mondes pour appliquer la notion de vide, pour nous comprendre, mais il faut trouver des passerelles, sinon on tombe dans l'enfermement. Par exemple, dans mon laboratoire, on recherche les mécanismes cognitifs, si on prend un échantillon composé à moitié d'hommes et de femmes, si on tombe, après expérience, sur une différence sexuelle, qui n'était pas cherchée au départ, que faire ? Quand on tombe sur des différences homme/femme, on les nie ? cela ne veut pas dire pourtant que les femmes sont inférieures !»

Geneviève Fraisse :

«En effet, il faudrait qu'il y ait des travaux pratiques sur ces questions et ce sera certainement abordé cette semaine. Cela rejoint la critique que j'ai faite des concepts nouveaux. On a tout

structuré d'un point de vue social. Dans mon histoire politique, j'ai refusé le débat sur les valeurs à propos du débat sur la parité. Je ne veux pas de l'argument. "Les femmes en politique se comporteraient de telle façon". Pourtant quand on est femme politique et qu'on sort du Parlement, les faits sont là : on a rendu nos rapports avant les hommes, on a été plus studieuses, on était là au bon moment... Je suis donc la première à faire un constat que je récuse théoriquement. Si on raisonne avec un schéma uniquement social, on va dire que les femmes sont ceci ou cela ; mais si on raisonne avec des schémas historiques, on pense autrement. Quand les femmes sont plus nombreuses, par exemple, les comportements changent. Or la question des sexes reste toujours anhistorique ; malgré une historiographie dynamique. Où sont les sexes en histoire ? Si on réfléchit en termes d'historicité, on pensera autrement. Le social a été la clé, mais on n'a pas encore construit l'histoire, celle-ci ne fait pas encore argument ; c'est pour moi un enjeu philosophique.»

La salle :

«Rapidement, certes nous observons des différences hommes/femmes dans certains processus cognitifs, bien sûr, mais dans leur interprétation, si on les replace dans un cadre historique, on se demande alors si ces différences sont innées ou acquises ? Les choses deviennent pertinentes à ce moment-là, on replace ces mesures faites à un temps T, et on cherche à comprendre l'origine de ces différences. Ce n'est pas du tout évident à ce moment-là de conclure que ces différences sont naturelles.»

La salle :

«Du point de vue de la psychologie expérimentale, les différences entre hommes et femmes constatées au cours d'expériences nous permettent de formuler de nouvelles hypothèses à partir de ces différences et d'envisager alors de nouvelles expériences. En psychologie, beaucoup de choses ont ainsi avancé. Par contre je n'ai pas bien compris la distinction entre social et historique.»

La salle :

«Je crois qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire avec la question des valeurs, pour changer la vision des choses, car j'ai participé à l'émission de télévision E-M6 qui a réduit les résultats des tests spatiaux que j'avais proposés à seulement une caricature en montrant que la femme ne sait pas lire une carte mais l'homme, oui. Les résultats ont été déformés car aucune différence significative n'avait été mise en avant par ces tests.»

Geneviève Fraisse :

«Une phrase à Marie-Claude Hurtig pour expliquer la différence entre social et historique. La question du social est prise dans une binarité par rapport au biologique, au naturel. On trouve autre chose dans la pratique historique, et je crois urgent de sortir d'une pensée binaire. L'historicité nécessite une pensée sans ordre ; le naturel et le social y sont dans le désordre, on mélange les supports et c'est cela qui est intéressant.»

¹ Le mouvement Queer conteste la construction sociale dominante. La base de discours n'est plus l'identité unique, quelle soit gay ou lesbienne, mais la diversité par rapport à la question du genre et du sexe. Sur le plan théorique le Queer s'attaque à toutes formes de représentations dominantes : soit s'agit de celles des hommes, des femmes, des gays, des lesbiennes, des bisexuels. L'idée est de déconstruire les représentations et les catégories, de transgresser les images, de s'intéresser aux marges, aux différences, d'interroger les images, faire, le monde. L'expression artistique ou médiographique.

² En référence au formulaire que G. Fraisse a dû remplir en arrivant à Rabat, où elle a dû préciser son sexe, mais aussi le nom de son père ou de son mari. Les femmes de son groupe parlementaire ont choisi de ne pas remplir cette case.



Des femmes dans les sciences de l'homme

Margaret Maruani, sociologue

Margaret Maruani est Directrice de recherche au CNRS, rattachée au CSU (Cultures et Sociétés Urbaines). Elle a fondé en 1995 le groupement de recherche CNRS-MAGE (marché du travail et genre). Réseau européen de recherche original qui regroupe des chercheur-e-s de toutes disciplines : juristes, historiens, sociologues, économistes, etc. Margaret Maruani dirige la revue *Travail, genre et sociétés*. Elle a écrit plusieurs ouvrages sur le syndicalisme, le travail et l'emploi.

J e vais vous parler, en tant que sociologue, de la question des femmes, de la différence des sexes, du genre – peu importe les termes – dans les sciences de l'homme. En commençant par ce préalable : la seconde moitié du 20^e siècle a été, pour les femmes, porteuse de changements importants. La maîtrise de la procréation, la progression spectaculaire de l'activité et des scolarités féminines, le droit de vote, la parité en politique. Ces changements sont-ils décisifs ? Définitifs ? Personne ne peut répondre avec certitude. Ce qu'on peut affirmer en revanche, c'est que ces mutations majeures sont inachevées. Certes, il y a plus de femmes instruites, plus de femmes salariées, plus de femmes actives, mais il y a aussi plus de femmes chômeuses, en situation de sous-emploi, plus de salariées précaires. La liberté de la contraception existe, favorablement aussi, mais tout le monde n'y a pas accès. Dans un tout autre domaine, la politique, nous venons d'assister au spectacle désolant de la parité haïfouée. Les chemins qui mènent à l'égalité sont donc interminables. Et c'est en effet, comme le disait Geneviève Fraisse, entre égalité et liberté que tout se joue. Au bout de quarante ans de féminisation du salariat, on n'a pas beaucoup avancé sur le domaine de l'égalité. En revanche, en termes de liberté pour les femmes, nous avons avancé.

Face à ces transformations sociales qui sont à la fois massives, complexes, évidentes et contradictoires, que disent les sciences de l'homme ? Force est de constater qu'elles ont été très lentes à s'emparer de ces évolutions et que cette discrétion est bien suspecte. Mais quel est le statut de ce domaine de recherche ? Quelle est sa légitimité scien-

tifique ? De ce point de vue, il faut savoir que nous revenons de loin, de très loin. Très longtemps il a fallu s'expliquer, s'excuser presque de travailler sur cet objet douteux qu'est la différence des sexes, sur cette catégorie si particulière que seraient les femmes. Pour rompre le silence, pour briser l'invisibilité, il a été nécessaire dans un premier temps de justifier des évidences, de montrer des inégalités parfaitement lisibles dans les statistiques mais invisibles dans la littérature sociologique. Aujourd'hui, nous n'en sommes plus tout à fait là, c'est heureux. La différence des sexes, le genre, font partie des objets identifiés, mais semi-admis : leur légitimité est toujours inachevée, de même que l'utilité demeure toujours contingente. Sur ce domaine de recherche pèse toujours le soupçon de militantisme. Geneviève Fraisse a parlé tout à l'heure de la question de l'engagement, elle est fondamentale. J'ai souvent vu fonctionner cet argument comme un déni de légitimité. C'est vrai que nous sommes dans un domaine où la question de recherche n'est jamais loin du problème social et c'est bien ça qui la rend intéressante. Et c'est vrai aussi que les dérives idéologiques sont toujours possibles. Mais est-ce spécifique à la différence des sexes ? Est-ce qu'on est plus neutre, plus objectif, plus scientifique quand on traite du chômage, de l'école, de la famille, de l'immigration, etc. ? De ce point de vue, ce n'est pas le genre qui est spécifique, mais les sciences humaines et sociales, que l'on pourrait d'ailleurs un jour cesser d'appeler sciences de l'homme.

Autre élément qui reste à conquérir, c'est celui de la nécessité d'une lecture sexuée du monde social. Car

oublier le sexe, ce n'est pas une faute de goût, c'est une faute professionnelle. Comment peut-on imaginer penser le monde social sans voir la différence des sexes ?

Pour illustrer cette question, je vais vous raconter l'histoire de la place du travail et de l'emploi des femmes dans la sociologie du travail. Au commencement, il y avait une sociologie du travail qui ne connaissait ni les femmes, ni leur travail. On a pu parler de la division sociale du travail, des qualifications, des conditions du travail, du syndicalisme, des relations professionnelles, sans se poser la question de la différence des sexes. C'est d'autant plus paradoxal que l'objet de la sociologie du travail est de décrypter les clivages, les différences, les segmentations qui parcourent le monde du travail. Les travaux fondateurs qui, en France, ont créé la sociologie du travail, autour de Georges Friedman, Pierre Naville, ont tout simplement ignoré que le travail avait un sexe. La sociologie du travail et des travailleurs s'est déclinée au masculin neutre : peu importait que les employés de bureau ou du textile étaient des hommes ou des femmes, ils étaient des travailleurs. De fait, la sociologie du travail, telle qu'elle s'est développée dans les années 50, s'est très largement confondue avec celle des travailleurs. Elle était centrée sur l'entreprise, l'atelier, le métier, focalisée sur l'analyse des groupes, des communautés, des relations de travail. Elle a raisonné autour de la figure emblématique de l'ouvrier qualifié de la grande industrie. Et cet ouvrier forcément, mais implicitement, était un homme. La division sociale du travail était au centre de la réflexion mais la division sexuelle du travail n'avait aucune existence scientifique. Comment comprendre ce fait ? Certes, pourrait-on dire que les pères fondateurs, ainsi les nomme-t-on, et la plupart de ceux qui sont venus travailler dans leur sillage, étaient des hommes. Mais est-ce suffisant pour rendre compte de cette absence ? Comment expliquer que sur aucun de leur terrain de recherche ils n'aient croisé des femmes au travail ? Bien étonnant. Que sur aucun de leur lieu d'enquête ils n'aient repéré des différences entre travail masculin et travail féminin ? Un premier élément d'explication vient à l'esprit : sur les lieux de travail qu'ils parcouraient, l'industrie, peu de femmes s'activaient. C'est l'explication que donne Sabine Erbes-Seguin quand elle parle de la myopie des sociologues du travail. Elle dit : « La sociologie du travail a d'abord et surtout analysé un monde industriel où les femmes sont devenues moins nombreuses que les hommes, et elle y a rencontré l'ouvrier type qui est aussi celui à partir duquel se sont constitués les syndicats ». Cela dit, bien que moins nombreuses, les femmes étaient quand même là. De fait, elles n'étaient pas absentes. C'est bien pire, elles étaient invisibles. Dans les premières études de Georges Friedman, on ne voit à aucun moment qu'une partie des

ouvriers concernés sont des femmes. Dans d'autres travaux, on ne parle que des ouvriers du textile et de l'habillement alors que la plupart était des femmes. Et on peut continuer : le monde des employés de bureau de Michel Crozier est peuplé d'êtres asexués. Beaucoup des ouvriers de la célèbre Manufacture des tabacs étaient des ouvrières. Cela n'a jamais été dit. On pourrait lister les effets d'optique qui ont produit l'invisibilité sociologique du travail féminin. Ce serait long et fastidieux. Mais le fait est là, et il a marqué durablement les paradigmes fondateurs de la sociologie du travail.

Pour rompre avec cette équation travail-travail masculin, pour casser l'identification masculin-neutre, plusieurs vagues successives ont été nécessaires. La première brèche a été ouverte au milieu des années 60 par les travaux pionniers de Madeleine Guilbert. C'est à elle qu'on doit l'irruption, dans le champ sociologique, de la figure de l'ouvrière et de la question des différences entre travail féminin et travail masculin. À partir d'une enquête de terrain approfondie sur les fonctions des femmes dans l'industrie, elle met en évidence les cloisonnements étanches entre travail masculin et travail féminin, en même temps que l'usage particulier qui est fait de la main-d'œuvre féminine. Elle a montré à la fois la rapidité des cycles de travail et la dextérité requise, la répétitivité des tâches demandées en même temps que la dévalorisation sociale du travail des ouvrières. Dans cet ouvrage pionnier sont contenus des éléments de recherche essentiels qui seront repris des années plus tard, par d'autres générations de chercheuses et de chercheurs. Elle a montré la différenciation sexuée des postes de travail et des tâches à accomplir, et elle a analysé le processus par lequel se construit la négation des qualifications féminines. Les employeurs, explique-t-elle, utilisent dans l'univers de la production industrielle des compétences que les femmes



DE GAUCHE À DROITE : MARGARET MARIANI ET JACQUELINE LAFFONT

12 - 15 novembre 2002

ont acquises dans la sphère familiale par le travail domestique. C'est parce que les femmes ont la capacité d'effectuer plusieurs opérations à la fois qu'elles ont de la dextérité, de la rapidité et de la minutie, qu'on les embauche pour des travaux parcellisés et répétitifs. Ces qualités sont donc à la fois repérées et niées, ce sont des qualités féminines, dites «naturelles», et donc précisément pas des qualifications professionnelles. Le travail industriel emprunte et importe, sans les reconnaître, ces savoir-faire. Ainsi s'opère le processus de dévalorisation sociale du travail féminin que j'appellerai déni de qualification. Reconnu aujourd'hui comme un travail majeur et précurseur, le linge de Madeleine Guilbert n'a pas eu à l'époque, et dans les années qui ont suivi, l'écho et l'accueil qu'il aurait dû avoir. Elle avait fait une œuvre originale mais qui est restée marginale en son temps. Nous l'avons interviewée, en 1999, pour le premier numéro de la revue *Travail, genre et sociétés*, et revenant sur le statut de ses recherches à ce moment-là, elle nous a dit la chose suivante : «Pour ma part, à cette époque, je n'ai pas tellement attiré l'attention. Je pense que les collègues ne dépréciaient pas les gens qui s'occupaient du travail des femmes, mais ils considéraient que c'était plus un travail de femme qu'un travail de sociologue. Je le crois.»

Deuxième vague, les années 70. Plusieurs éléments sont venus modifier le tableau. D'une part l'irruption d'un mouvement féministe radical, l'arrivée de nombreuses femmes sociologues dans les institutions de recherche (CNRS, universités), d'autre part. Cela a permis une remise en cause de la définition même du concept du travail. Implicitement, en effet, pour la sociologie, le concept de travail s'identifie à l'activité professionnelle et à elle seule. Le travail domestique n'a, pendant longtemps, eu aucune existence sociologique. Les mots utilisés, les catégories sémantiques sont tout à fait significatifs. Un actif, c'est quelqu'un qui a une activité professionnelle ou qui est au chômage. Les femmes qui se consacrent uniquement aux tâches domestiques sont nommées «inactives» (une mère de cinq enfants est inactive) pendant que les chômeurs sont désignés comme «actifs». L'inactivité ne se confond pas avec l'oisiveté, de même que le travail ne se réduit pas à l'activité. Ce désordre sémantique nous montre bien qu'il y a un problème. Il est révélateur de la perplexité des

sciences de l'homme sur tout ce qui concerne le travail non marchand. Or c'est précisément la nécessité de prendre en considération le travail domestique que le féminisme a mis sur la scène publique. Il a réintroduit cette question dans le champ social et politique. Ce faisant, il a permis que nous, sociologues, nous en traitions. Cela a obligé à repenser la définition du travail. L'univers professionnel n'est pas le seul lieu où se déroule un travail, la sphère domestique et familiale ne se réduit pas au «hors-travail», elle est le cadre d'une production, d'un travail certes non rémunéré, mais réel. Le développement de recherches sociologiques sur le travail domestique, les tentatives de quantification statistique ont contribué à recomposer l'objet «travail» en le redéfinissant par ses deux dimensions : l'une professionnelle, l'autre domestique.

Au-delà du travail domestique lui-même, c'est l'articulation entre les sphères domestique et professionnelle qui va se trouver au centre des réflexions sur l'activité féminine qui sont menées à partir du début des années 80. Pour comprendre la place différente des hommes et des femmes dans le monde du travail, il faut regarder du côté de la division sexuelle du travail dans la sphère familiale. Cette recomposition du concept de travail ne s'est pourtant pas «exportée». Elle est restée l'apanage des recherches sur le travail féminin, demeurant sans effet sur la redéfinition de ce que la sociologie du travail nomme travail. Mais elle a joué un rôle moteur dans l'essor du courant de recherches sur la division sexuelle du travail et les rapports sociaux de sexe. Pour la sociologie du travail, en général, elle est restée de côté.

Troisième vague, cette idée d'une imbrication des sphères professionnelle et familiale est au cœur des recherches qui, à partir de la fin des années 70, vont se multiplier et qui porteront sur les ouvrières, leurs conditions de travail et de vie, leurs rapports au syndicalisme et à l'action collective. Ce sont là les travaux de Danièle Kergoat, ceux qui sont menés au GEDISST, au CNAM. Donc, les recherches portant sur l'activité féminine se sont redéployées. Même lorsque le point de départ était le travail professionnel, toutes ont de manières diverses regardé du côté du domestique, et plus largement du côté des rapports sociaux et familiaux. Et là on a assisté à une rencontre plus ou moins organisée

entre sociologie du travail et sociologie de la famille. L'opposition travail/hors travail s'est déconstruite d'elle-même pour faire place à l'idée d'une articulation entre les sphères de la production et de la reproduction. C'est très logiquement dans cette articulation que s'est inscrit le concept de rapports sociaux de sexe, qui est venu supplanter la notion ancienne de condition féminine, que plus personne n'utilise. Le concept de division sexuelle du travail propose une approche critique de la répartition des activités. Il signifie tout d'abord que le travail ne se distribue pas de façon neutre, qu'hommes et femmes ont des positions différentes dans l'univers du travail professionnel et domestique. La division sexuelle du travail s'appuie donc sur une appréhension élargie du concept du travail, qui englobe le professionnel et le travail. Plus exactement, elle rend compte de l'imbriication des deux sphères, mais dans un sens. Si hommes et femmes ne sont pas en situation d'égalité professionnelle, c'est aussi parce qu'il y a une répartition inégalitaire des tâches dans la famille. En revanche, ce qu'on n'a pas beaucoup vu, c'est que ça fonctionnait aussi dans l'autre sens. Les inégalités professionnelles produisent des rapports sociaux de sexe inégaux dans la famille. Comment se déroulent les rapports sociaux dans la famille quand la femme gagne 25% de moins que l'homme ? Cela ne produit pas de l'égalité entre hommes et femmes, en dehors même du monde du travail. À mon avis, c'est quelque chose qu'on n'a pas assez dit.

Quatrième vague : l'idée de spécificité. De ces trois premières ruptures se dégage une idée forte : la conviction que le travail des femmes n'est pas spécifique, que les femmes ne constituent pas une catégorie, qu'elles ne sont ni marginales, ni périphériques. L'idée est élémentaire et évidente. Mais au regard des thèses dominantes de la sociologie du travail, elle l'est depuis peu. Que n'a-t-on lu dans les années 70 sur ces « minorités » nommées « les jeunes, les femmes, les immigrés » ? Affirmer la spécificité féminine a été, à un moment du processus, un passage obligé : c'était au fond le seul moyen d'imposer les femmes, de rendre leur travail visible. Mais cette affirmation s'est détruite d'elle-même au fur et à mesure que se problématisaient les recherches sur l'activité féminine. Les rapports sociaux de sexe ont balayé la « condition féminine » et ce qu'elle pouvait charrier de particularisme catégoriel.

À partir de là, les recherches sur le travail des femmes se sont transformées tout en se multipliant. Durant cette période, les années 80, de nouveaux thèmes, de nouveaux concepts, de nouvelles problématiques sont apparus : division sexuelle et sociale du travail dans l'industrie, trajectoires sociales et professionnelles des hommes et des femmes, déterminants familiaux des cycles d'activité, mobilité professionnelle différentielle selon le sexe, charges familiales et travail professionnel, activités professionnelles et stratégies familiales, égalité professionnelle et politique d'entreprise. Cela étant, cette multiplication des travaux n'a pas débouché sur une insertion de la réflexion sur la différence des sexes au sein de la sociologie du travail. Tout au long des années 80 on a assisté à un double mouvement : la diversification des recherches sur le travail féminin et leur relégation aux marges de la sociologie du travail. Tout ce qui touchait aux femmes ou à la différence des sexes n'était accepté que pour autant qu'on en traite comme de « problèmes spécifiques ». Tout se passe comme si la sociologie du travail des femmes (ou pire la « sociologie des femmes ») avait conquis droit de cité à condition qu'elle reste enfermée dans un ghetto : la réflexion « générale » sur le travail d'un côté, la différence des sexes ailleurs.

Le terrain défriché en quelques années a été énorme. Mais ce qui restait à faire était d'un autre ordre : replacer la question de la différence des sexes dans les débats sur le travail et l'emploi.

À l'aube des années 90, l'enjeu change de nature : après avoir imposé le travail féminin, il fallait le désenclaver. C'est le statut de la différence des sexes au sein des sciences sociales du travail qui est en question. Cette période est marquée par un double tournant problématique. On assiste tout d'abord à une évolution d'optique : de la sociologie du travail des femmes, on passe de plus en plus à celle des différences de sexe dans le monde du travail, des *women's studies* au *gender's studies*. Ce sont les différences, les inégalités, les disparités que l'on traque et non plus les singularités ou les particularités. La plupart des travaux comparent désormais femmes et hommes : leurs salaires, leurs carrières, leurs trajectoires, leurs temps de travail, etc. Plus récemment apparaît également l'idée qu'il faut s'in-

téresser au travail des hommes de la même façon qu'on le fait pour celui des femmes, c'est-à-dire comme une activité sexuellement construite : le genre masculin n'est pas neutre. Cela a été un des thèmes de notre revue *Travail, genre, et sociétés* (bien d'autres que nous l'ont abordé, mais c'est un thème récent en sociologie). De fait, il ne s'agit plus seulement de dévoiler un pan de l'histoire et de la sociologie du travail féminin, mais de poser et d'imposer la question de la différence des sexes au cœur des réflexions sur le travail et l'emploi. Avec l'idée que, dans les recompositions du monde du travail, tout comme dans les réflexions sur le sens, la valeur et la place du travail dans la société, les logiques de genre sont un élément déterminant. On assiste également à une évolution des thèmes traités. Aux recherches sur le travail, viennent désormais s'ajouter celles sur l'emploi, le chômage, l'activité. De la division sexuelle du travail, on passe ainsi à la division sexuelle du marché du travail. On voit aussi un élargissement vers la sociologie de l'éducation. De la même façon que les années 70-80 ont été marquées par la rencontre, sur la question des femmes, entre sociologie du travail et de la famille, la décennie 90 a été celle de la connexion, sur la thématique de la différence des sexes, entre sociologie de l'éducation et du travail. C'est en effet au début des années 90 qu'est mise en évidence la percée des scolarités féminines (elle date des années 70, mais leur visibilité des années 90). Même si les filles réussissent mieux que les garçons, les filières d'enseignement demeurent notablement sexuées, C. Baudelot et R. Establet, ainsi que M. Duru-Bellat nous l'ont montré. Le questionnement sur les positions professionnelles comparées des hommes et des femmes change dès lors de sens : comment expliquer la permanence, voire la recrudescence d'inégalités professionnelles en tous genres quand le « capital humain » des femmes s'est tant accru ? Ainsi se trouve posé le pro-

blème de la valeur du diplôme et de la relation formation-emploi.

Au total, le changement ne réside peut-être pas tant dans l'élargissement des champs de recherche que dans le changement de point de vue sur l'objet étudié. Il se situe dans cette volonté de montrer et de démontrer les vertus heuristiques d'une lecture sexuée du monde du travail. C'est ce que nous avons tenté de faire dans *Les nouvelles frontières de l'inégalité*, ce que bien des chercheurs ont tenté de faire. L'idée centrale est qu'étudier l'évolution de la place des hommes et des femmes sur le marché du travail, ce n'est pas s'adonner à la sociographie d'une catégorie de main-d'œuvre à part, les femmes. C'est se donner les moyens de repérer les changements structurels qui ont produit les transformations de la population active. C'est analyser les logiques sociales qui sous-tendent les recompositions du monde du travail. En matière de chômage et de précarité, de sous-emploi et de surqualification, de flexibilité et de partage du travail, les femmes ne sont pas spécifiques. Elles sont symptomatiques des mouvements qui agitent le marché du travail. Elles sont révélatrices de phénomènes d'ensemble. Leur situation n'est pas particulière, elle est significative. En approfondissant l'analyse des différences de sexe sur le marché du travail, on ne contribue pas seulement à l'accumulation des savoirs sur l'activité féminine, on participe à la progression générale des connaissances sur le monde du travail. À l'aube du 21^e siècle, l'enjeu se situe bien là : universaliser la question de la différence des sexes en la repositionnant au sein des sciences humaines. Car ce que d'aucun nomme la « variable sexe » n'est pas un supplément d'âme, mais bien une des clés essentielles pour l'analyse des sociétés. Et c'est cette idée qu'il reste à conquérir : la nécessité d'une lecture sexuée du monde social, ses vertus heuristiques.



... PRISES DE NOTES DANS L'EMPLOI...



... À CHACUNE SA MÉTHODE...

Discussion introduite par Jacqueline Laufer



Jacqueline Laufer donne la parole à la salle :

La salle :

«J'ai une question, certainement naïve : comment, alors que les données statistiques sexuées sont accessibles, les responsables politiques continuent à ignorer certaines réalités (comme le «gommage» des femmes du chiffre du chômage) ?»

Margaret Maruani :

«Il est clair que les données sexuées sur le chômage ne sont pas intégrées. Regardez la presse : quand on donne tous les mois les chiffres du chômage, ils ne sont jamais sexués. C'est d'autant plus frappant que le chômage est traité dans le débat public de façon très catégorisée : on nous parle du chômage de longue durée, du chômage des jeunes, des vieux, etc. Le chômage des femmes est totalement absent (sauf, parfois, dans les commentaires). On nous dit : «En l'an 2000, on est redescendu en dessous des 10%». Mais qui est concerné ? Seuls les hommes et encore, ceux de plus de 25 ans. Le chômage des femmes est toujours resté supérieur à 10%. Si le chômage des femmes est si peu visible, ce n'est pas par méconnaissance. Je fais l'hypothèse d'une tolérance sociale très forte à l'égard du chômage féminin. Quand le chômage touche les femmes, il est malgré tout moins grave. De même que court toujours l'idée d'un «salaire d'appoint». Bien sûr, ça ne sera jamais dit comme ça, ce serait politiquement incorrect.»

La salle :

«Vous avez évoqué la possibilité de sortir de l'enclavement de la spécificité du travail des femmes par la transversalité. Qu'entendez-vous précisément par là ?»

Margaret Maruani :

«Il y a beaucoup d'études maintenant, une connaissance accumulée sur le travail, le chômage, l'emploi des femmes, etc. Mais cette connaissance accumulée est peu reversée au pot commun de l'emploi et du chômage. On parle de l'emploi en général et de l'emploi des femmes à part ou à côté. Rarement des deux à la fois. Désenclaver, c'est faire en sorte qu'on ne puisse plus parler de chômage sans parler de différence des sexes.»

La salle :

«C'est comme à propos de la démocratie, on ne peut pas oublier les femmes, sinon ce serait remettre en cause la défi-

nition même de la démocratie. Mais on sait qu'on a perdu d'avance : on sait démontrer les faits, mais il n'y a pas d'effet. Quelle stratégie adopter ? Il faudrait réfléchir en terme de stratégie, car on a suffisamment de recul pour savoir qu'on a beau être convaincante, percutante, démonstrative, etc, ça ne produit pas d'effet dans la structure de la pensée de la recherche, de l'analyse. On peut aussi faire d'une autre façon : prendre quelque chose de spécifiquement sexué (comme la misogynie d'un auteur), et démontrer la pertinence du général dans le particulier. Les deux démarches sont intéressantes. Mais quelle stratégie avoir pour que notre conviction soit suivie d'effet dans la communauté scientifique ?»

La salle :

«C'est une question politique. Il faut du pouvoir pour faire advenir des statistiques à un niveau de décision, de telle manière qu'elles deviennent des critères pertinents d'action. S'il n'y a pas le pouvoir au niveau des instituts de recherche, de statistiques, un pouvoir éclairé, ça ne marchera pas.»

Margaret Maruani :

«C'est vrai, c'est à partir du moment où le politique prend en considération des faits (ça a été le cas à propos de la quantification du travail domestique) qu'il peut y avoir action. Sinon, je crois à la stratégie de la répétition et de l'obstination. Même si parfois, on peut se lasser.»

La salle :

«Le fait que certaines professions prestigieuses se féminisent de plus en plus va-t-il induire une «dé-ghettoisation» des autres professions (personnel de santé, de l'éducation, de l'administration, etc) ?»

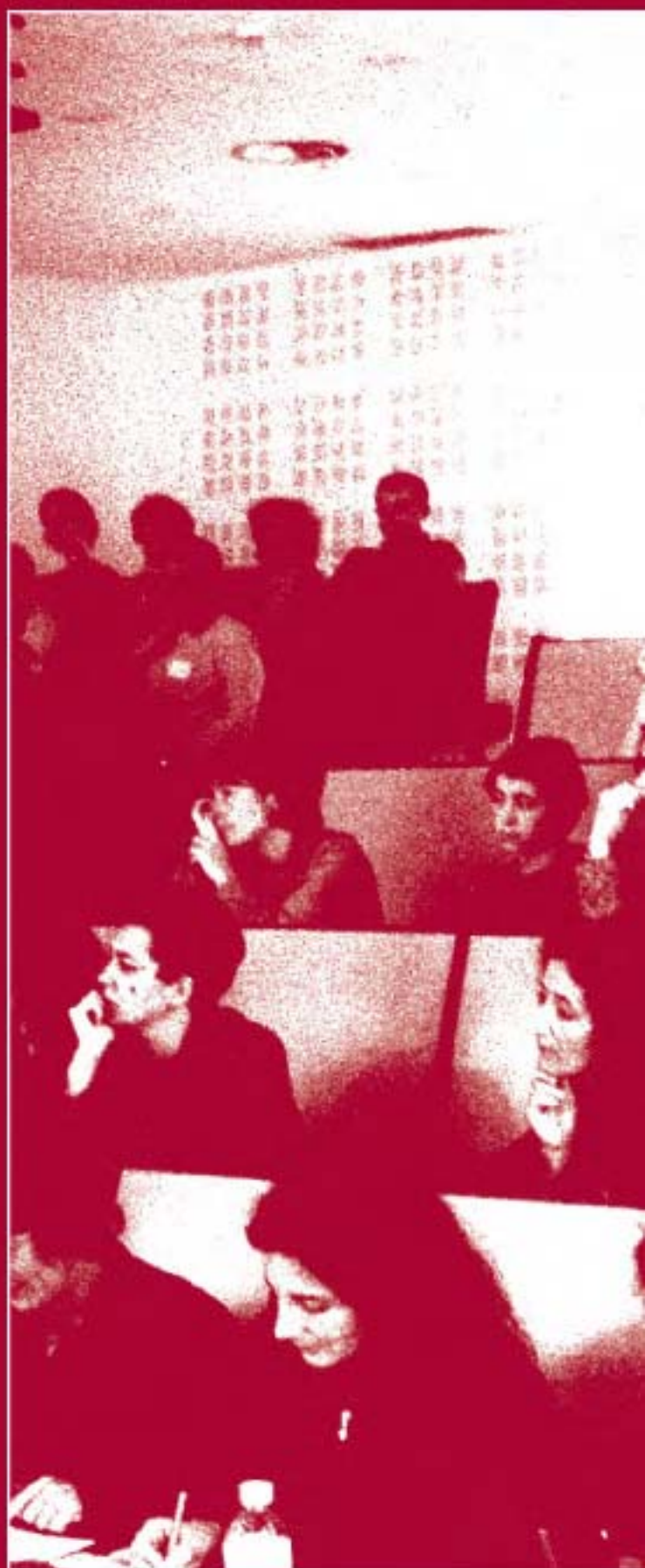
Margaret Maruani :

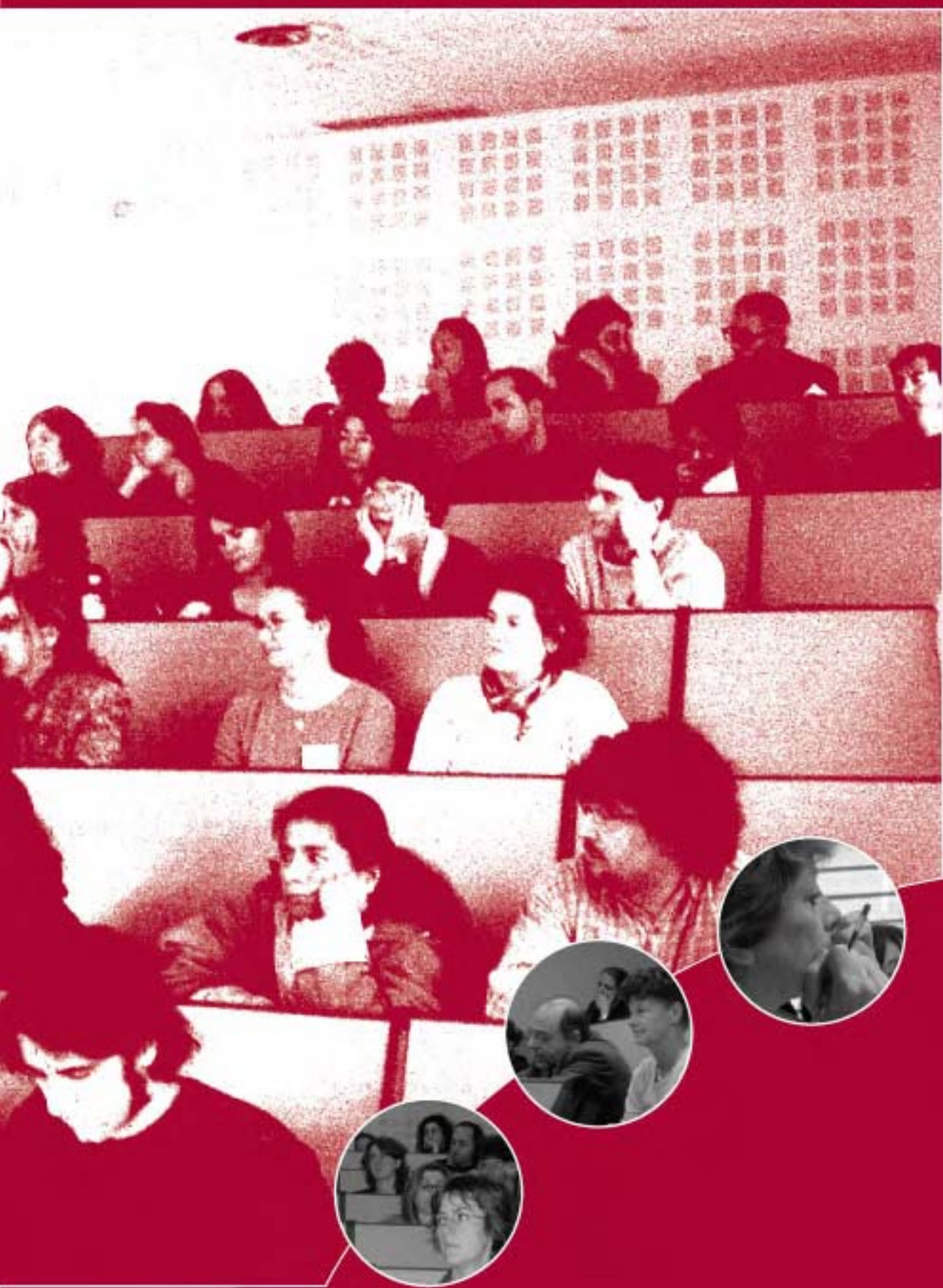
«Non, il n'y a pas de mélange des genres entre les femmes, il y a des évolutions contradictoires. Il y a en effet d'un côté, au niveau des professions dites supérieures, plus de femmes. Pour autant, la féminisation du salariat s'est surtout faite au niveau du salariat d'«exécution». L'écrasante majorité des femmes actives se trouve là. La crise de l'emploi a, au contraire, accentué les inégalités entre les femmes.»

MERCREDI 13 NOVEMBRE 2002

CONFÉRENCES - DÉBATS
9H30 - 13H00

- **Catherine Vidal** 28
Le cerveau a-t-il un sexe?
- Discussion introduite
par **Michel Duyme** 30
- **Delphine Gardey** 32
Des évidences fragiles...
Histoires de nature, de corps
et de différences de sexe
- Discussion introduite
par **Michel Duyme** 37





13 NOVEMBRE 2002



Le cerveau a-t-il un sexe ?

Catherine Vidal, neurobiologiste

Catherine Vidal est Directrice de recherche à l'Institut Pasteur, membre du Comité scientifique «Sciences et Citoyens» du CNRS. Ses principales recherches ont porté sur les mécanismes physiologiques de la douleur, le rôle du cortex frontal dans la mémoire et l'attention, les pathologies des fonctions cognitives associées au SIDA. Son thème de recherche actuel porte sur la physiopathologie des fonctions cognitives dans les maladies à prions. Elle milite pour dénoncer certaines dérives idéologiques dans la science, en particulier à propos du cerveau et du sexe.

Le cerveau a-t-il un sexe ? Il n'existe pas de réponse simple à cette question car le cerveau est à la fois un organe biologique et un organe culturel. Comment déterminer la part de l'inné et de l'acquis dans les comportements des hommes et des femmes ? Il s'agit là d'un débat où sciences et idéologies sont intimement liées. La littérature traitant de ce sujet n'est jamais neutre. Au 19^e siècle, le célèbre anatomiste Paul Broca s'attache à comparer le volume de la boîte crânienne et le poids du cerveau des hommes et des femmes (doc. 1). Il trouve que le poids du cerveau de l'homme est en moyenne de 1325g contre 1144g chez la femme. Or à cette époque on savait que le volume du cerveau varie en fonction de la taille du corps. Malgré cela, Broca n'hésita pas à conclure que la petitesse du cerveau de la femme est révélatrice de son infériorité intellectuelle (doc. 2). Même si de nombreuses études ont été menées sur ce sujet depuis le 19^e siècle, aucun consensus n'a pu être dégagé. Ceci est principalement dû au fait que le poids du cerveau dépend de nombreux facteurs, comme la taille corporelle, l'âge, l'état nutritionnel de l'individu ou encore la méthode de prélèvement du cerveau. En fait, la question des différences de taille des cerveaux entre les sexes apparaît vaine, sachant qu'il n'existe aucun rapport entre les capacités intellectuelles et le volume du cerveau. On cite souvent les exemples du cerveau d'Anatole France qui pesait 1 kilo, tandis que celui de Tourgueniev pesait 2 kilos. On notera que celui d'Einstein était de 10 % inférieur à la moyenne. Il est clair qu'en matière de cerveau, c'est bien la qualité qui compte et non pas la quantité ! (doc. 3).

Dans les années 80, des études neuro-anatomiques ont fait état de différences entre les sexes concernant les faisceaux de fibres (ou commissures) qui relient les deux hémisphères cérébraux. En particulier, la commissure principale, appelée «corps calleux», serait plus large chez la femme que chez l'homme. À partir de là, les spéculations sont allées bon train pour expliquer les différences psychologiques entre les sexes par des différences de communication interhémisphériques. C'est ainsi que les hommes seraient davantage capables de faire fonctionner leurs hémisphères indépendamment et donc de mener à bien différentes tâches simultanément, alors que les femmes ne pourraient faire qu'une chose à la fois.

L'affaire du corps calleux est désormais résolue. En effet, d'après une analyse rétrospective de données tirées de 50 études publiées depuis 1980, aucune différence significative entre les sexes concernant la taille du corps calleux n'a pu être démontrée.

Autre exemple d'interprétation abusive, la théorie des deux cerveaux lancée aux États-Unis dans les années 70 : l'hémisphère gauche serait spécialisé dans le langage et le raisonnement analytique, tandis que l'hémisphère droit serait spécialisé dans la représentation de l'espace et les émotions. Ainsi, les meilleures performances des hommes en mathématiques résulteraient d'un plus grand développement de l'hémisphère droit par rapport à la femme. Tandis que l'aptitude des femmes pour le langage serait associée à l'hémisphère gauche. Force est de constater que la théorie des deux cerveaux n'a jamais été validée par des données expérimentales rigoureuses.

À l'heure actuelle, cette théorie est considérée comme caduque car beaucoup trop simpliste, grâce en particulier aux nouvelles techniques d'imagerie cérébrale qui permettent de voir le cerveau vivant en train de fonctionner. Il apparaît clairement que, dans des conditions physiologiques, les deux hémisphères sont en communication permanente et qu'aucun ne fonctionne isolément. Il faut remarquer qu'aucune différence significative entre les sexes ne ressort de la grande majorité des études d'imagerie qui depuis 10 ans sont utilisées pour analyser l'activité cérébrale. Par contre, ces études ont permis de révéler l'importance des variations individuelles dans le fonctionnement du cerveau. Pour des per-

formances cognitives égales, différents sujets auront chacun leur propre stratégie et donc leur propre façon d'activer leurs circuits de neurones. De fait, la variabilité individuelle dépasse dans la majorité des cas la variabilité entre les sexes, qui par conséquent n'est observée que dans des cas rares.

D'où vient cette variabilité ? À la naissance, les grandes lignes de l'architecture du cerveau sont définies mais la construction du cerveau est loin d'être terminée : 90% des circuits de neurones vont se former dans les 15-20 ans suivant la naissance. C'est précisément sur la construction de ces circuits que l'environnement intervient au niveau du milieu intérieur (l'influence de l'alimentation, des hormones, d'agents

pathogènes) et extérieur (le rôle des interactions familiales et sociales, le rapport au monde du sujet). On parle de « plasticité » pour qualifier cette propriété du cerveau à se modeler en fonction de l'expérience vécue. L'imagerie cérébrale en donne l'illustration frappante : l'apprentissage d'une langue, la pratique de la musique ou l'entraînement à mémoriser l'espace modifient la structure et le fonctionnement des circuits du cerveau.

Le 19^e siècle était celui des mesures physiques du crâne ou du cerveau pour justifier la hiérarchie entre les sexes, les races et les classes sociales. Les critères modernes sont les tests cognitifs, l'imagerie cérébrale et les gènes. Mais l'enjeu n'a pas changé : il s'agit toujours de trouver une raison biologique aux inégalités socio-culturelles. À l'évidence, le devoir de vigilance face à l'utilisation de la science à des fins idéologiques est plus que jamais d'actualité.



DOC 1 : SEXE ET ANATOMIE DU CERVEAU

BROCA, 1861

" On s'est demandé si la petitesse du cerveau de la femme ne dépendait pas exclusivement de la petitesse de son corps. Pourtant il ne faut pas perdre de vue que la femme est en moyenne un peu moins intelligente que l'homme.

Il est donc permis de supposer que la petitesse relative du cerveau de la femme dépend à la fois de son infériorité physique et de son infériorité intellectuelle."

Bulletin de la Société d'Anthropologie, Paris, vol 2, 1861.
Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races

DOC 2

Taille du cerveau et intelligence

- Anatole France	1 kg
- Einstein	1,250 kg
..... Poids moyen :	1,350 kg
- Cuvier	1,880 kg
- Tourgueniev	2 kg

DOC 3 : TAILLE DU CERVEAU ET INTELLIGENCE

Discussion introduite par Michel Duyme



Michel Duyme¹ ouvre la discussion :

«Je voulais faire une simple remarque sur la taille des cerveaux, que l'on peut connaître en IRM morphométrique : le calcul pour moi a ainsi révélé un cerveau de 1000 grammes, soit plus petit que la moyenne des femmes !»

La salle :

«Je pense qu'il est important de dénoncer le manque de rigueur de certains travaux, comme l'a fait Catherine Vidal. Les interprétations abusives qui en découlent ont des conséquences au niveau culturel et influencent notre façon de penser. J'ai connu cela quand j'étais petite, on me disait que je n'étais pas forte en mathématiques car j'étais une fille. La notion de stratégie est importante dans les tests neuropsychologiques. Avec des moyens différents, psychologiques, cognitifs, on peut arriver à des scores semblables. En IRM on peut parfois observer des réseaux de neurones activés différemment chez les hommes et les femmes avec des performances équivalentes. La distinction entre compétences (ce que l'on est capable de faire) et ce qu'on fait spontanément est fondamentale. Les différences sont donc liées aux facteurs environnementaux et culturels. Les femmes et les hommes peuvent dans certains cas avoir des stratégies cognitives différentes et pas des différences de capacités. Il faut prendre en compte cela pour l'interprétation des travaux.

D'autre part, je pense qu'il existe une interaction entre l'environnement et la génétique. On ne peut pas mettre le déterminisme génétique d'une part et les facteurs culturels d'un autre côté, c'est un mélange des deux. Les études traitant des différences entre les sexes ne sont pas totalement injustifiées et cette thématique de recherche pourrait être une façon de mettre fin à cette fantasmagorie. Il faudrait aborder la question de façon sereine, sans idéologie, pour montrer que les différences ne doivent pas s'exprimer en termes d'échelle de valeurs.»

Catherine Vidal :

«Le fait de pouvoir mener des études sereinement est certes un beau souhait mais peut-on vraiment arriver à travailler sur un sujet pareil dans la sérénité ? Force est de constater que les enjeux idéologiques sont toujours sous-jacents. Quand des différences d'ordre psychologique ou cognitif entre les sexes sont observées, c'est le plus souvent vers une origine innée que les interprétations penchent implicitement. C'est pourquoi il est important de rappeler l'importance des processus de plasticité cérébrale qui permettent précisément de comprendre comment l'influence de l'environnement, l'expérience vécue façonnent la construction des réseaux de neurones qui sous-tendent le fonctionnement cérébral.»

La salle :

«J'aurais une question plus globale sur la méthode scientifique : n'est-ce pas dérangeant de travailler en biologie avec 10 ou 20% d'incertitude ? Car en physique, on est au maximum à 1% d'erreur.»

Réponse de Michel Duyme :

«En biologie, oui, nous travaillons souvent dans ces marges d'incertitude, mais ici comme nous sommes sur des questions qui touchent notre structure sociale, on discute les 20%. Mais pour d'autres études moins polémiques, on n'en discute pas.»

La salle :

«Juste une remarque à propos des revues *Nature* et *Science*, qui, lorsque le sujet est très médiatique, acceptent de publier des articles même s'ils ne sont pas assez rigoureux. Par ailleurs, vous avez présenté une étude en IRM qui compare les cerveaux de 19 hommes et 19 femmes. Cela me paraît incroyable de conclure des choses sur un échantillon si petit. Quelle est l'origine sociale de ces personnes ? Sont-elles représentatives de l'ensemble des hommes et des femmes ?»

Catherine Vidal :

«Dans les expériences d'IRM, on s'efforce de prendre des sujets d'âges et de niveaux socioculturels proches, mais ce n'est pas toujours précisé. D'autre part les impératifs techniques et le coût de ces expériences limitent le nombre de sujets testés.»

La salle :

«Le problème du nombre ne doit pas être confondu avec la méthode. La vraie question est de savoir si les sujets sont représentatifs. Dans le cas d'une maladie rare, si on a trois malades, c'est toute la population.»

La salle :

«On pourrait se tourner vers le domaine des réseaux de neurones artificiels dans lesquels il n'y a plus de sexe, l'«inné» et l'«acquis» se façonnent et ce sont les notions de stratégie et d'interaction qui s'imposent.»

Catherine Vidal :

«Mais on n'obtient que des opérations élémentaires avec ces

¹Biologiste, Directeur de recherche au CNRS Université de Montpellier.
(Unité de biologie, épépidémiologie, recherche clinique et économie de la santé)



MICHEL DUJUME ET CATHERINE VIDAL PENDANT LA DISCUSSION.

neurones artificiels qui restent fondamentalement différents du cerveau humain. La métaphore cerveau-ordinateur est trop réductrice car elle ne prend pas en compte la plasticité synaptique, propriété fondamentale du cerveau qui lui permet de créer en permanence de nouveaux circuits et d'inventer de nouvelles stratégies. C'est le même problème en biologie avec la notion réductrice de programmation génétique face aux propriétés d'auto-organisation du vivant qui échappent au déterminisme génétique.»

La salle :

«Vous avez montré le manque de rigueur scientifique de certains travaux portant sur les différences d'aptitudes entre les sexes. Sont-ils nombreux ?»

Catherine Vidal :

«Ces études sont le fait de très peu d'équipes, dont une principale, celle de Doreen Kimura au Canada. De ce fait, Kimura a depuis 20 ans le quasi-monopole de cette question dans les médias et ne cesse de citer ses propres travaux souvent

publiés dans des revues peu connues ou dans des ouvrages sans comité de lecture. Autre point à considérer : Kimura milite dans un groupuscule ultra-libéral et ségrégationniste, le *freedom party*. Ses partisans s'insurgent contre les tests de QI (soutenant délibérément biaisés pour produire des scores égaux entre les sexes) et contre les diplômes universitaires qu'ils veulent remplacer par des tests psychométriques propres à chaque sexe afin d'orienter les choix d'éducation et de carrière.»

La salle :

«Ça recommence éternellement. Les travaux sérieux sur la question, y compris en psychologie, ne sont pas répercutés par les revues scientifiques. Ce sont toujours les mêmes, c'est-à-dire les opinions qui tiennent le haut du pavé et font les scoop. Il faudrait peut-être réfléchir du côté du social.»

Catherine Vidal :

«C'est effectivement le cœur du problème des interactions entre science et société.»



Des évidences fragiles... Histoires de nature, de corps et de différences de sexe

Delphine Gardey, historienne

Delphine Gardey est chargée de recherche au Centre de recherche en histoire des sciences et des techniques (CNRS/CSI). Son travail se situe à l'intersection de l'histoire sociale, de l'histoire des femmes ou des rapports sociaux de sexe, de l'histoire des sciences et des techniques. Depuis 2000, elle anime un séminaire à l'EHESS, avec Danielle Chabaud-Rychter et Madeleine Akrich, sur les thèmes «genre et science» et «genre et techniques». Elle est membre du GDR MAGE et du secrétariat de rédaction de la revue *Travail, genre et sociétés*. Elle est également membre du Conseil scientifique du GDR Technologie de l'information et de la communication.

Mon objectif est d'introduire une réflexion sur ce qu'a été dans le passé le savoir sur la différence des sexes et sur ce qui constitue, dans différents corpus de connaissances scientifiques, le féminin et le masculin, les femmes et les hommes. Il s'agit de réfléchir à la nature du savoir produit tout autant qu'à ce qu'il propose, et ce dont il dispose pour se faire. Mon domaine sera limité à l'espace occidental et la longue durée de son histoire et à ses propositions, nombreuses, en ce qui concerne la nature humaine et la nature de la différence entre hommes et femmes. Bien qu'ils soient parfois en désaccord sur ce point, les historiens considèrent généralement à la suite des travaux de Thomas Laqueur qu'un modèle de la «nature» de la différence de sexe prévaut de l'Antiquité au 18^e siècle dans l'histoire occidentale¹. Dans cette «première» conception de la différence², l'homme et la femme sont considérés comme deux êtres en continuité. Ils sont également conçus comme analogues terme à terme. Danièle Jacquard et Claude Thomasset parlent d'une «similitude inverse des organes génitaux» comme conception principale du Moyen Âge³. Ils indiquent qu'un même diagramme peut être utilisé pour rendre compte des organes virils ou de fœtus. Chaque organe masculin a ainsi un répondant, un analogue chez la femme. On nomme «testicules», les ovaires, «pénis inversé», l'utérus. La symétrie terme à terme des organes ne vaut cependant pas équivalence : chez l'homme, l'organe est achevé et tendu vers l'extérieur alors que chez la femme, il est plus petit et tourné vers l'intérieur. À cette opposition extérieur/intérieur s'ajoute aussi l'asymétrie comparé/comparant : la femme est décrite à partir de

l'homme qui demeure le modèle, la norme ou l'étalon. Le comparé est par conséquent de valeur négative et imparfait.

Cette vision du monde, ancienne et durable, nous renseigne très directement sur le caractère contingent de notre conception contemporaine de la différence de sexe placée sous le signe de l'antagonisme ou de l'incommensurabilité. Le travail historique nous permet donc de mettre en évidence le caractère relatif de nos impensés, de nos évidences. La Nature ne parle pas une fois pour toutes. Le message qu'elle délivre n'est ni clair, ni stable, ni définitif. La Nature parle différemment selon ce qu'on veut bien entendre d'elle. Pendant plus de 18 siècles, la conception de la nature de la différence entre les sexes n'était pas celle que l'on considère comme acquise aujourd'hui. La nature du corps des femmes et de ce qui fonde la différence entre les sexes est à l'évidence une évidence fragile.

On pourrait être tenté de considérer que ces conceptions du passé ne sont qu'erreurs, mésinterprétations, images et témoignages obscurantistes. Juger les savoirs du passé en ces termes serait sans doute commettre une erreur grave. La conception savante de la différence des sexes au cours du Moyen Âge s'intègre dans une vision du monde, une cosmologie. Elle est prise dans un univers mental et culturel, un cadre de pensée et d'interprétation. C'est dire qu'elle est opérante comme réalité et qu'elle possède une efficacité pratique, symbolique mais aussi médicale. On perçoit ainsi que les sciences dont nous sommes les contemporains, et dont les mérites paraissent évidents au regard des conceptions passées, sont également prises dans la culture. Nos sciences ne sont pas à fabri du monde et sont parties prenantes des

cultures dans lesquelles elles s'élaborent. Il semble alors particulièrement inopportun de penser résoudre la difficulté posée par ces savoirs passés, qui nous semblent obsolètes ou fantaisistes, en opérant une distinction entre la vraie science et la fausse science. Ce que les historiens des sciences contemporaines et du vivant montrent à propos des questions de genre, c'est que les pratiques et les langages des scientifiques d'aujourd'hui ne sont pas neutres. Le genre peut aujourd'hui comme hier opérer dans la fabrication des savoirs.

Pour approfondir ces premières remarques, je partirai tout d'abord à la recherche du clitoris dans l'histoire occidentale et tenterai de répondre à la question : «qu'est-ce qu'un fait anatomique ?». Si on suit les historiens du Moyen Âge, l'occident latin disposerait depuis le 6^e siècle de la description du clitoris⁴. Les médiévistes considèrent ensuite que cette connaissance ancienne a été «perdue» par les autorités médicales européennes pendant une longue période, embrouillée par l'imprécision linguistique des sources arabes exacerbée par l'incertitude terminologique de certains traducteurs latins. Au cours de cette période, soit le clitoris est identifié aux labia minora, soit, suivant Avicenne, il est conçu comme une croissance pathologique que ne possèdent que certaines femmes (Canon, livre III). En dehors de cette option promise à une fortune durable, on voit donc la chose se perdre littéralement dans les mots.

Que la science du corps soit ici, et avant tout, exégèse des textes anciens disponibles, n'est pas le fait particulier du clitoris. L'anatomie dans son ensemble, et au-delà des premières dissections animales puis humaines qui se produisent à partir de la fin du 13^e siècle, est suivant l'expression de Danielle Jacquard et Claude Thomasset, une «quête des mots»⁵.

Il me semble intéressant de souligner que les «faits» ne surgissent pas avec davantage d'évidence sous le scalpel des chirurgiens⁶. Dans la chirurgie de Mondino dei Luzzi et de Guy de Chauliac à la fin du Moyen Âge, le clitoris est encore d'une grande imprécision mais trouve bientôt une utilité : il se voit dévolu un rôle de protection similaire à celui de la lèvre. Mais il faut attendre Gabriel Fallope pour que le lien entre une sensibilité particulière du corps féminin et la présence d'un organe soit fait, l'autorisant à dire : «Ce pudendum est si petit et caché... que je fus le premier à le découvrir, il y a quelques années» (G. Fallopi, *Observationes anatomicae*, Cologne, A. Birckman, 1562).

Une dispute de priorité intervient alors entre Gabriel Fallope et Realdo Colombo cependant que Vésale, l'un des grands chirurgiens de l'époque, conteste avec vigueur la «découverte» (soit, en l'occurrence, l'assertion suivant

laquelle le clitoris participe de la structure anatomique «normale» des femmes) et réaffirme la tradition suivant laquelle le clitoris est un fait pathologique, uniquement présent chez les «femmes hermaphrodites».

Ce qui semble insupportable dans les propositions de Gabriel Fallope et de ses disciples tient sans doute à ce qu'ils insistent sur l'analogie structurale entre le clitoris et le pénis masculin. Or cette analogie est intenable dans un contexte où domine d'ores et déjà une représentation des organes génitaux féminins et masculins qui fonctionne terme à terme. Ces propositions ne peuvent être absorbées facilement par le modèle prévalent sauf à inventer un nouvel équivalent au clitoris (ce que certains



DELPHINE GARDEY PENDANT SA CONFÉRENCE.

feront du prépuce] de façon à ne pas doter les femmes d'un pénis miniature en sus. Comme fait anatomique, le clitoris est un fait explosif puisqu'il menace de dissoudre le modèle en place, modèle qui, pourrait-on dire, a pourtant fait ses preuves en matière de représentation savante du monde.

Ainsi, le «fait scientifique» ne surgit-il pas spontanément de l'expérience humaine. Il est le fruit d'une discussion soutenue entre l'existant et le nouveau. Comme «surgissement», il ne peut advenir qu'en négociation avec la tradition, qu'en accord avec une communauté ou en redéfinissant les propositions au sein de la communauté. Comme fait déjà, et toujours, social la «(re)découverte» du clitoris en tant qu'organe normal de l'anatomie féminine a d'autres implications troublantes puisqu'elle suggère que toute femme est capable de pénétrer une autre femme et de lui donner du plaisir. C'est ici qu'il me semble intéressant de parler conjointement de «science» et de «politique du clitoris».

Dans la période qui suit, en effet, le clitoris ne cesse de s'am-

plifier dans les discours comme dans les faits, prenant des proportions avantageuses (ou désavantageuses) qui conduisent à de nouveaux positionnements. Dans les éditions successives des traités du chirurgien français Ambroise Paré (1573 et sq), notamment, on note une série de déplacements : est d'abord créée une homologie entre les organes génitaux externes trop grands chez la femme et l'hermaphroditisme puis, par glissement, entre le clitoris et l'érotisme homosexuel au féminin. L'hermaphrodite, qui renvoyait jusqu'alors à un homme efféminé (suivant l'histoire originelle d'Ovide), se fait désormais femme bisexuelle et agressive sexuellement. Des femmes dotées de clitoris disproportionnés sont potentiellement criminelles car punissables de sodomie. La figure de la tribade mise en avant par Paré et reprise comme un topos de la littérature médicale devient ainsi le symbole de l'inversion de l'ordre du ménage et de l'expropriation du foyer de l'autorité masculine en une époque de régence féminine. Comme le suggère l'historienne américaine Catherine Park, les tribades sont alors ces femmes hermaphrodites qui abusent la nature humaine (Dalléchamp, 1570) et l'ordre social et politique. La clitoridectomie apparaît comme la solution médicale (et indissociablement sociale et politique) à ce désordre⁷.

Il est important de souligner que ces considérations ont eu des conséquences concrètes au cours des années suivantes pour des personnes bien réelles. Dans toute une série de cas de travestissement, de pratiques sexuelles «contre nature» et d'usurpations d'identités de genre (comme dans les cas plus tardifs dits de «female husbands» en Angleterre au 18^e siècle⁸), les médecins et les chirurgiens ont été mis à contribution pour définir les normes et les comportements sexuels féminins, statuer sur la «nature» des actes sexuels commis en statuant justement sur la «nature» de ces êtres. Catherine Park insiste en particulier sur le déroulement des expertises et contre-expertises à propos du cas de Marie le Marcis accusée de sodomie en 1601 et sur la dispute médicale entre Duval et Riolan qui s'ensuivit. Duval considérait que Marie était un hermaphrodite mâle et ainsi innocente du crime de sodomie cependant que Riolan considérait qu'elle était une femme tribade. Pour Duval, dans la tradition de la théorie de la génération associée à Galien et Hippocrate, les hermaphrodites sont en soi un sexe intermédiaire et cette diversité naturelle est manifestation de créativité divine. Il assume un modèle continu de la diversité des natures humaines (et non de la liberté des pratiques sexuelles) qui s'oppose à la proposition aristotélicienne d'un système binaire des sexes reprise par Riolan. En ce sens Riolan incarne une figure médicale vouée à une grande postérité puisqu'il se pose en gardien d'un monde de la dichotomie sexuelle fonctionnelle.

De ce qui précède, on perçoit que le monde qu'habitent les hommes et les femmes de l'époque moderne est un monde

qui fait encore une place assez grande à la pluralité des interprétations possibles. La position de Duval est caractéristique de cette fluidité. Il apparaît que les frontières ne sont ni infranchissables, ni irréductibles. La nature, sous la forme de ces corps dissonants, ne parle pas définitivement ni unilatéralement, elle peut réserver des surprises. La quintessence des êtres ne semble pas davantage dite pour toujours, on considère ainsi dans la physiognomonie du 16^e et du 17^e siècle que les hommes et les femmes possèdent des traits féminins et masculins en proportion variable d'un individu à l'autre. Des cas d'hermaphroditisme peuvent aussi être évolutifs et déboucher sur un état d'homme ou de femme⁹. Le corps est interprété d'une façon qui mêle sans cesse les dimensions physiques et morales du féminin et du masculin, suivant des polarités et des indicateurs qui, pour l'essentiel, nous sont aujourd'hui inconnus ou nous paraissent surprenants.

C'est que, d'une certaine façon, le sexe n'est pas séparé du genre ou plutôt que le genre précède le sexe. La «nature» d'un être semble dépendre étroitement de ce qu'il est socialement. C'est au sens strict «l'habit qui fait le moine, la culotte qui fait l'homme et la coiffe qui fait la femme»¹⁰. Le dévoilement du corps ne saurait suffire à régler la question de l'identité de sexe, comme on peut le voir dans les exemples de procès de «female husbands» : témoignages et expertises médicales répétées sont ainsi requises pour identifier le sexe de ce scieur de long, bon camarade et bon époux dont l'accident qui le tue fait surgir un «corps de femme». Dans ce cas, le «sein» du «mari» ne parle pas davantage d'évidence. Comme l'indiquent Sylvie Steinberg et Londa Schiebinger¹¹, les seins ne sont pas exclusivement attribués aux femmes jusqu'au 18^e siècle. C'est au contraire et durablement la symétrie de la poitrine masculine et féminine qui est valorisée, comme le fait, par exemple, que le nourrisson - fille ou garçon - secrète du lait au cours des premières semaines de son existence.

Les seins, définis cette fois comme des mamelles, deviennent par la suite des attributs strictement féminins. Cette attribution opère en même temps qu'elle opère l'assignation des femmes à la reproduction de l'espèce dans un contexte où il est aussi question de penser l'origine animale de «l'homme»¹². Les femmes sont alors et désormais du côté de la nature, les hommes sont placés du côté de la raison et de la culture et donc extraits de la condition animale reproductrice et sexuée¹³. Ainsi, à partir de la seconde moitié du 18^e siècle, un nouveau type de réflexion émerge sur le corps et sur la manière dont sont définis le sexe et le genre. D'une part, on assiste à la fabrique du sexe, c'est-à-dire à la description des organes de la génération ; d'autre part, les caractères physiques qui étaient définis auparavant par le tempérament et les humeurs sont expliqués par l'appartenance sexuelle. Les médecins des Lumières font découler toutes les différences



entre les hommes et les femmes du sexe, dans un rapport d'incommensurabilité, et non de hiérarchie et de complémentarité, comme c'était le cas auparavant. Émergent alors cette conception naturaliste du sexe et une définition de la différence des sexes orientée uniquement par les exigences de la nature. L'invention du corps comme objet biologique stable et limité, comme espace de signification en lui-même, et indépendamment de tout contexte, est le fruit de cette histoire. Alors que le corps féminin est de plus en plus défini comme «Autre» il s'agit aussi de mettre à jour les caractéristiques de cette incommensurable différence. S'impose l'idée selon laquelle il existe un lieu de la différence, un site de la nature féminine. Jusqu'au milieu du 19^e siècle, l'utérus est le siège de la féminité. Le développement des sciences médicales et biologiques témoigne du déplacement de ce site de l'utérus vers les ovaires, puis des ovaires vers les hormones et enfin des hormones vers les gènes. Ainsi, l'assignation du genre au sexe a-t-elle été le fruit d'un travail contemporain intense, ainsi voit-on les sciences biologiques et médicales contemporaines contribuer ardemment, et de multiples façons, à la spécification en nature de la différence sociale entre les sexes¹⁴.

Pour continuer la réflexion, il me semble suggestif de noter que les faits endocrinologiques ne «parlent» pas avec plus de clarté que les anciens faits anatomiques. Nelly Oudshoorn a étudié la façon dont les hormones ont surgi dans le paysage biologique et dont elles se sont vues attribuer un rôle dans la détermination de l'identité de sexe¹⁵. À la suite des travaux de Brown Séquard (1891) et de Starling (1905) se développe une série de recherches qui reposent sur la proposition selon laquelle les hormones sexuelles fonctionnent comme des agents de la masculinité et de la féminité. Les premiers temps de l'endocrinologie sexuelle sont clairement sous-tendus par une conception dualiste du sexe suivant laquelle les hormones sexuelles féminines ne peuvent être trouvées que dans les organismes féminins et les hormones sexuelles mâles que dans les organismes masculins. Nombre d'observations ont cepen-

dant amené à contredire cette première proposition au cours des années 1920-1930. Les biochimistes constatent en 1927 la présence d'hormones féminines dans l'urine masculine, et en particulier d'hommes en bonne santé et «normaux» comme on tient alors à le préciser, cependant que l'isolement des substances chimiques (hormone féminine en 1929 et hormone mâle en 1931) oblige à reconnaître leur appartenance à un même groupe : les stéroïdes. Ainsi, la conviction suivant laquelle les hormones sexuelles constituent une clé pour comprendre ce qui fait qu'un homme est un homme et ce qui fait qu'une femme est une femme, à la fois anatomiquement et psychologiquement, est-elle progressivement battue en brèche par les observations cliniques. Nelly Oudshoorn montre finalement comment, à la fin des années 1940, les biochimistes, moins concernés que leurs collègues gynécologues ou physiologistes par l'assignation fonctionnelle des hormones, sont parvenus à persuader leurs collègues que la production des hormones mâles ou féminines n'était pas limitée à un sexe.

Il est intéressant de noter, par ailleurs, qu'alors que les données de l'endocrinologie sexuelle auraient pu conduire à une classification biologique des individus sur un mode continu [du plus féminin au plus viril], c'est le modèle dichotomique et antagoniste qui l'a emporté. Les travaux plus récents de Cynthia Kraus sur la biologie des années 1970-1980 accréditent également cette idée et tendent à témoigner de la stabilité d'un fait : la prévalence de la conception dichotomique du sexe influence la nature des observations conduites au 20^e siècle¹⁶. En dépit de l'extrême variété des matériaux disponibles, de la difficulté qu'éprouvent les spécialistes à classer les individus de façon stable en tenant compte des différents niveaux indicateurs de sexe (anatomique, gonadique, chromosomique, génétique), et des contradictions qui peuvent exister entre ces niveaux, c'est bien la vision de deux sexes qui s'impose. Alors qu'il semble opportun de dire que la différence de «race» est un facteur qui se situe au niveau de la différenciation entre deux individus, ni plus, ni moins, il ne semble pas tolérable d'assimiler l'axe homme/femme à une simple différence interindividuelle.

C'est du côté des «monstres», des «merveilles de la nature»¹⁷, des corps dissonants, des pratiques sexuelles alternatives, que la normativité implicite de nos modèles transparaît au cours de l'époque moderne et contemporaine. Car, quoi plus que l'hétérosexualité, sous sa vertu productrice [car procréative], pour contribuer plus que toute autre norme à produire de la différence ? La revendication homosexuelle conduit nécessairement à déconstruire les modes de production naturaliste, historique et culturelle de l'opposition homme/femme.

Si les historiens se sont attachés au cours des dernières

années à rendre compte des formes spécifiques prises par différentes pratiques sexuelles et identitaires subversives telles que le travestissement¹⁴, la singularité historique de la transsexualité comme forme ultime de construction de soi mérite d'être pointée dans le cadre d'une réflexion sur les corps, les sciences et la nature.

Pour Bernice Hausman, le transsexualisme, loin d'être la manifestation de ce désir «transhistorique de certains sujets humains de vouloir devenir un autre sexe», se trouve au contraire complètement dépendant comme fait social et scientifique du développement des techniques médicales (endocrinologie et chirurgie plastique) et de leur capacité à établir les conditions d'émergence d'une demande pour le changement de sexe, comprise comme indicateur de la subjectivité transsexuelle¹⁵. Les travaux engagés sur l'histoire des traitements médicaux des états intersexuels entre les deux guerres ou sur l'émergence du transsexualisme témoignent d'un contexte social, technique et scientifique très précis où il devient désormais possible pour des sujets humains de demander rectification de leur identité de sexe à un corps médical. À la différence des homosexuels, les transsexuels doivent obtenir un traitement médical pour être reconnus comme tels : ainsi leur position subjective dépend-elle d'une relation nécessaire à l'ordre médical. À la suite de l'intersexuel, le transsexuel vit donc une condition rectifiable par les techniques médicales disponibles. C'est sur la base de cette pratique que les transsexuels se sont construits comme une population méritant une réassignation sociale et médicale de sexe. Le cas «Agnès»¹⁶, qui s'était originellement présentée à l'équipe comme souffrant d'un état intersexuel de naissance et qui lui avouera plusieurs années après son opération avoir en fait absorbé pendant son adolescence les hormones prescrites à sa mère, est ainsi révélateur de la

capacité des agents d'utiliser la science comme elle leur propose de le faire. L'endocrinologie se présente ainsi dans les années 1920 et 1930 comme une solution à toute une série de problèmes psychologiques, médicaux, physiques. Elle stimule sa propre consommation et des sujets deviennent adeptes de ces produits et techniques en même temps qu'ordonnateurs de leur propre transformation. Il est ainsi possible de parler de co-construction des pratiques scientifiques et des sujets.

Pour finir, il me semble utile de mentionner – fait peu connu – que la notion de «genre» naît dans ce contexte spécifique, au sein de ces équipes médicales qui cherchent à soigner des êtres dont l'identité corporelle et l'identité psychique sont en conflit. La «core gender identity», suivant le concept de Robert Stoller, renvoie ainsi à l'intime conviction d'une personne d'appartenir à un sexe ou à un autre, cependant que la «gender identity» est la manière dont une personne évalue la conformité de son comportement par rapport à son «gender role»¹⁷. On a donc ici un basculement qui fait passer d'une définition du genre par l'extérieur – le social – à une définition du genre par l'intérieur, quelque chose qui est en propre à la personne. Ici, et dans notre monde contemporain, c'est la personne qui est en mesure de définir son identité subjective de genre¹⁸. On a peut-être là une rupture historique inédite. Que la médecine pourvoie à la réassignation des personnes, se propose de clarifier la «nature» des êtres – ce que disent et peuvent les corps – et accorde finalement les corps de façon à produire de la sexualité hétérosexuelle est sans doute, et à l'inverse, du côté de la stabilité historique.

1. Jacques Thomas (1992), *La fabrique du sexe – essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, PUF.

2. L'idée d'un premier modèle est, évidemment, problématique puisque d'autres travaux ont cherché à insister depuis sur la coexistence ou la disponibilité des deux modèles.

3. Jacquard Danielle, Thomasot Claude (1995), *Sexualité et sexe médical au Moyen Âge*, Paris, PUF.

4. Description de Soranus, légende par Mathieu, le châtiment est nommé ludica, cf. Jacquard Danielle, Thomasot Claude (1995), op. cit.

5. Ibid.

6. Les réflexions qui suivent sont issues de la confrontation de deux investigations, celles de Jacquard et Thomasot, op. cit. et de l'enquête de Catherine Park, «The Bodycopy of the Uterus: French Medicine and the Uterus (1570-1620)», in Marenzeller & Wilson (eds), *The Body in Parts – Discourse and Anatomy in Early Modern Europe*, New York, Routledge, 1996.

7. Ibid.

8. Voir sur ce point : Bard Christine et Pellegrin Nicole (ed.) (1995), «4 femmes travesties – un nouveau genre», *The Nature, Gender and Society*, 10.

9. Steinberg Sylvie (2001), *La conférence des sexes, le travestissement et la reconnaissance à la République*, Paris, Fayard.

10. Pour reprendre les expressions de Nicole Pellegrin : «sujet «Travestissements» in Bard Lucien, dir. (1995), *Dictionnaire de l'histoire de la sexualité*, Paris, PUF, pp. 1226-1227.

11. Steinberg Sylvie (2001), op. cit.; Schreier Linda (1993), *Nature's Body: Gender in the Making of Modern Science*, Boston, Beacon Press.

12. Schreier Linda (1993), «Why Monsters are called Monsters», ib. 2, op. cit., pp. 40-74.

13. Françoise Genevoise (1992), *Le rituel des femmes*, Paris, Plon – Françoise Genevoise (1996), *La différence des sexes*, Paris, PUF.

14. Gardy Delphine et David Lévy, «Pour en finir avec la nature», in Gardy Delphine et David Lévy (dir.) (2009), *Conventions du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

15. Hachheim Nelly (1994), *Beyond the Nature/Body: Archaeology of Sex Norms*, London, Routledge.

16. Kreis Cynthia (2000), «La biotransformation par sexe à l'épreuve de la science. Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les humains», in Gardy Delphine et Lévy David, op. cit., pp. 107-214.

17. Pour constituer l'objet du livre de Christine Bard et Catherine Park (1995), *Monstres and the Order and Nature (1250-1750)*, New York, Zone Books.

18. Dore Steinberg Sylvie, op. cit., voir aussi Dekker Rudolph et Van de Pol-Lotze (1999), *The Androgyne of Female Transsexuals in Early Modern Europe*, New York, St Martin Press.

19. Hausman Bernice (1995), *Choosing Sex: Transsexuals, Technology and the Idea of Gender*, Durham and London, Duke University Press.

20. Ce d'écrit par Étienne Balibar par Hervé Guibert, fondateur de l'ethnoscience et par plusieurs membres de l'équipe d'ICRA associés en matière de prise en charge et de traitement de la transsexualité, cf. Hausman, op. cit.

21. Stoller Robert (1968), *Sex and Gender*, New York, Science House.

22. Je reprends la formulation très explicite de cette idée à Mathieu Marchais de fin de son séminaire EHEC «Le sexe des techniques».

Discussion introduite par Michel Duyme



Michel Duyme ouvre la discussion :

«Ce qui vient d'être dit nous fait réfléchir sur nos propres objets de recherche, comment ils sont sexués, contextualisés historiquement et aujourd'hui aussi par rapport aux cultures ici ou là. Car parfois on pense que nos recherches ne sont pas sexuées, mais d'autres les perçoivent pourtant sexuées et biaisées du point de vue de leur culture.»

La salle :

«Votre exposé m'a fait lire différemment quelque chose qui m'est arrivé quand je travaillais sur les plantes : chez le thym, on observe habituellement deux sexes, les femelles et les hermaphrodites. Mais au cours de mes recherches, j'ai trouvé des intermédiaires alors que mon laboratoire disait que c'était justement un très beau modèle de recherche car il était bien défini avec seulement deux catégories. Cela a créé des tensions. Donc même au niveau des plantes, où l'on peut parler de l'existence de sexes intermédiaires, c'est un tabou. Comment peut-on interpréter ce tabou ?»

La salle :

«Je voudrais dire deux mots sur la volonté de certains de vouloir en permanence utiliser les raisons biologiques pour expliquer les comportements humains. Aujourd'hui cela continue, de nombreux neuro-endocrinologues continuent à dire que si les femmes sont sensibles et les hommes moins, c'est du fait des hormones mâles et femelles. En plus, aujourd'hui, on ajoute les gènes, de la violence par exemple. L'aspect hormonal reste dans les pensées : c'est-à-dire agresseur le testostérone. Mais quand on fait réfléchir les gens en leur disant : «Si les dirigeants, les hommes politiques avaient tous ces postes du fait de leur testostérone élevée, ils seraient tous poilus, regardez Mme Thatcher», ils voient alors les choses un peu différemment.»

Delphine Gardey :

«Ce que l'histoire des femmes et l'histoire des sciences tendent à montrer, c'est, d'une part, que les sciences ont été et sont parties prenantes de la définition des conditions de possibilité pour les femmes. La nature - souvent sous la forme de la caricature, en ce qui concerne les misogynies - est invoquée pour clore la discussion sur ce que les femmes «peuvent» en raison de ce qu'elles «seraient». Ce que l'histoire des sciences et du genre vise à montrer d'autre part, ou en même temps, c'est que toute prétention sur les faits naturels est déjà - et toujours - une prétention d'ordre culturel et social. Comme je le disais dans l'exposé, la nature ne parle pas sans intermédiaires.»

La salle :

«Est-ce tellement fondamental de toujours poser son identité sexuelle ? L'information sur notre état civil ne devrait pas être pertinente ?»

Delphine Gardey :

«L'étrangeté de cette suggestion nous montre à quel point le classement des individus à partir de leur identité de genre est un impensé de l'organisation des sociétés. L'opération de classement et ce qu'elle ordonne est ici première. Que signifierait, en effet, penser une société sans déclaration d'identité de sexe



ANNE PINELLAUD ET JEAN-FRANÇOIS DUBS FILMENT LA DISCUSSION.

et, peut-être, sans effectivité de classe de genre ? C'est une bonne question. Par ailleurs, on conçoit aisément qu'il est de nombreux aspects de la vie administrative et professionnelle où l'information sur l'identité sexuelle des personnes pourrait être suspendue. Le fait de passer un concours ou de rédiger un CV au neutre peut avoir des effets productifs sur les chances des candidates.»

La salle :

«En tant que psychologue, on est obligé d'être prudent sur ce type de question, car on sait par exemple que les parents ne savent pas élever des enfants neutres. Donc la médecine est amenée à opérer de manière très précoce des cas d'enfants au sexe non défini, car la pression sociale est difficile à supporter pour les parents. Chez les transsexuels, c'est-à-dire les personnes demandant une réassignation de sexe, une étude a montré que les hommes voulant devenir femme étaient des bébés perçus comme des bébés juls comme des filles. Par contre, les femmes voulant devenir homme étaient perçues comme des affreux jijos. Stoller qui a le plus travaillé sur la différence sexe et genre, a trouvé que l'identité de genre dans notre société est fixée avant 15 mois, bien avant que les enfants aient acquis une stabilité cognitive de genre. Les débats sont compliqués pour décider des 15 mois, pour placer la stabilité de genre avant ou après l'acquisition du langage.»

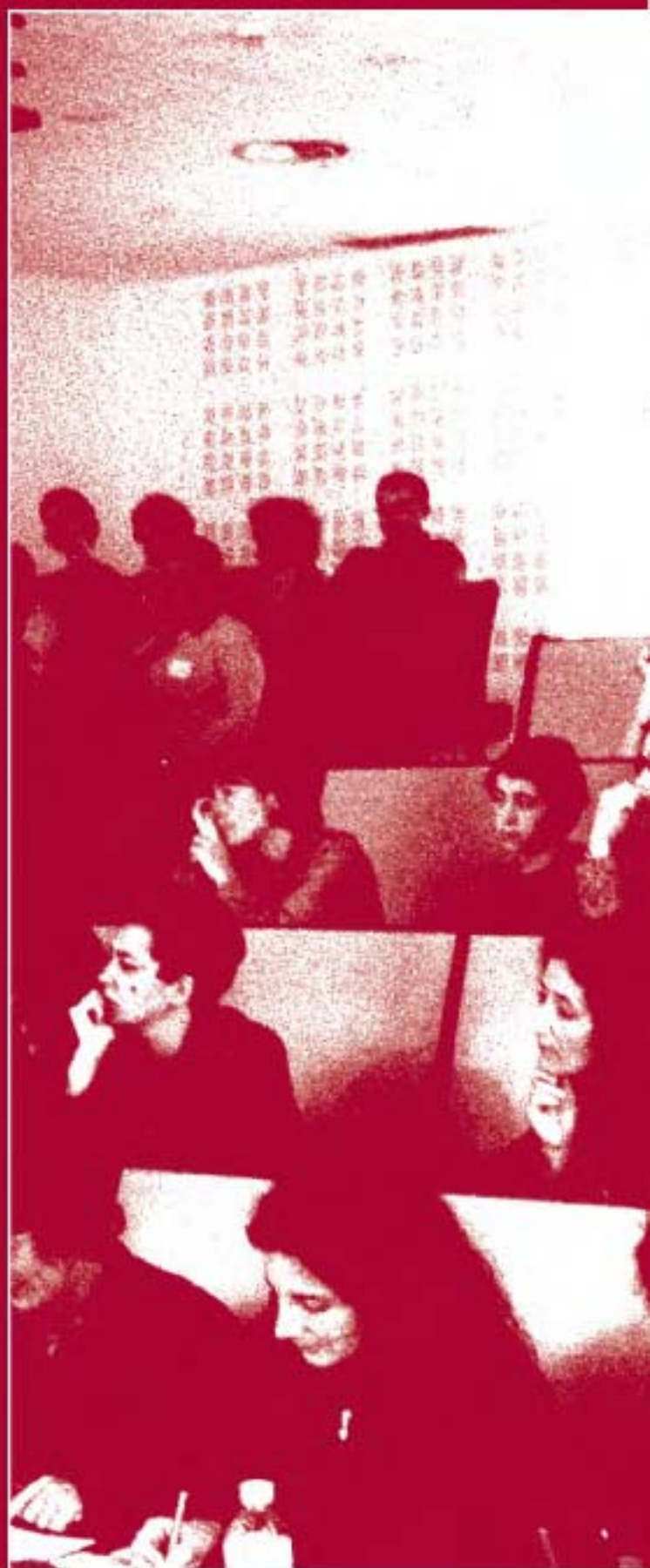
La salle :

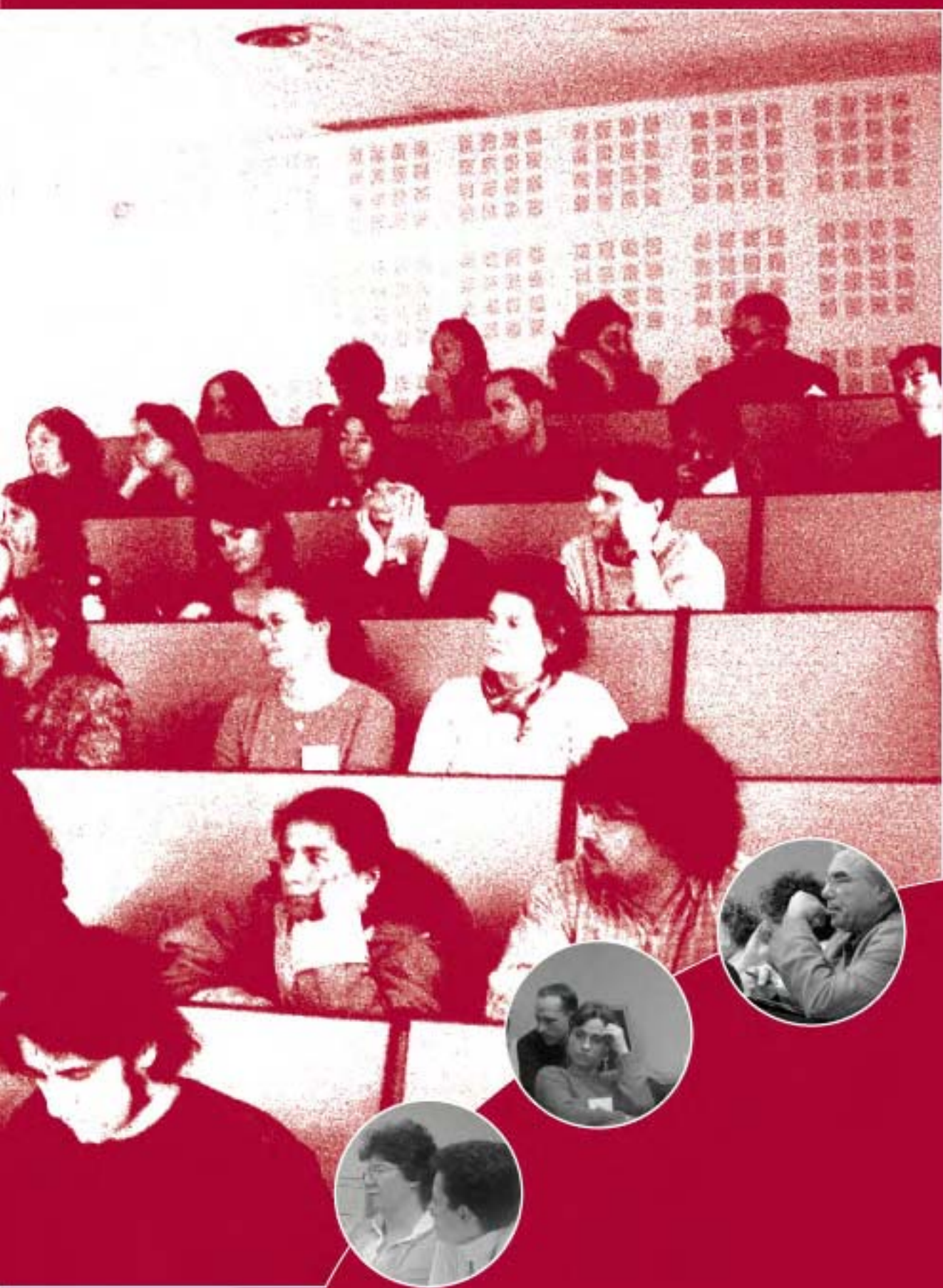
«Je pense que le vrai problème est la lourdeur de la pensée qu'on a appris à penser. Non seulement on a une identité de genre mais en plus ça détermine notre façon de penser. En sciences-fiction, on peut essayer de penser les choses autrement comme dans le cas de trois individus utiles pour procréer.»

JEUDI 14 NOVEMBRE 2002

CONFÉRENCES - DÉBATS 9H30 - 13H00

- **Françoise Thébaud** 40
Histoire des femmes, histoire du
genre et sexe du chercheur
- Discussion introduite
par **Michèle Ferrand** 45
- **Marika Moisseeff** 48
Nature contre Culture
ou le pouvoir animalisant
de la viviparité : l'exemple
des films de science-fiction
- Discussion introduite
par **Michèle Ferrand** 52





14 NOVEMBRE 2002



Histoire des femmes, histoire du genre et sexe du chercheur

Françoise Thébaud, historienne

Françoise Thébaud est historienne de la période contemporaine et plus particulièrement du 20^e siècle, professeure à l'Université d'Avignon. Elle a participé à la collection *L'histoire des femmes en Occident* publiée sous la direction de Michèle Perrot et Georges Duby. Elle a par ailleurs écrit sur les femmes au temps de la guerre de 1914-1918. Elle a fondé en 1995 la revue semestrielle *CUO, Histoire, Femmes et Sociétés*, qu'elle codirige avec Michelle Zancarini-Fournel (revue éditée par les Presses Universitaires du Mirail).

De façon pionnière comme institution, le CNRS commence à croiser la réflexion sur la place des femmes dans les carrières scientifiques et l'approche de genre dans les disciplines. Dans ce cadre, j'aborderai ici le cas de l'histoire. Mon exposé, qui pourra entrer en résonance avec d'autres (je parlerai de concepts, de chiffres, d'administration de la preuve, de production scientifique, de stratégie), sera construit en trois parties. Après un point rapide sur le sexe de l'historien aujourd'hui, une partie plus longue tentera de montrer comment et dans quelles limites une partie de la discipline historique a pris en compte la dimension «femmes et genre». Dans ce récit de la production contextualisée d'un savoir nouveau et de sa réception, j'insisterai particulièrement sur l'intérêt d'une approche sexuée de l'histoire et sur les débats actuels en histoire du genre. Malgré la diffusion actuelle très rapide du terme, le genre n'est pas un dogme et je reviendrai sur sa définition. Un troisième point, plus court, portera sur l'application de ce concept à l'étude de la guerre, avant une conclusion sur les questions de stratégie déjà évoquées par d'autres.

Le sexe du chercheur en histoire

Le métier d'historien s'est constitué à la fin du 19^e siècle, en refoulant du côté de l'amateurisme les femmes qui faisaient de l'histoire (sur ce premier point, voir les travaux de Bonnie Smith et les communications publiées dans le bulletin n°1 de l'Association pour le développement de l'histoire des femmes et du genre - Mnémosyne). Les historiennes n'ont pénétré que tardivement et progressivement l'enseignement supérieur et la Recherche : après la seconde guerre mondiale et sur-

tout depuis les années 1970. Examinons quelques chiffres, puisqu'ils font preuve (comme il a été dit dans d'autres interventions) : en France, en 1965, 3 femmes étaient professeures sur un total de 120 professeurs d'histoire et 10 étaient maîtres de conférence sur 87 ; aujourd'hui, une part importante des chercheurs et universitaires en histoire sont des femmes et le mouvement devrait s'accroître avec les nouvelles doctorantes. La parité, s'il faut employer le terme, est un horizon possible dans les années à venir.

Comme le soulignent des rapports récents, l'enseignement supérieur des disciplines littéraires s'est féminisé en France : ces 20 dernières années, le taux de femmes professeures est passé de 16 à 27% et celui des maîtres de conférence de 38 à 46%. Si nous isolons les historiennes, un travail sur les différentes éditions du *Répertoire des historiens de la période moderne et contemporaine* montre à la fois la réalité du processus de féminisation et divers degrés de féminisation selon le grade et la fonction dans l'Enseignement et la Recherche (les taux sont légèrement plus élevés en histoire ancienne et médiévale où la concurrence est moins forte) :

Grade	Pourcentage de femmes (%) en 2000
Ingénieure CNRS	68%
Chargée de recherche	47%
Maître de conférence	33%
Directrice de recherche	24%
Professeure	23%
Directrice d'études EHESS	10%



INTERVENTION D'UNE STAGIAIRE

ce mouvement de féminisation ne peut que se poursuivre, comme l'indiquent les données sur les étudiants et les diplômés en histoire aujourd'hui. Les filles sont en effet majoritaires dans les études d'histoire jusqu'au DEA (en 1999, 57% des titulaires), même si elles restent sous-diplômées à partir du doctorat (48% des effectifs des nouveaux docteurs en 1998, moins encore les années précédentes). Ce décalage existe également au niveau des qualifications et des recrutements (seulement 42% des qualifiés et 40% des recrutés en 1999) mais il ne dément pas le paysage global d'une discipline historique féminisée et d'une France bien placée parmi les autres pays européens.

Ainsi, depuis 30 à 40 ans, le monde des historiens a relativement bien absorbé le choc de la féminisation et de la scolarisation de plus en plus poussée des filles, le sexe du chercheur semblant de moins en moins un facteur discriminant dans cette discipline. Par contre, les résistances portent sur l'inclusion des recherches sur les femmes et le genre dans les institutions de recherche et d'enseignement, et donc sur la production et plus encore la transmission d'une culture mixte. Par exemple, dans le *Répertoire des historiens de la période moderne et contemporaine*, seulement 6% des chercheurs indiquent «femmes» comme un des axes de leurs recherches et les spécialistes des «femmes et du genre» sont sursélectionné(e)s dans les concours de recrutement. Il existe donc un problème de légitimité du questionnement de genre et un manque de reconnaissance institutionnelle.

L'exemple de l'histoire montre ainsi que les actuelles politiques nationales et européennes, qui raisonnent en termes quantitatifs et à partir des sciences dures (fort déficit de femmes), ne peuvent suffire à fonder une poli-

tique d'égalité des sexes. La démarche «d'intégrer la dimension du genre» (formule utilisée) ne doit paradoxalement pas délaisser le sort réservé aux études sur les femmes et le genre, études nombreuses mais encore reconnues (comme leurs chercheurs) dans toutes les sciences humaines.

De l'histoire des femmes à l'histoire du genre

Dans ce second point, je voudrais reprendre l'histoire de ce questionnement dans la discipline historique et envisager les débats actuels en histoire du genre.

Pendant longtemps et traditionnellement, l'histoire produite et enseignée fut une histoire au masculin, quelle soit l'œuvre des historiens de l'école méthodique (fin 19^e et début du 20^e siècle) ou de ceux des premières générations des *Annales*. L'histoire des femmes ne surgit en effet que dans les années 1970, dans un contexte intellectuel favorable à l'émergence de nouveaux questionnements et à la contestation de cette histoire au masculin : travaux pionniers émanant de la sociologie du travail féminin (voir l'exposé de Margaret Maruani) ; développement de l'anthropologie de la famille ; ouverture de la discipline historique à l'histoire ouvrière et la «nouvelle histoire», élargissement du champ des recherches à de nouveaux objets comme les mentalités, la démographie, les marginaux (sujets qui touchent à la problématique du genre). Mais le facteur essentiel d'émergence est un facteur politique : le mouvement féministe, en s'interrogeant sur le passé et en cherchant les racines de l'oppression ou de la révolte des femmes, donne une impulsion décisive et suscite le relais de sympathisantes dans le milieu de la recherche et de l'enseignement. Dès le début, les travaux de recherche sont à l'écoute de l'actualité sociale et explorent l'histoire de l'avortement, de la prostitution, des mouvements néomalthusiens, des féminismes, des grèves de femmes au 19^e et au 20^e siècle, des rapports des féministes avec les mouvements ouvriers.

Ce lien réel entre un mouvement politique et social et l'émergence du questionnement de l'histoire des femmes est souvent perçu comme un péché originel par des historiens invoquant l'universel et il justifie la marginalisation de ce champ de recherche. La méfiance a été renforcée par les premières analyses qui ont privilégié une «histoire au féminin», histoire du groupe des femmes et des individus femmes, *herstory* (et non *history*) comme disent les américaines qui peuvent utiliser ce jeu de mots. L'objectif de ce projet de remémoration et de visibilité était de redécouvrir le passé des femmes, de donner un passé aux femmes. Il privilégia des objets de recherche inédits (le corps des femmes, la maternité ou le féminisme) et utilisa très

souvent la problématique de la domination masculine, opposant une majorité de femmes victimes à une minorité de femmes rebelles contestant les normes de leur temps.

Dans les années 1970, la réponse des institutions fut globalement une grande marginalisation de ces recherches. Ainsi, dans la prestigieuse revue des *Annales*, aujourd'hui plus accueillante, seulement 4,5% des 751 articles publiés entre 1970 et 1982 relevaient, avec une définition très large, de l'histoire des femmes. Les institutions, qui encadrent la discipline, furent réticentes à cette nouvelle approche et la communauté des historiens indifférente ou hostile. Par contre, les éditeurs leur ont réservé, avec un décalage dans le temps, un relatif bon accueil car les ouvrages sur les femmes se vendent bien.

Pour faire preuve en histoire, comme dans toute discipline, il faut respecter la procédure du métier et produire un discours intelligible sur le passé. Il semble pourtant que pour ceux et celles pratiquant l'histoire des femmes, le respect de ces règles ne fait pas preuve : la procédure savante ne fait pas science dans ce domaine là. Dans les colloques, on pouvait par exemple entendre cette question : «qu'est-ce que ça peut bien apporter au discours historique de savoir que les femmes ont participé à la Révolution française ? qu'Olympe de Gouges a écrit la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ?» Cette analyse permet pourtant de mieux comprendre la construction de la démocratie française, fondée notamment sur l'exclusion politique des femmes. Tout comme s'interroger sur le travail des femmes permet une nouvelle approche de la révolution industrielle.

Mais faut-il faire de l'histoire des femmes prises isolément ? Les femmes constituent-elles un groupe homogène ? Ces deux grandes interrogations des années 1980 ont conduit à envisager, au-delà de la seule question des femmes, une histoire plus relationnelle des rapports entre les hommes et les femmes, à mettre le rapport entre les sexes au cœur de l'interrogation historique et donc aussi la construction du masculin et du féminin. C'est la première entrée du concept de genre en France : une approche sociale et culturelle comparant la situation sociale des femmes et des hommes, analysant les rôles sexuels et s'interrogeant sur les symbolismes sexués. Dans les années 1980, le terme de genre est cependant peu connu, mal compris et pas utilisé. Arrêtons-nous d'ailleurs sur sa définition et ses usages.

Le concept de genre (ou sexe social) dont Delphine Gardey a montré le contexte d'émergence dans le milieu médical des années 1960, dont Geneviève Fraisse a souligné l'importation anglo-saxonne et le substrat philosophique, est fondé sur la distinction entre le sexe (nature) et le genre,

faisant référence à la construction culturelle et sociale du masculin et du féminin, aux rapports sociaux de pouvoir entre les hommes et les femmes. Pour leur part, les historiens sont sensibles à l'histoire des usages des termes : qui les utilise et avec quel sens, comment les mots circulent par transfert culturel, ici de la culture nord-américaine vers la France ? Les historiens et historiennes français spécialistes d'histoire des femmes se sont appropriés sélectivement ce concept importé dans les années 1980 et ont usé tardivement du terme, pas avant la fin des années 1990 où il apparaît dans des titres de colloques et dans les revues. Ainsi, fondée en 1995, la revue *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés* n'a pas inscrit le mot genre dans son sous-titre par crainte d'être incompris.

Dans ce domaine, une américaine, Joan Scott, a beaucoup marqué les historiens français, car son article fondateur a été traduit en 1988 : «Genre, une catégorie utile de l'analyse historique». C'est la première fois que le mot genre apparaissait en français. Dans ce numéro spécial des *Cahiers du GRIF* intitulé «Le genre en histoire», J. Scott écrit que «Le genre est un élément constitutif des rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes et une façon première de signifier des rapports de pouvoir». Elle cherche à comprendre comment fonctionne le principe de partition, comment les sociétés différencient les hommes et les femmes.

Complexe, défini parfois différemment par les uns et les autres, le concept de genre est cependant heuristique en histoire. Tout d'abord, l'utilisation du genre ouvre la porte à une histoire des relations réelles et symboliques entre les hommes et les femmes, et non plus seulement à une comparaison de l'avant et de l'après de l'histoire des femmes, marquée par une idéologie du progrès. On s'interroge sur l'évolution des systèmes de genre, ensembles de rôles sociaux sexués et systèmes de représentations définissant le masculin et le féminin. On propose une relecture sexuée des phénomènes historiques qui contribue à l'explication de problèmes classiques et permet de mieux comprendre la construction des rapports sociaux hiérarchiques. Par exemple, les travaux sur «le genre de l'histoire» montrent la disqualification progressive au 19^e siècle des femmes amateurs au profit des hommes professionnels, et expliquent pourquoi cette discipline est encore aujourd'hui, particulièrement en France, investie d'identité masculine.

Ensuite, le concept de genre implique qu'il n'y a pas de sexe que féminin. Il rend également visibles les hommes comme des individus sexués et a suscité l'émergence d'une histoire des hommes et des masculinités, notamment de la construction de la virilité : les hommes en temps de guerre, les garçons au collège, la virilité du mouvement ouvrier.

Un autre intérêt du genre est qu'il se confronte à d'autres catégories d'analyse et d'interprétation plus classiques des historiens, comme la classe sociale : faut-il comprendre et décrire la place des hommes et des femmes en termes de genre ou de classe ? Appréhende-t-on l'expérience des femmes esclaves de l'Antiquité en les décrivant d'abord comme femmes ou comme esclaves (question posée lors d'un colloque de 1992) ? Aujourd'hui, les historiens insistent sur les différences entre femmes et les identités multiples des individus ; ils tentent d'articuler les différentes catégories : genre et classe mais aussi appartenance nationale ou religieuse, classe d'âge, origine ethnique, orientation sexuelle... Mais le concept ne fait pas l'unanimité et il suscite des débats dont les alternatives ne sont pas tranchées. Première question : histoire des femmes ou histoire du genre ? Certaines historiennes reprochent à l'histoire du genre d'oublier l'intentionnalité première et féministe de l'histoire des femmes (en faire des sujets historiques, appréhender leurs expériences d'oppression et d'autonomie). D'autres lui reprochent d'oublier la domination masculine, d'être trop théoricienne et d'utiliser un jargon théorique aseptisant. Le deuxième débat se demande si l'histoire du genre est seulement une histoire des pouvoirs et des hiérarchies. Certaines historiennes comme Arlette Farge critiquent des analyses trop simplistes et invitent à « travailler sur le nuancier infini » des rencontres hommes-femmes, qui ne sont pas marquées seulement par la domination mais par une multitude de relations. Récemment, son groupe à l'EHESS a mené des recherches sur les violences exercées sur et par les femmes, dans un ouvrage collectif qui a fait polémique (*De la violence et des femmes*). Le troisième débat concerne les rapports entre genre, sexe et sexualité, questionnements particulièrement développés aux États-Unis actuellement. La première réflexion, déjà évoquée par Delphine Gardey, est que le genre précède le sexe et que le corps a une histoire. L'histoire du genre, qui s'est longtemps peu préoccupée en France des sexualités et de la question de l'indépendance du genre par rapport au sexe, commence à s'intéresser aux pratiques transgenre (par le truchement de l'étude du travestissement notamment) et aux sexualités. Aujourd'hui, il faut le signaler, Joan Scott, pionnière du genre aux États-Unis, dénonce l'usage routinier du mot, comme synonyme de sexe ou de femmes. Elle dénonce aussi, dans le contexte américain de retour en force d'une pensée biologisante, les effets pervers de la distinction entre le genre et le sexe qui accrédite l'ahistoricité du sexe biologique et sa bicatégorisation. Certes, mais en France le concept et son usage sont inachevés : nous avons encore besoin de ses vertus heuristiques de dénaturalisation et d'approche des différences.



Guerre et genre, une illustration

Mes travaux sur la guerre de 14-18 peuvent être utilisés pour montrer le cheminement de l'histoire des femmes et du genre et l'intérêt de ces approches. Mon mémoire de maîtrise, dans les années 1970, portait sur les munitionnettes, femmes qui fabriquaient les munitions, symboles de l'entrée des femmes dans des secteurs masculins. Derniers recours de main-d'œuvre après l'embauche de mobilisés ou d'étrangers, elles furent environ 400 000, bien payées mais surexploitées et soumises à la méfiance ouvrière, renvoyées à l'armistice et accusées de prendre le travail des hommes. Le travail montrait que l'expérience avait été plus ambiguë que l'image d'Épinal et dans l'ensemble peu profitable au groupe des femmes.

Egalement informé par la problématique de l'émancipation (on disait que la guerre avait émancipé les femmes et produit la garçonne des années 1920), l'ouvrage *La Femme au temps de la guerre de 14* a tenté d'observer les différentes facettes et figures de la guerre des femmes (infirmières, dames d'œuvre, mairaines de guerre, espionnes, résistantes des départements occupés, « remplaçantes », ouvrières de guerre) et d'appréhender les expériences des femmes en temps de guerre (maternité, amour, travail domestique, éducation des enfants...).

Mises en œuvre dans le volume 5 de *L'Histoire des femmes en Occident*, une approche plus « genrée » et des comparaisons internationales ont permis d'observer la façon dont la guerre avait redéfini le système de genre, avec une attention portée aux situations des deux sexes et à toutes les formes d'expression culturelle donnant sens à l'expérience des uns et des autres ; de s'interroger aussi sur la sexualité des politiques de guerre (comment les gouvernements parlent des hommes et des femmes, quelles

politiques différentes ils adoptent en fonction de leurs discours sur le masculin et le féminin ?) Il est ainsi possible de montrer que les hommes et les femmes vivent une chronologie différente des phases du conflit, que les hommes font face à une crise d'identité masculine, qu'il y a affrontement sur les significations à donner aux expériences de guerre. Ainsi, des réactions culturelles à la mobilisation des femmes au travail : d'un côté, des descriptions curieuses («Les munitionnettes font de la métallurgie comme du tricot ; elles enfilent des abus comme des perles ; elles ont su garder toute leur grâce») constituent une forme de conjuration langagière qui affirme l'immuabilité de la frontière entre les sexes ; de l'autre, la presse féministe utilise un vocabulaire militaire («Les femmes sont les combattantes de l'arrière, elles tiennent le deuxième front») pour mettre en avant l'égalité et la nouveauté.

Menées par d'autres, et tout autant sur la deuxième guerre que sur la première, des recherches récentes ont développé la problématique des sorties de guerre (faire la paix signifie aussi faire la paix entre les sexes) ou la question des violences de guerre et de leurs imaginaires. Recherches sans doute influencées par le contexte des années 1990 où la guerre resurgit sur le continent européen.

Pour conclure et ouvrir le débat, je voudrais évoquer le pouvoir des qualifications et les stratégies à mettre en œuvre pour une reconnaissance institutionnelle des recherches en histoire des femmes et du genre. Certains historiens reconnaissent que les travaux sur la guerre et le genre ont ouvert des fronts pionniers, mais d'autres

dénigrent l'histoire des femmes et du genre en diabolisant les «dérives féministes américaines» et qualifient leur travail (qui parle aussi de violence, de deuil, de virilité...) «d'histoire culturelle de la guerre». De même, une recherche récente sur la maternité au 19^e siècle se qualifie de travail pionnier «d'histoire sociale de la médecine», en ignorant les ouvrages antérieurs d'histoire des femmes sur la maternité. Cette ignorance serait, en tout autre domaine, considérée comme une faute professionnelle. Comme l'histoire des femmes et du genre est peu institutionnalisée, elle reste peu visible ou niée, en quelque sorte disqualifiée et requalifiée impunément.

Que faire ? Sans doute mieux s'imposer, en réfléchissant aux trois fonctions de l'historien récemment mises en avant par Gérard Noiriel : fonctions de savoir, de pouvoir, de mémoire. Si l'histoire des femmes et du genre a produit un savoir nouveau et alimenté la mémoire, elle a peu jusqu'ici su ou voulu exercer un pouvoir : fondée en 2000, l'Association pour le développement de l'histoire des femmes et du genre - Mnémosyne - cherche aujourd'hui à structurer un réseau, favoriser le débat intellectuel et obtenir une meilleure institutionnalisation. Notamment, la création de postes fléchés (qui n'est pas, comme le disent les détracteurs, celle de «women's studies» ou de «départements des sciences de la femme») permettrait de renforcer la légitimité de l'histoire des femmes et du genre, d'assurer sa transmission et d'engager un dialogue à jeu égal avec les autres composantes de la discipline...

Discussion introduite par Michèle Ferrand



Michèle Ferrand¹ ouvre la discussion :

«Le problème est que le mot genre est associé au mot femme, mais on oublie la dimension de la fonction hiérarchisée des relations entre les hommes et les femmes. On ne voit pas encore assez les fonctions de pouvoir. Par exemple, les organisations internationales disent qu'elles font des approches de genre et des politiques de genre, en pronant l'amélioration de la scolarisation des petites filles, mais on ne dit surtout pas ce qui va arriver aux garçons face à des filles plus instruites. Le second point est qu'on ne sait pas compter le genre, mais seulement des hommes et des femmes. Car la seule donnée qu'on ait est le sexe qui ne recouvre pas le genre. Ce qui est intéressant, c'est la question de la légitimité des objets, du détournement et de la récupération.»

La salle :

«Je ne suis pas aussi optimiste que Françoise Thébaud car on ne peut pas corriger l'usage routinier du mot genre, qui est de plus en plus employé. Il faudrait envisager ce qu'implique cet usage routinier pour le genre.»

Françoise Thébaud :

«Oui, il faut s'interroger sur ce que cet usage routinier implique, car cette routine suscitera une réaction de rejet des milieux de recherche.»

La salle :

«J'ai trouvé intéressante votre réflexion sur le rôle des femmes dans l'armée pendant les guerres, car les femmes ont ainsi gagné en pouvoir. Par exemple, la Suisse qui n'a donné le droit de vote aux femmes qu'en 1971, a un retard incontestable dans sa vision du rôle des femmes, c'est peut-être parce que la Suisse est un pays neutre, ce qui n'a pas permis une expérience militaire pour les femmes.»

Françoise Thébaud :

«J'ai voulu casser justement cette image de guerre émancipatrice, car mes recherches m'ont donné l'impression que la guerre est plus conservatrice que le contraire. Les périodes de paix permettent plus de faire bouger les choses. Donc une explication au conservatisme suisse serait peut-être à trouver ailleurs.»

La salle :

«Mais si vous regardez en France et en Italie, le droit de vote a été accordé aux femmes juste après la seconde guerre mondiale.»

La salle :

«Je voudrais faire une réflexion sur la guerre et l'armée, il y avait très peu de femmes dans l'armée mais aujourd'hui elles sont plus nombreuses, même dans le pilotage. De plus, les articles aujourd'hui des journaux de l'armée sont asexués, très techniques mais on n'y parle plus des hommes. Il serait inté-

ressant de connaître la perception par les militaires de l'arrivée des femmes dans leur milieu.»

La salle :

«L'impression générale est que les femmes en histoire ont une progression moins importante maintenant car comme dans toute discipline, la croissance des femmes a été liée à la croissance scolaire. On a assisté à l'augmentation de la masse de professeurs formés au lycée puis de professeurs du supérieur. Les femmes se sont portées dans les secteurs les plus neufs. Un deuxième point, plus important dans l'apparition des études de genre est la révolution importante qui a eu lieu des deux côtés de l'Atlantique. C'est une grande nouveauté de voir les rapports sociaux très marqués par les rapports sociaux de sexe ; les crises sont aujourd'hui analysées par le biais du genre.»

Françoise Thébaud :

«Les chiffres sont bons, mais ne correspondent qu'à l'enseignement supérieur et à la recherche, alors que les historiennes, dans l'ensemble sont très nombreuses, environ 50%. On a eu une vraie féminisation dans ce domaine. C'est la marginalisation des études de genre qui est la plus marquée. Pour revenir sur le terme «rapports sociaux de sexe», ce concept est clair, mais sa formulation n'est pas élégante, trop lourde ; une des raisons de la diffusion rapide aujourd'hui du mot genre est peut-être, outre l'effet de mode, sa concision. Ainsi, des historiennes ont fondé en 2000 l'Association pour le développement des études femmes et genre - Mnémosyne. Genre inclut aussi, davantage que rapports sociaux de sexe, la dimension de construction des identités féminines et masculines.»

La salle :

«D'un point de vue épistémologique, le fait que l'histoire des femmes soit écrite par des femmes donne-t-il des résultats

¹ Sociologue, chargée de recherche au CNRS (Culture et Sociétés Urbaines)

différents ? Si un homme historien le faisait, aurait-on plus d'objectivité ?»

Françoise Thébaud :

«La discipline historique n'est ni exhaustive ni définitive. L'historien (ou l'historienne) respecte des procédures qui garantissent l'objectivité de son propos, mais son questionnement est toujours fonction de ce qu'il est. Les historiens hommes se sont mis à l'histoire du genre ; ainsi, la violence dans les guerres est-elle surtout étudiée par des hommes, comme si les femmes n'avaient pas usé.»

La salle :

«Il me semble évident qu'on comprend mieux si on s'occupe aussi des femmes, si on ne les oublie pas, c'est la même chose qu'en chimie : si on ne regarde que 50 tubes sur les 100 de l'échantillon, les expériences sont faussées. C'est normal de regarder l'histoire des femmes ; sans même considérer que ça aide à comprendre. Les historiens ne sont-ils pas choqués de ne regarder qu'une partie de l'échantillon ? Les femmes sont oubliées.»

Françoise Thébaud :

«Merci de votre remarque tout à fait juste. L'objectif est que cette approche se diffuse dans le milieu historique. Mais la reconnaissance intellectuelle de la nécessité de ne pas éliminer 50% de l'humanité ne suffit pas si la marginalisation subsiste. On a besoin de reconnaissance intellectuelle et institutionnelle pour mieux avancer et discuter avec les autres personnes de la discipline.»



Michèle Fournand pendant la discussion avec Françoise Thébaud.

La salle :

«Juste une petite histoire : durant la guerre de 14, 400000 femmes fabriquaient des obus avec lesquels les hommes s'entrebattaient. Le dessinateur Reiser a eu cette magnifique idée : un soldat lance une grenade mais elle lui revient, or comble de la chance, celle-ci a un défaut et n'explose pas. Sur la grenade défectueuse, le soldat peut lire : ouvrière 5228. Il dit que s'il rentre au pays vivant, il l'épousera. Mais ce dont il s'aperçoit en rentrant c'est que la grenade avait été défectueuse parce que l'ouvrière l'avait prise dans le visage ; elle est donc défigurée !»



**Entre mer et amphithéâtre
quelques instants de pause et de
convivialité...**





Nature contre Culture ou le pouvoir animalisant de la viviparité : l'exemple des films de science-fiction

Marika Moisseeff, ethnologue et psychiatre

Marika Moisseeff est ethnologue et psychiatre pour enfants et adultes. Elle a effectué un long travail de terrain dans une communauté aborigène australienne et a écrit deux livres sur la culture aborigène. Aujourd'hui, elle nous parle de la spécificité des représentations occidentales sur la procréation, en illustrant ses propos par des extraits de films de science-fiction.

Je voudrais d'abord vous expliquer rapidement comment je suis arrivée à travailler sur cette question. J'ai mené parallèlement des études de médecine et d'ethnologie. Entre les deux disciplines, il y avait de grandes différences quant à la façon d'appréhender la différence des sexes et la procréation. Cela me troublait beaucoup. Il m'a semblé alors important d'aborder ces différences entre sociétés dites traditionnelles et sociétés occidentales modernes d'un point de vue comparatif en considérant, par exemple, l'incidence des représentations et des pratiques médicales sur notre façon de concevoir la différence des sexes et son lien avec notre façon d'évaluer l'altérité culturelle : l'idée, notamment, que moins on a d'enfants, plus on est évolué et plus on a d'enfants, moins on est évolué et plus on est du côté de l'animalité.

Pour aborder la différence des sexes d'un point de vue transculturel, il m'a donc semblé intéressant de faire appel à un petit modèle sans prétention mais qui me permettait de rassembler les éléments des différents points de vue auxquels j'avais simultanément à faire - au cours de mes études de médecine et d'ethnologie - de façon cohérente. Ce modèle distingue trois niveaux de la différence des sexes :

NIVEAU 1 : différence anatomique, physique, entre les sexes qui renvoie à ce qui permet d'attribuer une identité sexuelle de naissance-symétrie, équi-staturarité potentielle

NIVEAU 2 : différence des fonctions reproductrices masculine et féminine-triple asymétrie en faveur des femmes

NIVEAU 3 : différence des rôles socio-culturels masculins et féminins-asymétrie en faveur des hommes

LE NIVEAU 1 : en dehors des cas exceptionnels d'hermaphrodisme, la différence anatomique permet d'attribuer à l'individu, dès sa naissance, une identité sexuelle : on est vu soit comme une fille, soit comme un garçon. Et l'un est ce que l'autre sexe n'est pas. De ce point de vue, il existe une certaine équi-staturarité des positions.

LE NIVEAU 2 : la différence des fonctions reproductrices renvoie, elle, à une répartition inégale des rôles sexuels. Ces fonctions reproductrices ne sont pas opérationnelles à la naissance, elles ne s'acquièrent qu'à la puberté. Et l'enfantement ne permet qu'à une seule catégorie d'adultes de reproduire à la fois du même, les filles, et du différent, les garçons. La procréation instaure donc une asymétrie fondamentale entre les sexes, qu'on pourrait dire en faveur des femmes. Cette asymétrie est triple :

- La gestation se spécifie par son déroulement dans le temps. L'interruption des règles, la grossesse et l'accouchement apportent à la fonction génitrice de la femme une continuité et un caractère d'évidence qui font défaut à la fonction génitrice masculine.

À cette asymétrie primordiale en répond une autre, celle qui s'attache au lien entre l'organe sexuel de naissance et la fonction reproductrice. Parce que, pour les femmes, la fonction de procréation se déroule au sein même de l'organe qui les rend femmes dès la naissance, le passage de l'identité sexuelle féminine à la fonction reproductrice est souvent perçu comme direct et naturel : on est mère parce que sa matrice a porté ses fruits. Par contre, du côté des hommes, le lien entre organe sexuel et fonction reproductrice ne se donne pas à voir et à penser de façon aussi naturelle. La fonction génitrice masculine s'accomplit dans l'organe d'un autre féminin. Le passage de l'organe à la fonction est obligatoirement médiatisé par une femme, une mère.

inversion de la hiérarchie

La troisième asymétrie concerne la transmission de la fonction procréatrice. En reproduisant son identique (sa, ou ses, fille(s)), une femme assure elle-même la continuité de sa fonction reproductrice. Sa fille, une fois pubère, deviendra mère, qui plus est d'une fille qui elle-même deviendra mère, etc. Du côté des hommes, la fonction génitrice, déjà si difficile à entrevoir, ne se transmet pas directement d'homme à homme, mais par l'intermédiaire d'une femme.

La différence des rites de puberté entre initiations masculine et féminine, dans certaines sociétés traditionnelles, renvoie à cette différence fondamentale entre fonction maternelle et paternelle. Les rites d'initiation sont le lieu où sont transmis les pouvoirs reproducteurs d'une génération à l'autre, où le travail culturel va consister à opposer à cette asymétrie homme/femme face à la reproduction une autre asymétrie qui permettra d'asseoir le rôle privilégié des hommes sur la fertilité des femmes, et sur la fertilité de la nature en général.

LE NIVEAU 3 : la différence des rôles socio-culturels repose traditionnellement sur la division sexuelle du travail, sur la répartition des autorités familiale, sociale et religieuse, sur la division spatio-temporelle de l'activité de l'un et l'autre sexe. **LE NIVEAU 3** se distingue des deux autres par l'extrême diversité de son expression. D'une société à l'autre, les rôles dévolus aux hommes et aux femmes sont loin d'être identiques. Et c'est à ce niveau que s'exprime, de façon pratique, l'élaboration symbolique de la différence des sexes, de la constitution des stéréotypes du masculin et du féminin. En dépit de la diversité des stéréotypes et des rôles socio-culturels auxquels ils sont associés, on peut cependant repérer quelques constantes traditionnelles. Les activités féminines sont traditionnellement associées à l'élevage des enfants. Les femmes qui sont toujours écartées des activités les plus valorisées, sont les femmes procréatrices. Par contre, les femmes acquièrent des statuts équivalents à ceux des hommes, quand elles ne sont pas, ou plus, procréatrices. Par exemple, dans certaines sociétés, garçons et filles, avant la puberté, sont traités de façon équivalente. De même, la ménopause peut conférer des privilèges équivalents à ceux des hommes, ainsi que certains types de célibat ou de stérilité. On en a un exemple proche : lors de la réunification de l'ex-RDA à l'Allemagne de l'Ouest, le taux de chômage, notamment féminin, a énormément augmenté. Pour prouver à d'éventuels employeurs qu'elles n'auraient pas d'obligations familiales, plusieurs centaines se sont faites stériliser.

Dans les sociétés traditionnelles, la stigmatisation des femmes procréatrices est d'autant plus significative que les activités masculines les plus valorisées ont partie liée

avec la fertilité. Les hommes (tous ou certains membres de la catégorie masculine qui suffisent à spécifier la catégorie masculine dans son entier) sont posés comme les médiateurs privilégiés du transcendant, ce qui leur confère un pouvoir particulier sur la fertilité de la nature en général et des femmes en particulier. L'autorité politique et/ou familiale est détenue par les hommes précisément en vertu du statut et des connaissances supérieures auxquels ils sont censés accéder au cours de ces activités culturelles, religieuses (et desquelles les femmes procréatrices sont exclues).

Les constantes retrouvées sur le plan socio-culturel sont donc rattachées à la fonction procréatrice. Il s'ensuit qu'il existe incontestablement un lien entre **LE NIVEAU 2** et **LE NIVEAU 3**. Ces deux niveaux sont caractérisés par une asymétrie (l'une en faveur des femmes, l'autre en faveur des hommes) et on doit supposer que dans les sociétés dites traditionnelles, le travail conceptuel sur la différence des sexes est centré sur la représentation des fonctions masculine et féminine dans la reproduction, consistant à redéfinir culturellement cette asymétrie première, biologique, pour l'inverser.

LES NIVEAUX 1 ET 2, quant à eux, sont considérés comme irréductibles l'un à l'autre. Et il y a en même temps une valorisation de la reproduction. Le fait de faire des enfants est vu comme un moyen de perpétuer les groupes sociaux et culturels. Dans un tel contexte, l'accession à un statut d'adulte est corrélée à la reconnaissance sociale du droit de l'individu à avoir des descendants.

Dans les sociétés occidentales modernes, on va tendre à dissocier **LE NIVEAU 1** et **LE NIVEAU 2**, en occultant l'asymétrie du niveau 2 pour insister sur la potentielle symétrie du **NIVEAU 1** : on va chercher à tout prix à mettre en évidence le rôle des hommes dans la fonction procréatrice. Et les identités sexuelles adultes sont censées dériver directement des identités sexuelles de naissance, sans que soit imposée une redéfinition des identités et des statuts au moment de l'adolescence, c'est-à-dire au moment de l'accession à la fonction procréatrice. Le travail culturel, lié à la reproduction, tend à être pris en charge par les organismes de santé situés hors de la sphère domestique (cabinets de gynécologues-obstétriciens, maternités). La différence des sexes et la reproduction tendent alors à être appréhendées indépendamment l'une de l'autre. La spécificité de la fonction reproductrice de la femme, liée à la phase gestationnelle, va donner lieu ici à un autre type d'élaboration culturelle, que je vais tenter d'examiner avec vous.

Fin décembre 1999, c'est-à-dire à la veille de l'an 2000, un petit article de *Télérama* proposait d'établir une liste de faits qui caractériseraient l'humanité de l'an 2000, au regard de l'an 2100 et quelques. Entre autres faits remarquables, on pouvait relever : «En l'an 2000, les gens étaient enfantés à l'intérieur de leur mère, comme les animaux». Retenons ce fait : la maternité, la grossesse, l'enfantement naturel, la nécessité d'être englobé dans un corps de femme avant de naître, relègueraient l'humanité au rang de l'animalité. Ce qui laisse sous-entendre que le fait de s'émanciper de la grossesse extirperait l'humanité de l'animalité. Ce constat pourrait relever : de l'anecdote s'il n'était récurrent dans les récits de science-fiction qui ont pour thème la procréation. J'accorderai ici à la science-fiction la valeur de mythes contemporains occidentaux, susceptibles de nous éclairer sur la transformation des représentations touchant à la maternité.

Le premier du genre est *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley qui est publié, j'insiste, en 1932. Les enfants y sont fabriqués en flacon et élevés dans des centres spécialisés. La viviparité - c'est le terme utilisé par l'auteur pour bien situer la grossesse du côté de l'animalité - est perçue comme une infâme chose du passé, ne survivant que dans quelques réserves de «sauvages». L'omnipotence de la stérilisation généralisée est considérée comme un progrès de l'humanité qui a enfin atteint les cimes de la civilisation. Ceci s'accompagne de la disparition de la famille, du mariage, de toute forme de relation de parenté, qui sont devenus autant d'obscénités.

Dans le monde d'Huxley, le plaisir sexuel est primordial. Pour être des humains véritables et civilisés, il faut jouir pleinement, c'est-à-dire être libérés du joug reproducteur. L'érotisme est l'apanage de l'humanité, tandis que la procréation est de l'ordre de l'animalité. Dès 1932, Huxley associe l'épanouissement sexuel au contrôle de la fécondité. Dans le cadre d'une idéologie qui se fonde sur l'égalité, la grossesse devient donc intolérable. Dans cette optique, l'égalité passe par la symétrisation des rôles sexuels. Seul obstacle : la gestation, la nécessité d'en passer par un corps maternel pour naître et pour faire naître. L'auteur imagine alors la possibilité d'être enfanté dans un environnement asexué.

Dans notre société, aujourd'hui, la sexualité et la reproduction tendent effectivement à être séparées. Pour accéder à la plénitude de la jouissance sexuelle, il faut que les individus soient protégés des risques reproducteurs. Parallèlement, le fait d'avoir des enfants ne permet pas d'acquiescer un statut social particulièrement valorisé. Assumer une fonction parentale ne participe pas à la définition du statut d'adulte. Comme les identités sexuelles

adultes sont censées dériver directement des identités sexuelles de naissance, le passage de l'un à l'autre ne requiert aucune activité particulière, si ce n'est de procurer aux adolescents des moyens contraceptifs.

Dans le domaine de la science-fiction, la superproduction hollywoodienne constituée des quatre épisodes d'*Alien* pourrait être considérée comme la suite du *Meilleur des mondes*. Ce type de film anticipe un futur où la gestation, déchue de ses droits sur notre planète, chercherait à revenir pour réinvestir le corps des humains. Dans ce monde où règne l'égalité des sexes, seule une femme est à même de combattre cette survivance aberrante qu'est la grossesse. Cette nouvelle forme de mythologie fait donc resurgir, de manière dramatique, ce qui tend à être occulté dans nos sociétés : une asymétrie primordiale en faveur des femmes au niveau de la reproduction qui a, de tous temps, permis de leur attribuer des pouvoirs particuliers exclusifs (pas forcément positifs). La fonction procréatrice féminine prend, dans ces films, l'aspect d'un monstre. On est amené à assister à un combat entre la Femme et sa fonction procréatrice, *Alien*. Il est intéressant de remarquer que l'épopée *Alien* est aussi l'allégorie d'une initiation féminine autorisant la femme à juguler elle-même sa puissance maternelle. Une jeune femme est immergée dans un environnement sauvage, l'espace intergalactique, où elle subit un certain nombre d'épreuves qui la confrontent à la part de la féminité à laquelle elle n'a pas encore accédé. La maternité revêt pour elle la forme hideuse d'un monstre. Elle est toutefois conduite à l'assumer progressivement. Au cours des quatre épisodes, elle est successivement mère nourricière d'un chaton, mère adoptive d'une fillette, génitrice d'une femelle, puis d'un mâle non humain. Elle devra subir l'épreuve ultime qu'est la mort, pour renaître de ses cendres complètement métamorphosée. Ce qui l'autorise à réintégrer la société humaine, en revenant sur terre.

Alors que les initiations sexuelles qui ont lieu dans des sociétés, bien réelles cette fois-ci, légitiment l'accession des individus à un rôle procréateur (qui les font passer du statut d'enfant au statut d'adulte), l'initiation de l'héroïne d'*Alien* la conduit par contre à forelure son rôle maternel. Elle l'incorpore, certes, mais pour mieux la faire taire en tuant ce qu'elle a généré. Elle tue en effet systématiquement sa progéniture. La femme est présentée comme le héros des temps futurs qui sera à même de dompter la reproduction.

Au cours des quatre volets de la saga *Alien*, le personnage que doit combattre l'héroïne, et qui donne son nom à la série (*alien* signifie «étranger» en anglais), a les traits d'un pré-



MARIKA MOISSEFF PENDANT SON EXPOSÉ.

dateur exceptionnel, une sorte d'insecte géant, à l'effacement du dinosaure pour bien montrer le côté archaïque de la reproduction naturelle. Ce monstre transforme ses proies humaines en cocon pour déverser le contenu de ses œufs. Son seul objectif est de se reproduire. La bête ne dévore pas ses victimes, elle s'empare de leur corps pour engendrer. C'est un envahisseur de type cancer, se développant à la vitesse de l'éclair. L'arme suprême d'Alien est la grossesse. Au terme d'une gestation thoracique relativement rapide, la naissance provoque l'explosion de l'hôte porteur.

Cette chose répugnante n'est que le masque hideux de ce qui sert à désigner, dans l'Occident moderne, l'aspect inhumain, bestial, invasif, parasitaire de la procréation. Je rappelle que l'un des enjeux majeurs de la recherche médicale contemporaine est de rendre compte du mystère du développement d'un corps étranger dans le corps maternel. Le bébé, sur le plan biologique et immunologique, est conçu comme un parasite prenant possession du corps maternel.

Pourquoi une telle dépréciation de la maternité et de la reproduction ? La représentation de la grossesse comme phénomène parasitaire potentiellement mortel doit être mise en relation avec la crainte des sociétés occidentales qu'une reproduction incontrôlée puisse aboutir à une surpopulation susceptible d'annihiler l'humanité, par épuisement des ressources de la planète. Un épuisement dont seraient responsables les sociétés que l'Occident qualifie de moins évoluées, de moins civilisées. Les sociétés occidentales ont peur d'être envahies par des hordes de migrants, venus du Sud et de l'Est, qui privilégient la reproduction aux dépens du développement de l'érotisme. Pour illustrer le côté monstrueux de la viviparité, le cinéma va utiliser les insectes : ils sont justement, pour les humains, des parasites qui pullulent. Un autre aspect du développement des insectes va également être utilisé dans le cinéma : leurs métamorphoses successives (œuf, larve, chrysalide, insecte adulte reproducteur). Ces métamorphoses mettent en avant le passage de l'état stérile à l'état pubertaire. Pour souligner l'accession aux pouvoirs reproducteurs, le scénariste fait correspondre la phase pubertaire au passage par un état de chrysalide, d'où s'échappera un reproducteur plein et entier devenu entre temps prédateur.

(Visualisation d'extraits de films¹, accompagnée de commentaires de Marika Moisseff, illustrant ce qui vient d'être dit à propos de la procréation et de ses représentations).

¹ *Scars of War* de Paul Verhoeven (1990), *Alien, le huitième passager* de Ridley Scott (1979), *Alien, le retour* de James Cameron (1986), *Alien 3* de David Fincher (1993), *Alien, le réarmement* de Jean-Pierre Jeunet (1997), *Scars of War* de Ridley Scott (1990), *Le huitième passager* de Ridley Scott (1979), *Alien, le retour* de James Cameron (1986), *Alien 3* de David Fincher (1993), *Alien, le réarmement* de Jean-Pierre Jeunet (1997).

Discussion introduite par Michèle Ferrand



Michèle Ferrand ouvre la discussion :

«J'ai l'impression qu'il y a une contradiction entre l'anthropologie et l'histoire, deux disciplines qui nous encadrent, nous sociologues, pour travailler sur la différence des sexes. On va chercher ailleurs et autrefois des expressions de la domination masculine. L'anthropologie et l'histoire nous montrent certes que la domination masculine est constante dans les sociétés. Elles ne donnent pas trace de sociétés où les femmes ont le pouvoir. Mais alors que Françoise Héritier nous parle d'une binarité donnée à voir, un paradigme homme/femme comme le blanc et le noir (dédit de l'observation, et qui aurait structuré la pensée) dès le début de l'humanité, Delphine Gardey nous a montré que c'est une construction historique et culturelle, datant du 18^e siècle, qui a fait les deux sexes.»

Marika Moisseff :

«De fait, les représentations de la maternité que je vous ai données à voir au travers de ces extraits de films de science-fiction et d'horreur sont relativement récentes. Toutefois, elles poursuivent l'idéologie sous-jacente aux représentations concernant la maternité en Occident : n'oublions pas que la reproduction est perçue dès l'époque de Saint Paul comme le moyen de transmettre le péché originel. Il y a donc une cohérence certaine entre les représentations antérieures de la part dévolue aux femmes dans le processus reproducteur et dans les représentations les plus contemporaines. Dans les sociétés «exotiques», dites traditionnelles, étudiées par les ethnologues, la fonction procréatrice féminine, la capacité à engendrer, à donner la vie, confèrent aux femmes un statut valorisé à un certain niveau, celui qui permet de considérer la reproduction comme moyen de perpétuer les systèmes socio-culturels et les groupes qui les incarnent. Mais à un autre niveau - celui des institutions - cette même fonction est précisément invoquée pour exclure les femmes du pouvoir. Tout se passe comme si à un certain moment, et incontestablement grâce à une perspective médicale, les sociétés occidentales s'étaient évertuées à démontrer l'aspect symétrique de la fonction procréatrice masculine par rapport à celle des femmes. Cela passe par une réappropriation de la gestion de la maternité par les hommes : pas de la fertilité et de la transcendance auxquelles elle est en règle générale associée mais de la grossesse et de l'accouchement : les obstétriciens, comme l'ont montré les historiens, prennent le pouvoir des et sur les sages-femmes. Le pouvoir médical s'épanouit et va alors importer le sexe des praticiens : ce qui devient important, c'est le rôle de tiers médiateur qu'ils vont assumer entre les sexes et dans la reproduction. On pourrait presque dire qu'ils tendent à purifier la fonction reproductrice féminine.»

La salle :

«Il y aurait donc surtout une dissymétrie au niveau de la reproduction ?»

Marika Moisseff :

«Il y a non seulement une asymétrie des fonctions reproductrices masculine et féminine mais aussi une relation hiérarchique entre la mère et l'enfant au sens où Louis Dumont a défini la relation hiérarchique. Le mot «homme» signifie à la fois homme et femme : l'un des deux termes de la relation entre homme et femme - à savoir le terme homme - englobe donc l'autre terme «homme» renvoie non seulement à l'homme mais également à la femme. Considérons la maternité selon une même perspective : lorsque la mère accouche d'un bébé, ce petit être n'est pas encore reproducteur. La mère incarne donc la relation - la maternité - qui s'établit entre le bébé et sa mère. Nous avons affaire à une relation logique d'englobement : la mère incarnant la relation entre la mère et l'enfant «englobe», selon les termes de Dumont, l'enfant, sur un plan logique. Par ailleurs, la fonction maternelle englobe la fonction procréatrice de l'enfant dans la mesure où elle la précède nécessairement. Mais en plus, du fait même de l'englobement physique du corps de l'enfant dans le corps de la mère au cours de la grossesse, cette relation hiérarchique d'englobement de la mère sur l'enfant a un support matériel qui ne peut donner lieu qu'à des représentations culturelles. Celles-ci consistent à évoquer la possibilité, pour les femmes, d'éliminer tout tiers pour se reproduire : soit en se reproduisant avec leurs fils lorsqu'ils seraient pubères, soit en se passant totalement des hommes (cf. les mythes où les femmes se reproduisent entre elles en l'absence de tout homme). Pour éviter la première possibilité qui aboutirait à la constitution d'une entité bisexuée auto-fécondante - mère et fils réunis dans un accouchement inversé composant une machine auto-reproductrice - bien des sociétés mettent en place la séparation dramatisée des mères d'avec leur fils dès avant l'approche de la puberté, d'une



Dix auditeurs...

part, et la transmission des pouvoirs reproducteurs d'une génération à l'autre, d'autre part. Prévenir l'inceste consiste alors à faciliter l'accession à la fonction reproductrice pour les deux sexes tout en tenant compte des différences de ces fonctions chez le garçon et chez la fille et de la nature différente des liens mère-enfant auquel donnerait lieu le maintien de ce lien de dépendance au-delà de la puberté. La dissymétrie est donc toujours prise en compte. Il y a d'ailleurs beaucoup de mythes qui racontent qu'au début les femmes avaient le pouvoir et étaient en possession des objets culturels



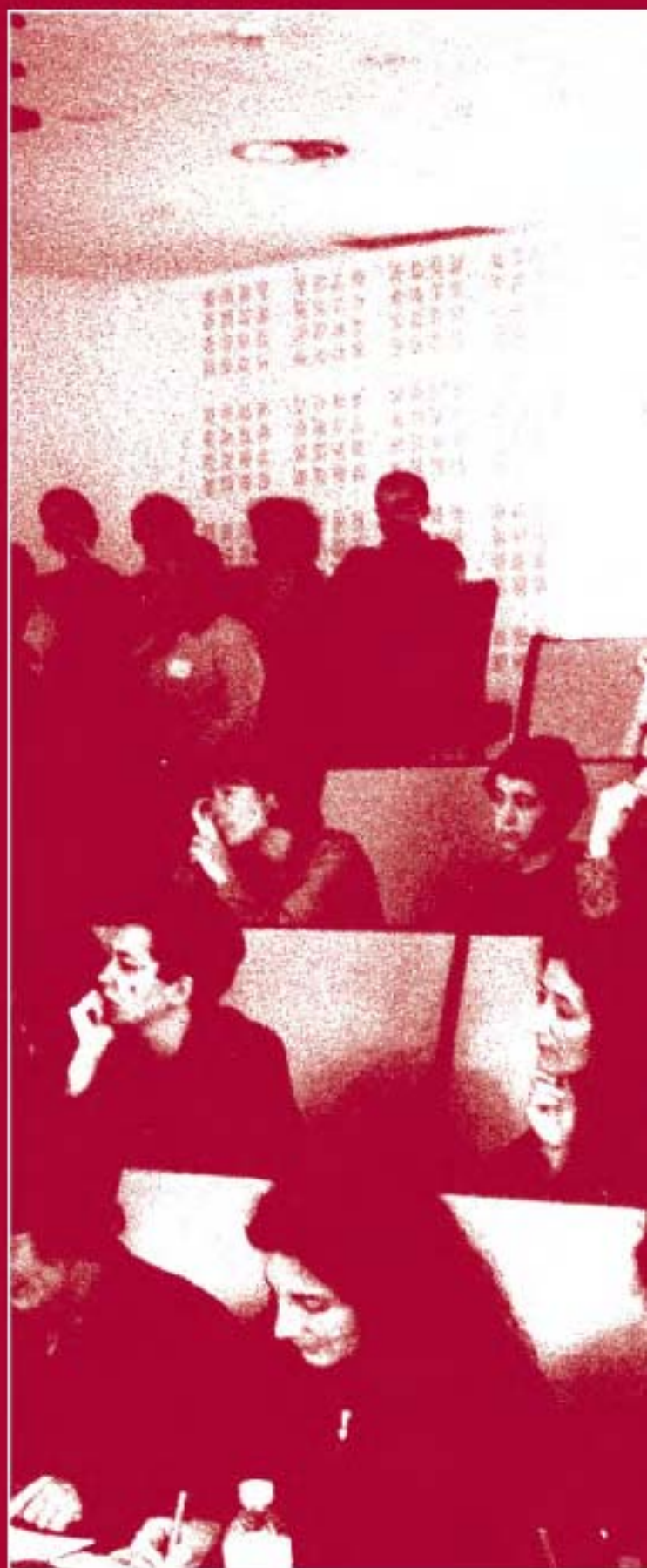
Essentiellement féminin.

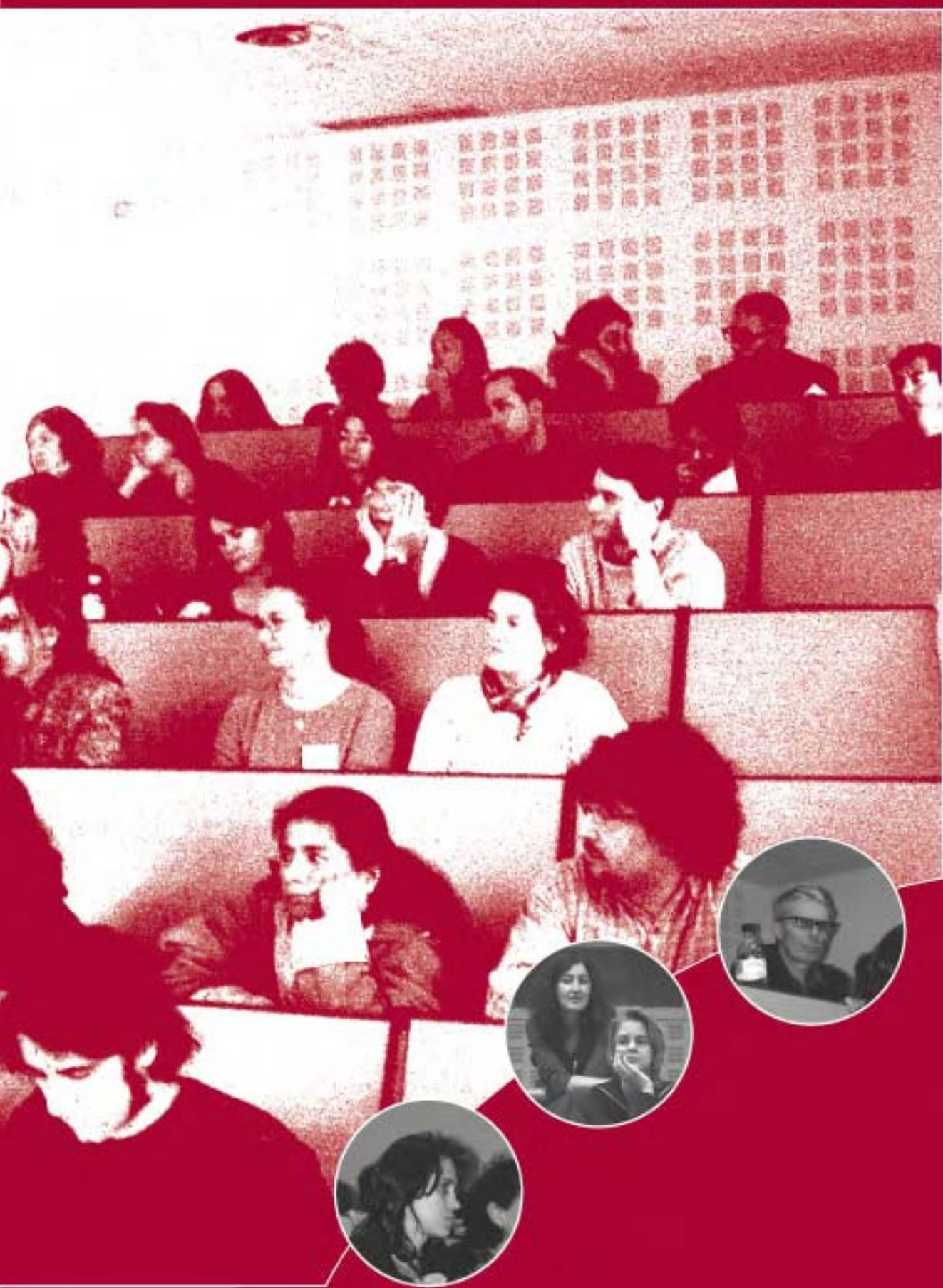
que les hommes se seraient appropriés dans un second temps, moyen de légitimer la domination masculine mais également de rappeler métaphoriquement que tout homme au début de sa vie a été englobé dans un corps maternel, c'est-à-dire soumis à une dépendance extrême dont il faut à tout prix qu'il évite la répétition pour lui-même mais également pour la sauvegarde de la société : dans tous les cas, la maternité est posée à la fois comme à l'origine de la vie mais également de la mort... »

VENDREDI 15 NOVEMBRE 2002

CONFÉRENCES - DÉBATS
9H00 - 12H30

- | | |
|--|----|
| → Jacqueline Laufer | 56 |
| Genre, égalité et pouvoir
dans les organisations :
de la connaissance à l'action | |
| Discussion introduite
par Catherine Marry | 59 |
|
 | |
| → Christophe Dejours | 60 |
| Genre et psychanalyse | |
| Discussion introduite
par Helena Hirata | 64 |





15 NOVEMBRE 2002



Genre, égalité et pouvoir dans les organisations : de la connaissance à l'action

Jacqueline Laufer, sociologue

Jacqueline Laufer est professeure au groupe HEC. Elle co-dirige, avec Catherine Marry, le Groupement de recherche du CNRS MAGE «Marché du Travail et Genre». Ses recherches portent sur les carrières des femmes dans l'entreprise, sur la féminisation de l'encadrement et des postes de pouvoir et plus généralement sur la mise en œuvre de l'égalité professionnelle.

L'histoire de l'accès des femmes à l'égalité en général et à l'égalité de pouvoir en particulier n'est pas encore achevée. Cette histoire part de l'inégalité juridique des femmes dans nos sociétés, de leur exclusion des lieux du savoir formalisé (l'éducation et l'obtention d'un diplôme) et de leur exclusion des lieux de pouvoir formel, politique et organisationnel.

Cette histoire se poursuit par une revendication d'égalité qui verra progressivement se lever les interdits juridiques qui barraient l'accès des femmes aux droits civils et à l'autonomie professionnelle, et par une revendication d'égalité en matière d'accès au savoir qui voit les «pionnières» investir progressivement les lieux du savoir formalisé.

À une situation où, les femmes étaient exclues de l'égalité et de l'accès aux principaux aspects du pouvoir formel, tant au niveau du droit qu'au niveau du savoir certifié par un diplôme, succède une situation où par l'effet des luttes féministes, les femmes ont obtenu l'accès à tous les aspects formels de l'égalité, en particulier dans le droit d'accès au savoir et aux professions. Cette histoire de l'accès des femmes à l'égalité s'exprime aujourd'hui par la façon dont on voit les jeunes filles investir massivement la réussite scolaire, le diplôme jouant évidemment un rôle central pour l'accès aux catégories supérieures.

Mais la présence croissante des femmes dans les professions qualifiées n'a pas fait disparaître les phénomènes de ségrégations horizontale et verticale entre professions et au sein des professions qui caractérisent l'emploi féminin dans son ensemble. En particulier, on constate une rareté des femmes aux niveaux les plus éle-

vés des hiérarchies professionnelles et organisationnelles tant universitaires, qu'administratives ou au sein des entreprises.

Leur droit d'accès au savoir et au pouvoir formel leur étant maintenant reconnu (droit d'accès à tous les postes, à tous les métiers, à toutes les fonctions), les femmes se heurtent à un ensemble de processus informels : permanence de représentations et stéréotypes qui tendent à dévaloriser le féminin au regard du masculin ; caractère masculin de cultures scientifiques, techniques, professionnelles, organisationnelles ; échelles de prestige construites à partir d'une situation de domination masculine dans certains champs scientifiques, etc. L'ensemble de ces processus informels semble prolonger les effets de l'histoire et de l'inégalité.

L'organisation sexuée des inégalités

L'organisation peut être considérée comme l'un des lieux privilégiés où s'élabore la construction des inégalités de «genre». L'organisation se construit sur un écart entre des principes apparemment neutres et une réalité marquée par le traitement différentiel des sexes, la ségrégation des emplois et le maintien d'une hiérarchie entre emplois masculins et emplois féminins. La mise à jour des processus de construction des inégalités sexuées dans les organisations revêt donc un caractère essentiel pour agir dans le sens de l'égalité.

Dans la perspective d'une lecture sexuée des phénomènes de pouvoir dans les organisations, l'analyse du fonctionnement des grandes organisations de la fonction publique et des organisations scientifiques se révèle tout particulièrement importante. Il s'agit de savoir

comment fonctionnent les «règles neutres» et «impersonnelles» qui caractérisent les grandes bureaucraties publiques et/ou scientifiques, par exemple, les règles qui définissent les conditions de recrutement, de promotion ou la nomination de tel ou tel individu à tel ou tel poste : réussite à un concours, âge, ancienneté, mérite, et pour les organisations scientifiques, mérite et productivité scientifique. Il s'agit aussi de savoir comment l'application de ces règles neutres est accompagnée de processus informels qui peuvent de fait défavoriser les femmes.

Comment agir pour l'égalité ?

La connaissance des dynamiques de genre intervenant dans la construction des inégalités et en particulier des inégalités dans l'accès au pouvoir dans les organisations conduit désormais à la question de l'action. Face au constat des inégalités, comment agir pour l'égalité ?

Il y a eu dans le champ du droit et ce dans toutes les démocraties occidentales, une évolution dans la formulation même du principe d'égalité, cette évolution débouchant sur un débat quant aux stratégies d'action à mettre en œuvre pour réaliser l'égalité, cependant que la mise en œuvre de l'égalité rencontre de nombreux obstacles, tensions et contradictions.

Toutes les démocraties occidentales partagent un consensus sur un principe d'égalité hommes/femmes. Pourtant, force est de constater un écart entre le principe et les faits. Ceci a conduit à différentes tentatives pour reformuler de manière plus efficace l'énoncé de ce principe. Chaque nouvelle formulation du principe d'égalité – égalité de droits, égalité de traitement, égalité des chances – vient corriger les difficultés rencontrées par la précédente. Il est usuel de considérer que le droit suit le fait : ici le droit est considéré comme pouvant corriger les faits.

On a d'abord voulu agir en réaffirmant le principe de l'égalité des droits : l'exemple de la loi sur l'égalité de rémunération et du principe qui le sous-tend – à travail égal, salaire égal – sont là de manière exemplaire pour rappeler que l'affirmation d'un principe égalitaire est voué à l'inefficacité face à une réalité économique et sociale inégalitaire. Le salaire n'est ici que l'expression d'inégalités construites à partir des modalités d'insertion des femmes sur le marché du travail et dans l'organisation, modalités caractérisées par la ségrégation des emplois et par la dévalorisation des emplois féminins au regard des emplois masculins.

On a ensuite posé un nouveau principe, l'égalité de traitement (principe formulé par la Directive Européenne du

9 février 1976), qui vise directement tous les processus concrets formels mais aussi informels, sociologiques et psychologiques qui déterminent l'insertion des femmes sur le marché du travail : recrutement, qualification, promotion, etc. Au sein des organisations, la mise en œuvre de l'égalité de traitement implique une information beaucoup plus complète sur les procédures qui organisent l'emploi afin de mettre en valeur de manière précise les décalages entre le droit et les faits.

Avec la notion d'égalité des chances, un pas supplémentaire est fait pour dépasser le stade des principes en matière d'égalité. Les obstacles à l'égalité n'apparaissent plus ici de nature juridique mais de natures sociale, culturelle, historique. Il s'agit désormais de faire rentrer dans le champ du droit le souci de corriger tous ces processus qui structurent les inégalités hommes/femmes dans le champ de l'emploi, de l'éducation, de la «conciliation». Dans cette perspective d'égalité des chances, deux stratégies d'action sont envisageables. Il y a, d'une part, les «actions positives», des actions préférentielles et temporaires visant un groupe de femmes et établissant à leur bénéfice des discriminations positives et, d'autre part, le «mainstreaming».

Concernant les «discriminations positives», dans la mesure où avec l'égalité des chances, il s'agit d'établir l'égalité réelle, les actions prévues doivent être de nature à transformer la réalité sociale et corriger les effets de l'héritage historique sur la relation entre les sexes. Toutefois, les «discriminations positives» portent en elles-mêmes leur propre contradiction. En effet, il s'agit d'atteindre l'égalité à partir de la création d'une inégalité. Ainsi, de telles mesures préférentielles temporaires courent-elles le risque de se heurter tôt ou tard à l'objection d'une discrimination à rebours à l'égard des hommes. De surcroît, elles se heurtent aussi au refus de certaines femmes de mesures préférentielles qui pourraient jeter un doute sur leur mérite. Enfin, dans la



SINGALIERS ET INTERVENANTES DANS L'AMÉLIE.

mesure où ces actions sont des mesures particulières, concernant un groupe de femmes situées par rapport à un métier ou dans une organisation spécifique, elles sont perçues comme ne s'adressant pas aux mécanismes plus structurels qui perpétuent la ségrégation et les inégalités hommes/femmes.

Ainsi, pour répondre aux difficultés posées par les actions positives, une autre stratégie a été développée, la stratégie du «gender mainstreaming». Celle-ci vise l'intégration d'un objectif d'égalité à toutes les actions, à toutes les politiques, à toutes les négociations, que l'on soit au niveau d'un État ou au niveau d'une organisation. Ainsi, toute politique d'éducation, de temps de travail mais aussi de recrutement, de formation, de promotion ne saurait être élaborée et évaluée sans que ses effets en matière d'égalité hommes/femmes ne soient pris en compte explicitement.

La mise en œuvre de l'égalité soulève de nombreuses tensions, obstacles et contradictions. L'une des difficultés essentielles concerne ainsi la tension entre contrainte et négociation dans la réalisation de l'égalité. Les différents modèles d'action, en matière de mise en œuvre de l'égalité, peuvent aller de la préconisation de mesures contraignantes pour réaliser l'égalité à des mesures qui s'appuient sur la négociation entre acteurs pour diminuer les inégalités et accomplir les promesses de l'égalité.

Ainsi, les discriminations positives sont contraignantes et se définissent par une obligation de résultat. C'est le cas, par exemple, des mesures de quota. Même si la mesure a été débattue, il a été possible en France de justifier de la contrainte associée à la parité au nom du principe de l'égalité entre citoyens. Une telle mesure peut apparaître moins adaptée dans les organisations publiques et privées où ce principe se subordonne à la logique du mérite et de la compétence qui est nécessaire

au bon fonctionnement des organisations et à la réalisation de leurs objectifs.

Une manière d'échapper aux difficultés liées aux mesures contraignantes consiste à s'en remettre au modèle de l'égalité négociée. Celui-ci traduit le fait qu'il est difficile de définir une forme à priori applicable du principe d'égalité. On s'en remet donc aux acteurs dans une situation donnée, dans une organisation donnée, pour définir l'objectif précis d'égalité à poursuivre ainsi que les moyens à mettre en œuvre.

Le modèle de l'égalité négociée pose néanmoins la question de la contrainte qu'il convient d'appliquer au niveau de la procédure pour s'assurer d'une prise en compte suffisante du principe d'égalité lors de ces négociations. Si l'on s'en remet à la libre négociation des acteurs, on laisse ouverte la question de savoir ce qui va en résulter et le risque existe que les acteurs n'accordent que peu de place à l'égalité. C'est le rôle de la volonté politique et/ou de la loi que d'imposer cette contrainte à la négociation.



CATHERINE MARY ET JACQUELINE LAMER PENDANT LA DISCUSSION

Discussion introduite par Catherine Marry



Catherine Marry¹ ouvre la discussion :

« Il y a une croyance selon laquelle il y aurait moins d'injustices et d'inégalités à l'égard des femmes dans le secteur public. Tout ce que tu viens de dire prouve le contraire. Une étude récente sur le CNRS montre qu'il y a une très faible féminisation du corps des chercheurs, elle n'a pas changé depuis 1946 »

La salle :

« Je voudrais parler du mérite comme fondement de l'évaluation pour l'entrée au CNRS. Je sais bien que ça ne fonctionne pas qu'au mérite, on le sait tous. J'ai bien étudié les textes, la réglementation concernant les concours d'entrée, et la pratique. La pratique ne suit pas la réglementation. L'affectation du meilleur candidat est normalement décidée par l'organisme. Dans la réalité, c'est décidé par la section. Un candidat est sélectionné selon trois critères : son mérite, le labo dans lequel il veut entrer, l'intérêt de son sujet de recherche. Mais on sait que si un candidat veut prouver qu'il est génial, il faut d'abord qu'un labo le trouve génial. C'est la même chose pour un homme que pour une femme »

Jacqueline Laufer :

« On constate que quand on se pose la question de l'équité entre les genres, on fait souvent apparaître des questions liées à l'équité en général. S'interroger sur le fonctionnement des procédures du point de vue du genre est donc souvent un moyen d'améliorer la transparence des procédures sur un plan plus général »

La salle :

« Je suis contre la discrimination positive. Par contre, je suis pour des mesures incitatives, pour les femmes comme pour les hommes. Comme, par exemple, motiver les hommes à prendre leur congé parental, leur assurer un retour à l'emploi dans de bonnes conditions. On n'y arrivera pas tant que les activités familiales ne seront pas socialement valorisées »

Jacqueline Laufer :

« S'occuper des enfants devient de plus en plus valorisant »

Je voudrais revenir sur la discrimination positive. On sait bien qu'il y a une difficulté, mais si à chaque fois qu'on formule un objectif chiffré pour faire avancer les choses, on dit « non quelle horreur, ça délégitime les femmes », on se piège nous-mêmes ! »

La salle :

« Dans le cadre des Ateliers de Cargèse, nous sommes dans un programme d'action positive »

La salle :

« Je voudrais faire une remarque par rapport à l'existence d'un facteur important de discrimination entre les femmes et les hommes, du moins en biologie (et ça représente beaucoup de monde au CNRS) : c'est la norme temporelle qui nous est imposée. Entre 30 et 40 ans, on est censé avoir fourni toutes les preuves, avoir fait le parcours du combattant. Les grossesses sont autant de haies de plus à franchir sur ce parcours. Il faudrait changer des choses à ce niveau-là »

Jacqueline Laufer :

« Oui, et d'ailleurs les critères d'âge pour la promotion ou pour la sélection des potentiels sont désormais remis en cause dans certaines entreprises car ils sont calés sur des normes et des modèles masculins de carrière et sont donc inéquivalents à l'égard des femmes »

La salle :

« Pourquoi ne pas imaginer que pour accéder à un poste de responsabilité, on soit incité à participer à une sensibilisation au processus de reproduction des inégalités ? Ce serait une action positive, incitative »

¹ Sociologue, Directeur de recherche au CNRS, au IEMMS Institut du Langage et du Travail



Genre et psychanalyse

Christophe Dejours, psychanalyste

Christophe Dejours est psychiatre, psychanalyste, psychosomaticien, professeur titulaire de la chaire de psychologie du travail au CNAM et directeur du laboratoire Psychologie du travail et de l'action (qui publie la revue *Travailler*). Entre son premier ouvrage *Travail et usure mentale* (1980) et son avant-dernier *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale* (1998), il a fondé une nouvelle discipline : la psychodynamique du travail. Il a aussi publié des ouvrages sur la psychanalyse où est introduite la question des rapports de sexe.

Je vais donner quelques éléments pour vous faire voir où sont les difficultés qu'on rencontre quand on essaie de traiter des rapports sociaux de sexe d'un côté, et de l'autre de la psychanalyse, étant entendu que ça ne suffit pas de prendre ces deux grosses matières et de les mettre l'une en face de l'autre. Pour moi, parler de psychanalyse dans le cadre de vos Ateliers, c'est poser centralement la question de la subjectivité, qui est généralement peu, ou pas, définie dans les travaux scientifiques. La subjectivité, en psychanalyse, peut avoir un contenu définitionnel extrêmement précis. Je vais essayer de vous montrer que la subjectivité a d'abord rapport au travail. Ensuite, je vais essayer de montrer qu'à travers le travail se trouvent convoqués, de façon spécifique, et le corps, et la sexualité. Le lien abordé entre travail et sexualité permettra enfin d'introduire le concept de rapports sociaux de genre.

Je vais d'abord dire quelques mots sur le travail. On sait que ce qu'il y a d'irréductible - c'est ce que pensent tous les scientifiques qui mènent des recherches sur le travail - c'est la gestion du décalage entre le prescrit d'un côté, et l'effectif de l'autre [ce que les gens font vraiment] ; c'est-à-dire de tout ce qui surgit en situation réelle, et qui n'a pas été prévu par la conception, la planification et l'organisation de la tâche. On sait aussi que les incidents, les pannes, les dysfonctionnements, les anomalies se font connaître essentiellement, au sujet qui travaille, sur le mode de la résistance du monde aux procédures, aux savoir-faire, à une connaissance, et d'une façon plus générale, à la maîtrise scientifico-technique du procédé travail. Résistance du monde à travers laquelle se

révèle au travailleur le réel proprement dit. C'est évidemment un paradoxe du travail : c'est au moment même où nous réitérons des actions et qu'il y a échec que nous sommes vraiment dans la réalité du monde. Le réel se fait connaître dans l'expérience du travail sur le mode d'une mise en échec de la volonté. C'est donc à partir de l'échec que commence le travail proprement dit. L'échec, c'est aussi une expérience toujours pathique et affective, plus ou moins douloureuse, irritante ou exaspérante, qu'on désigne dans notre jargon par «souffrance».

Le travail entraîne donc toujours dans son sillon une souffrance, mais cette souffrance est loin d'être seulement la conséquence de la rencontre avec le réel (il suffirait finalement de se lamenter), c'est aussi un point de départ, une origine. C'est cette souffrance même qui se mute en exigence de dépassement, de travail pour le sujet, dans l'espoir de la surmonter. La souffrance n'est pas seulement subie, elle contient un deuxième mouvement qui est la projection vers le monde, dans l'espoir de trouver les moyens de s'affranchir de cette souffrance, de la dépasser. C'est cette souffrance, qui est au départ de l'intelligence, qu'il faut mobiliser pour persévérer dans l'épreuve affective qu'impose la rencontre avec le réel. Si vous n'êtes pas capable d'endurer cette souffrance, il n'y a pas d'intelligence au travail. Quelques précisions sont nécessaires pour saisir comment l'analyse de la confrontation pathique au réel peut contribuer à révéler la subjectivité à elle-même. Le réel se fait donc connaître, non seulement par une mise en échec inattendue de l'activité en cours, mais dans sa forme typique : une épreuve insolite, sa nouveauté pour le sujet. Le réel se fait connaître sous une forme radicale, d'in-

intelligibilité qui nous renvoie à un sentiment d'incompétence. Ce qui caractérise le réel, c'est que je ne sais pas comment y faire face, alors même que je ressens l'obligation de poursuivre ma tâche. C'est donc en l'absence d'une procédure connue que le sujet s'attaque au réel. Il faut qu'il se mute en chercheur, voire en inventeur. Si j'insiste sur ce point, c'est que la dimension de l'invention, dans le travail ordinaire, est constamment méconnue, voire déniée, alors même qu'elle touche en son centre ce que nous traquons : le rapport entre subjectivité et travail. Puisque la solution n'est pas connue, l'activité cognitive (qu'on appelle « résolution de problème ») est hors-jeu. L'intelligence qu'il faut mobiliser ici est d'une autre nature, elle repose sur l'intuition. L'intuition n'est pas magique, tout au contraire, elle passe par un processus complexe éclairci par le concept d'activité subjectivante. L'activité subjectivante, c'est le processus par lequel l'objet technique, la matière ou l'outil, est subjectivé (ou approprié de façon singulière et personnelle par un sujet). L'intuition de la solution n'est possible que sur la base d'une familiarisation avec l'objet technique, de la constitution d'une intimité grâce à laquelle le sujet est habité par l'objet. Ainsi approche-t-on cette dimension fondamentale de l'intelligence pratique, à savoir l'implication du corps. La familiarité dont je parle passe par une sorte de corps à corps avec la matière ou l'objet. Faire corps avec pour sentir, pour éprouver la matière ou l'outil comme une partie de son propre corps. Pour atteindre cette familiarité, il faut en passer par un dialogue avec la matière ou l'outil. Le dialogue est évidemment inégal. Pour en corriger le déséquilibre, le travailleur fait subir à la matière ou à l'outil une série d'épreuves ou de contraintes, afin d'explorer et de connaître ses réactions. Le travailleur apprend ainsi à reconnaître les indices qui annoncent l'incident. D'un côté donc, les réactions de la matière ou de l'outil, de l'autre le corps du travailleur : c'est le corps qui palpe, qui enregistre, qui mémorise et qui, ultérieurement, sent, pressent et anticipe. Ce dialogue n'est possible et productif que s'il est sous-tendu par un fantasme, un fantasme vitaliste consistant à prêter à la machine une sorte de docilité, de réactivité, de puissance ou de fragilité... en fait une vitalité propre. Parler de fantasme, c'est bien sûr souligner que l'intuition technique repose sur la capacité de la subjectivité à se figurer, c'est-à-dire à se mettre elle-même en image (ce qu'on appelle en psychanalyse la « régression formelle »). Les fantasmes en question sont individuels, ils prennent naissance dans le corps, dans la passion du corps (qui éprouve pathiquement la résistance du réel), et ces fantasmes traduisent les états du corps quand ce dernier est aux prises avec la matière ou l'outil. À chaque travailleur donc de trouver et d'inventer, avec ses fantasmes à lui, son propre chemin pour subjectiver la matière ou l'outil. Je précise au passage que cette implication du corps ne concer-

ne pas que les activités manuelles traditionnelles, mais aussi les activités concernant les nouvelles techniques ainsi que les activités intellectuelles.

Parler de subjectivité au travail, c'est accorder une place centrale au corps. Mais de quel corps s'agit-il ? Du corps qu'on habite, avec lequel on éprouve les affects, avec lequel on exprime à autrui ce que l'on ressent. Le même corps que celui qu'on engage dans le corps à corps érotique. Pas le corps biologique, mais le corps érogène. Parler de subjectivité au travail, amène donc à reconnaître tout ce que l'habileté technique, l'intelligence au travail doivent à ce commerce intime entre l'activité de production et la sensibilité érogène du corps. C'est le corps qui confère à l'intelligence son génie. L'intelligence géniale du travailleur, communément appelée ingéniosité, est une intelligence du corps subjectif. L'aboutissement de cette appropriation subjective porte aussi le nom de « corpropréhension » du monde.

En retour, il est légitime de se demander ce que la subjectivité doit à l'expérience du travail. En accédant, grâce au corps et à l'expérience subjective, à la familiarité avec la matière, celui qui travaille acquiert non seulement de nouvelles habiletés, mais découvre de nouveaux registres de sensibilité. Par l'expérience de travailler, il apprend à connaître ses propres dons, ses maladrotes, mais il étend aussi en lui le répertoire de ses impressions affectives, de nouvelles virtuosités qu'il finit par aimer, comme lui-même. Il finit par aimer caresser un bois, un métal, etc. Car c'est aussi de cette façon que la subjectivité s'accroît, par la reconnaissance charnelle du monde, et à travers elle, de soi. Travailler, ce n'est pas seulement produire, c'est mettre son propre corps à l'épreuve, avec une chance d'en revenir plus sensible, donc d'accroître ses capacités d'éprouver du plaisir.

Dire que le corps érogène est directement engagé dans l'intelligence et l'habileté, c'est aussi admettre que tous les sujets ne sont pas égaux vis-à-vis des activités techniques. Car le corps érogène n'est pas un cadeau de la nature, il est construit à partir du corps biologique et à travers le processus complexe qu'on décrit sous le nom de subversion libidinale des pesanteurs - ou déterminismes - biologiques. La subversion libidinale est l'idée selon laquelle le sujet - le nourrisson - initie une espèce de jeu avec son corps, jeu par lequel il s'affranchit de ce déterminisme biologique. Elle se passe par le rapport entre le corps de l'enfant (qui a besoin de soins) et le corps de l'adulte (qui est en mesure de lui apporter des soins). Un exemple : la bouche est un organe dont la principale fonction chez le bébé est de téter, de manger. Mais très vite, le bébé, dans son rapport avec l'adulte, découvre qu'il peut jouer avec sa bouche ; différer le temps de prendre son biberon pour jouer avec le sein ou la tétine. Si ce jeu se passe bien, si l'adulte tolère, l'enfant

découvrir qu'il peut se servir de sa bouche pour jouer. En même temps qu'il fait cette découverte, il commence à s'approprier son corps pour en faire un lieu de plaisir. C'est une préparation aux futurs jeux érotiques. Donc, au fur et à mesure se constitue un deuxième corps, le corps érogène.

Deuxième point important (après avoir écarté l'idée de déterminisme biologique) : cette dimension érotique n'est pas sexuée. Le sexuel n'est pas sexué. Cela veut dire qu'à l'issue de cette formation du deuxième corps, tous les organes peuvent jouer à n'importe quoi. Ce qui caractérise le désir (et le plaisir sexuel), c'est qu'il part dans toutes les directions. Freud qualifiait ainsi les enfants de « pervers polymorphes ». Et le pervers polymorphe est fille ou garçon.

Troisième point sur la subversion libidinale : elle ne va pas jusqu'au bout de ses possibilités chez la plupart d'entre nous. Elle peut s'arrêter très tôt, car l'adulte ne peut pas jouer, aussi bien qu'il devrait, avec le corps de l'enfant. Et c'est l'adulte, parce qu'il appartient à un univers sexué, qui plante le sexuel dans le corps de l'enfant. Il peut y avoir de bonnes choses de transmises, mais aussi des mauvaises. Quand vous avez une aversion pour le corps de l'enfant (« il pue ! »), que vous avez le fantasme de le jeter par la fenêtre, vous le « battez », vous l'empêchez de penser, et là vous arrêtez la subversion libidinale. Des parties du corps restent ainsi hors de l'érogénisation, exclues de l'échange érotique. Les échecs de la subversion libidinale vont se traduire cette fois-ci par des résidus d'un instinct : l'attachement. L'attachement qui fait que l'enfant appelle le corps de l'adulte pour recevoir des soins, contient aussi la menace d'aliénation. Tout ce qui n'a pas été subverti par la constitution du corps érogène est autant de liens qui nous tiennent à quelqu'un de manière aliénée. Ceci est très important pour comprendre, dans les rapports sociaux de genre, la notion de servitude volontaire, notamment dans la sphère privée. Un des enjeux de cette dépendance, de cette aliénation, est précisément le travail domestique.

Je reviens à cette idée de « mutilations » du corps érogène qui sont autant d'handicaps pour l'habileté technique dont je parlais tout à l'heure. Certains adultes, qui sont sortis meurtris de leur enfance, sont de grands maladroits, voire des brutes, entre les mains desquels tout se casse. À l'inverse, le rapport au travail peut être une deuxième chance pour dépasser les limites imposées au développement du corps érogène par les inaptitudes funestes de l'adulte à jouer avec le corps de l'enfant. Dans le rapport au travail, on découvre parfois des choses qui n'ont pas été constituées par la subversion libidinale. L'épreuve du travail et du réel sont non seulement un passage obligé pour connaître le monde, mais aussi ce par quoi la vie s'éprouve en soi, se révèle à soi. L'expérience subjective du travail

nous confronte non seulement à la résistance du monde à notre volonté, mais aussi à la résistance de notre personnalité à évoluer face à l'expérience du travail.

Je vais donc parler cette fois-ci du réel de l'inconscient. Le travail me propose d'accroître ma subjectivité, mais ça va supposer des remaniements. Par exemple, vous êtes confrontés à la question du genre, mais vous ne comprendrez vraiment ce que c'est qu'au prix d'une transformation subjective. Acquiescer l'habileté technique du maniement du concept de genre suppose une mobilisation de votre subjectivité.

Si l'expérience du travail est une belle expérience pour se découvrir soi-même, elle est aussi l'occasion d'en découdre avec sa propre résistance à se transformer et évoluer. Le réel de l'inconscient, c'est parfois découvrir que le sujet n'est pas maître en sa demeure, pas plus qu'il ne l'est dans le monde. Le réel du travail entraîne dans son sillon, presque inmanquablement, le réel de l'inconscient. Travailler, c'est aussi se confronter à soi-même sur le mode de la défaillance, de la perte de la maîtrise de soi, de ferreux, voire de acte manqué. À ne pas faire l'impasse sur l'expérience de ses propres errements, on est conduit à des situations scabreuses d'un point de vue psycho-pathologique.

Travailler c'est encore rencontrer des rapports sociaux et la domination. Car le travail se déploie aussi dans le social. Les rapports sociaux de travail sont toujours des rapports sociaux de genre, avec en leur centre la domination des femmes par les hommes. La virilité est construite par le rapport au travail, et par le travail principalement. Le travail fait souffrir par la confrontation au réel qui prend parfois l'allure du risque (incident, maladie, mutilation, mort). Endurer cette souffrance, qui prend ici la forme de la peur, passe par la formation de stratégies de défense contre la peur, construites collectivement par les travailleurs. On démontre qu'on n'a pas peur en exhibant sa capacité à affronter le danger, on en rajoute. Le collectif impose des épreuves : le « parcours du combattant » dans le bâtiment, les « JD » en chimie, le bûchage en chirurgie, etc. Toutes ces épreuves collectives mettent en scène la virilité. Est un homme celui qui est capable d'endurer la souffrance et de l'infliger à autrui. Les stratégies collectives de défense sont donc viriles, défensives et contrôlables. Mais elles structurent le monde du travail tout entier. Ce qui impose aux femmes qui vont accéder aux tâches qualifiées, qui veulent faire carrière dans des milieux professionnels jalousement gardés par les hommes, d'être confrontées à un milieu structuré par la virilité. Elles se trouvent déchirées entre leur identité sexuelle de femme et cette virilité à laquelle elles

doivent se plier, sous peine d'être exclues. Le genre a une incidence majeure sur la façon même de travailler, car la forme finale du travail est traversée par tous les compromis qu'il faut faire entre trois rationalités : les mondes objectif, subjectif et social. Or la recherche scientifique elle-même est un travail, elle expose à beaucoup de souffrances, le réel du travail qui résiste à la preuve expérimentale ou à la démonstration, le réel du social qui est impitoyable. En fin de compte, je pourrais vous montrer que la production scientifique elle-même, et le développement de la science tout entière, de ses postulats comme de ses méthodes, sont fondamentalement structurés par, et pour, le triomphe de la virilité. Avec une disqualification systématique de ce

que la science doit, dans l'ombre, au courage et à la fécondité de la pensée lorsqu'elle est débarrassée de la virilité.

Quand on tient compte de ce qu'implique le travail - la confrontation au réel de la tâche, la confrontation au réel de l'inconscient et au réel des rapports sociaux de genre - on mesure ce que le travail représente comme mise à l'épreuve de la subjectivité. En n'omettant pas qu'au bout de cette épreuve, il y a une sanction majeure, soit en termes d'accomplissement de soi, soit, au contraire, en termes de pathologie mentale. Cette question se pose à chacun d'entre nous.



CHRISTOPHE DEJOURS PENDANT SA CONFÉRENCE.



HELENA RODINA INTRODUISANT LA DISCUSSION APRÈS LA CONFÉRENCE DE CHRISTOPHE DEJOURS.

Discussion introduite par Helena Hirata



Helena Hirata¹
donne la parole à la salle :

La salle :

«Vous avez parlé de virilité. Est-elle seulement le fait d'être masculin ?»

Christophe Dejours :

«C'est une très bonne question. Ce n'est pas simple. La naissance de la virilité me semble être fondamentalement une construction sociale, qui a directement à faire avec le travail. Si vous entendez que la guerre, la chasse, sont des métiers - des métiers des armes - il n'y a pas de co-extensivité entre masculinité et virilité. Quand on est garçon, on entre dans le monde en se confrontant de façon massive à la virilité. Le masculin serait un peu ce par quoi je me décolle des stéréotypes de la virilité, pour essayer de trouver un chemin personnel.»

La salle :

«Pourquoi l'identité sexuée serait-elle mise en péril par les rapports sociaux de genre ?»

Christophe Dejours :

«Les réponses à cette question sont très récentes. Laplanche, auquel je me réfère, a repris tous les travaux précurseurs sur la question du genre, et parle, lui, d'assignation de genre. Là c'est moi qui rajoute : on assigne un genre à un corps, pas à un sujet. À partir de là, je trouve que les sociologues vont trop vite : il y aurait d'abord assignation de genre, puis des contraintes qui s'imposent, et enfin intériorisation de ces contraintes. Avec Laplanche je ne crois pas que ça se passe comme ça. Une fois qu'on a assigné un genre à un enfant, tout le problème est de savoir comment cet enfant comprend ce

qu'on lui demande. Qu'est-ce que c'est que cette assignation ? Et là, on rentre vraiment dans la matière psychanalytique. Quand on dit : «tu es un homme», ça veut dire quoi ? Les adultes ne le savent pas si bien non plus. On fait semblant de savoir. L'identité, c'est le problème central pour la santé mentale, on ne peut pas l'écarter. Il faut que chacun trouve sa formule, son chemin. Mais on se retrouve un jour confronté à une communauté d'adultes et aux rapports sociaux de genre... Certains vont se dire : «je me suis trompée, je ne suis pas une femme, je suis un homme.»»

La salle :

«La maternité pourrait-elle être considérée comme une chance pour une femme, pour «récupérer» ce qui n'a pas été construit au niveau de son identité ?»

Christophe Dejours :

«L'épreuve de la maternité est effectivement une épreuve de la subjectivité qui est susceptible de la transformer.»

La salle :

«Ne peut-on pas dépasser la subjectivité au travail, par exemple dans un travail qui passionne, pour atteindre une certaine universalité ?»

Christophe Dejours :

«Il faudrait travailler le rapport entre subjectivité et universalité. On ne peut pas répondre comme ça. Bien sûr, il y a quelque chose de la subjectivité qui propose le dépassement, mais est-ce pour s'absenter de cette subjectivité ? et atteindre cette universalité qui serait une sorte de désincarnation ? Je pense que le dépassement de la subjectivité, c'est l'accroissement de la subjectivité.»

¹Sociologue, chargée de recherche au CNRS (Travail et Rapports Sociaux).



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique

Les ateliers



Les ateliers «Preuve, imaginaire et genre»

→ OBJECTIF

À l'origine des ateliers du 13 novembre : la conviction que les chercheurs de toutes les disciplines partagent la nécessité de valider les résultats de leurs investigations, pour produire un savoir organisé, et certifié par une communauté.

Dans le cadre de ces Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse, il paraissait intéressant de faire communiquer entre eux les chercheurs issus de champs disciplinaires divers sur cette obligation commune. De la sorte, on pouvait espérer que la diversité des méthodes de validation de preuve utilisées par les participants serait abordée et que les caractéristiques communes pourraient apparaître. Ce qui est une condition pour que le respect mutuel des uns et des autres s'instaure.

Parallèlement, le fait que tout savoir est le produit daté d'une communauté humaine devait également circuler dans les échanges attendus. Ce fait a des conséquences bien connues en général sur l'imprégnation des savoirs organisés par les mœurs, la culture, les valeurs partagées par la communauté productrice et garante de ces savoirs. En particulier, la dimension du genre lorsqu'on arrive à identifier dans la production ou la validation des savoirs devait faire l'objet d'analyses par les participants aux ateliers.

→ CONCEPTION

Nous avons choisi d'amener les participants aux ateliers sur ces préoccupations par le biais historique. Dominique Pestre, responsable de leur conception, a choisi cinq textes d'introduction qui ont été mis sur le site de l'IRESCO plusieurs mois avant leur tenue. Il s'agissait d'études d'histoire des sciences dans lesquelles le genre en tant que tel intervenait. Ou bien était abordé comme sujet d'étude. On trouvera leurs références dans la bibliographie.

Dominique Pestre et trois doctorants, Fabien Locher, Frédéric Graber et Elena Pasquinelli, ont préparé les travaux de groupe sur ces thèmes. Nous avons ainsi quatre animateurs pour quatre groupes dédiés au même sujet. Quatre modérateurs ont ensuite rejoint la préparation, André Burguière, Hélène Perrin, Michèle Postel et Eric Chareyre. Ce dernier, malheureusement n'a pu se rendre à Cargèse.

→ REALISATION

Dominique Pestre a raconté quatre «petites histoires de science» devant l'ensemble des participants, en introduction à cet atelier, sans les commenter. Les quatre groupes, constitués par les organisateurs, en s'assurant de la diversité de chacun, se sont alors répartis dans quatre salles, pour une durée d'environ deux heures.

→ INTRODUCTION DE DOMINIQUE PESTRE



DOMINIQUE PESTRE

Histoire n°1 : En 1924, en Angleterre, comme aux États-Unis, l'élite des physiciens travaille sur la radioactivité. C'est le cas en particulier à Cambridge (UK). Mais à Vienne au même moment, deux jeunes chercheurs, avec la même technique, publient des résultats contradictoires avec ceux de l'équipe anglaise. Une preuve expérimentale étant toujours ouverte à des négociations compliquées, on n'a pas de résolution du conflit pendant quatre ans. Enfin en 1928, les théoriciens somment les expérimentateurs de résoudre le problème. Les anglais envoient alors un de leur chercheur à Vienne pour observer les pratiques des deux jeunes savants. Le chercheur anglais constate qu'à Vienne, les détecteurs de la radioactivité, lors des expériences, sont des femmes slaves, ne connaissant rien à la physique. L'anglais les juge moins strictes que les détecteurs anglais qui sont des doctorants en physique. Mais les autrichiens soulignent que leurs détecteurs sont plus neutres puisque non engagés dans la recherche.

On a ainsi une découverte sociale attachée aux expériences de physique. L'anglais ne comprend pas le raisonnement autrichien, il teste alors leurs détecteurs et en conclut que ce sont des mauvais détecteurs : les expériences menées à Vienne sont donc un échec.

Ainsi, même en physique la plus dure, on n'échappe pas au genre. La prégnance du genre est telle qu'on ne peut le dépasser.

Histoire n°2 : Comment, dans les manuels de biologie, est présentée la rencontre de l'ovule et du spermatozoïde ? L'ovule est décrit comme étant passif alors que le spermatozoïde est figuré actif. De plus, on insiste sur la notion de puissance : l'homme produit 10 puissance 7 spermatozoïdes par mois, alors que la femme ne produit qu'un seul ovule. D'autre part, on admire la vitesse de la queue du gamète mâle qui permet d'arriver à l'ovule pour le pénétrer. La construction de ces articles ne montre que cet aspect, alors que les spermatozoïdes ne possèdent qu'une force latérale, et que c'est de l'ovule que part la fabrication d'un pont chimique entre les deux. Mais l'interprétation est que le spermatozoïde a lancé un pont. On assiste donc toujours à une transformation de la vérité.

Histoire n°3 : En 1660, à Londres, on assiste à la fondation de la Royal Society, qui va œuvrer à la fabrication de faits expérimentaux (expériences en lieu fermé, garanties par des témoins). Dans ce contexte d'expériences scientifiques, on attend que le savant soit un témoin modeste devant la nature qui «parle». Mais le problème est que la modestie est en général attribuée aux femmes, alors que les savants sont des hommes... Une «solution» est finalement trouvée : les hommes sont dotés d'une modestie de l'esprit, tandis que les femmes d'une modestie du corps.

Histoire n°4 : Dans les années 1970, un laboratoire a voulu être le lieu de construction de la monstruosité. Pour dire ce qu'est la nature, un laboratoire en primatologie a fabriqué des expériences extrêmes : des machines à violer par exemple, pour observer quelle est la réaction d'un primate à un viol. Une autre expérience consistait en des mères artificielles, pour voir la réaction d'un petit face à «ses» différentes mères : une fausse mère constituée par une machine chaude, une autre froide, ou en papier de verre, humide, avec des décharges électriques, etc... Ces expérimentations posent la question de l'acte scientifique et de la fabrication d'une violence rendue ordinaire quand il s'agit de femelles. Rappelons simplement le contexte : ces années correspondaient à un climat d'agressivité puisqu'en pleine guerre froide.

Les participant-e-s sont donc convié-e-s à la suite de ces quatre illustrations à vérifier ou non, en partant de leur pratique professionnelle, que chaque fait scientifique porte l'empreinte de la communauté professionnelle qui l'a produit.

Pour les organisateurs, l'important dans ces ateliers était ce qui s'y passait, les échanges, suscités et les réflexions que cela entraînait chez les participant-e-s. Il ne s'agissait pas de produire quoi que ce soit à l'intention de l'extérieur. Aussi, les débats n'ont pas été enregistrés, et il n'y a pas de trace de ce qui a été exprimé, à l'exception de quelques séquences filmées par Jean-François Dars et Anne Papillault.

→ LE POINT DE VUE DES ORGANISATEURS

Une réunion de bilan s'est tenue en janvier 2003 entre les animateurs et les modérateurs qui a permis d'en tirer les leçons. Ce qui suit est bien évidemment issu également des échanges informels qui ont suivi, entre les participants, sur le site de Cargèse. Il est apparu que l'objectif de cet atelier était ou trop ambitieux, ou insuffisamment préparé. Dans plusieurs groupes, le lien entre la question traitée et les exemples historiques n'est pas apparu clairement. Le retour nécessaire sur sa pratique et le lien avec les pratiques des autres communautés nécessitent plus de préparation. Dans deux ateliers sur quatre, au bout d'un certain temps, c'est un autre sujet qui s'est imposé, la vie de laboratoire et les différences vécues selon que l'on est homme ou femme. Ce qui était un des objets des ateliers du lendemain. En revanche, une constatation très positive peut être faite à l'issue de ce premier travail en groupes : les spécificités propres à chaque communauté dans ses méthodes de validation de preuve ont fait l'objet d'échanges argumentés, ce qui change avec les débats de la matinée qui suivirent un exposé de science de la vie, dans lesquels les méthodes d'analyse de certaines disciplines avaient fait l'objet de critiques sans nuances. Aussi, on peut dire qu'à la fin de cette première expérience d'ateliers, les participants avaient appris à mieux se connaître dans leurs pratiques disciplinaires, et à se respecter, ce qui autorisa dans la suite, des dialogues plus féconds. La pluridisciplinarité avait fait un grand pas.

Pour conclure, on peut dire que ce sujet, genre et pratique de la recherche dans ses aspects de validation des résultats scientifiques, mérite plus de travail de recherche et d'échanges d'expérience. Les ateliers ont montré l'intérêt pour cette question de la part de nombreux scientifiques. Il reste à trouver les formes d'étude adéquates.

Le point de vue des participant-e-s est analysé dans l'évaluation publiée à la fin de cette brochure.

Louis Bonpout

Les ateliers «Représentations, pratiques, subjectivité dans les métiers scientifiques»

→ OBJECTIF

Si les trois ateliers du 14 novembre avaient un objectif commun, ils ont cependant été conçus légèrement différents les uns des autres. L'objectif était de faire s'exprimer les participant-e-s, chercheur-e-s et ingénieur-e-s, majoritairement femmes, sur la vie de laboratoire, et les questions de carrière vues à travers la sensibilité de chaque personne, femme ou homme.

→ CONCEPTION

Trois approches de ces questions ont été utilisées pour introduire les discussions dans les trois ateliers. L'atelier X était animé par Marie-Claude Hurtig, à partir des «automatismes de la pensée face à l'un et l'autre sexe». L'atelier Y, animé par Pascale Molinier, partait des études faites en psychodynamique du travail sur des collectifs de travail très majoritairement masculins ou féminins. Pour l'atelier Z, Louis Bonpant proposait un regard comparé des savoirs entendus lors des conférences avec la vision personnelle que chacun, chacune possède de ces questions. On trouvera les trois textes introductifs un peu plus loin. À l'aide de ces trois textes, les participant-e-s s'inscrivaient à l'atelier de leur choix. Comme il était possible que les échanges dans les trois groupes s'inscrivent dans des thématiques différentes, une mise en commun à l'issue des trois réunions menées en parallèle était prévue.

ATELIER X : «Les automatismes de la pensée face à l'un et à l'autre sexe : de puissants ressorts du sexisme ordinaire» (*Animatrice : Marie-Claude Hurtig, modératrice : Florence Bouyer*)

Les attitudes discriminatoires à l'égard des femmes signalent une très forte résistance des mentalités à l'idée d'égalité entre les sexes et aux tentatives de mise en pratique de cette idée. D'ailleurs, la plupart des mesures prises pour tenter de faire évoluer les mentalités à ce propos ne sont que très faiblement suivies d'effets positifs. Le sexisme est récurrent. Pourquoi une telle résistance ? Tout porte à croire que le maintien des femmes à des places inférieures et/ou peu valorisées ne relève pas seulement de raisons politiques, économiques, idéologiques mais aussi de raisons psycholo-

giques, que ce maintien est en quelque sorte inscrit dans le fonctionnement mental, lui-même modelé par la structure sociale dans laquelle vivent les individus.

D'une façon générale, les modes de traitement mental des informations reçues sont en partie automatiques et échappent à la conscience ; il s'agit d'automatismes cognitifs, appelés cognition implicite, et souvent source de biais cognitifs. Ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, chacun peut réagir de façon sexiste à une situation, une personne ou un groupe, quelles que soient par ailleurs ses attitudes et ses opinions sur l'égalité des sexes. Les rapports de domination – ou de pouvoir – qui socialement lient les deux sexes font qu'il n'y a pas de symétrie dans l'usage cognitif des deux catégories de personnes, sexe masculin et sexe féminin, et que cet usage situe d'emblée, dans la représentation mentale, le sexe féminin en position d'infériorité ou de déviance. Ces biais de sexe ont clairement été mis en évidence par de nombreuses recherches de psychologie sociale expérimentale, dont seront présentés divers exemples.

Les participant-e-s à cet atelier auront à chercher dans leur expérience personnelle, notamment professionnelle, des illustrations de tels phénomènes, qui pourront être analysées et confrontées.

ATELIER Y : «Être homme ou être femme dans un collectif de travail» (*Animatrice : Pascale Molinier, modératrice : Michèle Ferrand*)

Ingénieures, chirurgiennes, consultantes, cadres d'entreprises... Elles sont maintenant nombreuses les femmes qui occupent des postes autrefois réservés uniquement à des hommes. Font-elles le même travail que les hommes ? Oui et non. C'est cela qu'il s'agit de mettre en discussion, à partir d'exemples issus de l'analyse psychodynamique des situations de travail.

D'une part, lorsque les femmes s'essaient à employer les méthodes viriles, celles qui marchent pour les hommes, c'est souvent à leur détriment et sans succès. Les femmes doivent faire face à des attentes spécifiques, pour la plupart implicites, de la part de leurs supérieurs hiérarchiques, collègues et subordonné-e-s. C'est donc à leur corps défendant et souvent sans l'avoir anticipé au préalable, que les femmes sont conduites à expérimenter des

formes de relations professionnelles, d'autorité et de management différentes de celles des hommes. Cela leur demande en réalité beaucoup de travail. Mais ce travail est invisible. Lorsqu'il est réussi, il est confondu avec la féminité, avec «l'être» de la femme. Et lorsqu'il est raté, on dira des femmes qu'elles sont «pires que les hommes». D'autre part, l'investissement des femmes dans les activités prestigieuses traditionnellement masculines a des incidences sur la construction de leur identité sexuelle et ceci n'est guère compréhensible sans référence à la construction de l'identité masculine dans le champ du travail. Il sera donc largement question des hommes aussi.

Qu'en est-il dans les milieux de la recherche ? On ne sait pas grand chose sur les rapports sociaux de sexe dans la vie de laboratoire (les cordonniers -et les cordonnières étant toujours les plus mal chaussé-e-s). Cet atelier est l'occasion d'en débattre en confrontant les connaissances en psychologie du travail avec l'expérience concrète des participants.

ATELIER 2 : « Le poids du genre et votre pratique de la recherche » (Animateur : Louis Bonpant, modératrice : Catherine Marry)

Les recherches que l'on qualifiera rapidement de recherches sur le genre, menées depuis plus de trente ans, ont donné des résultats que nous appellerons ici un savoir organisé. Bien sûr, les orientations, la légitimité des questions posées, le type même de ce qui est reconnu comme un résultat, ont évolué au cours de cette période. Par divers moyens, avant ces ateliers, et ici, nous avons connaissance de produits de cette recherche, analyses, observations, hypothèses, etc. L'ensemble de ces données constituent un savoir se présentant comme scientifique, et donc objectif.

Ce savoir parle de nous, de nos systèmes de valeur, de nos comportements. Si on laisse de côté les champs du politique et du privé, et que l'on s'intéresse à la vie professionnelle, nous pourrions dans l'atelier débattre de la question suivante : quel décalage ou proximité voyons-nous entre ce savoir organisé sur le poids du genre, et la pratique de notre métier ? Dans cette pratique, les ateliers du mercredi ont centré les débats sur la conduite de la recherche proprement dite. Ce jeudi, il s'agit de la vie quotidienne au laboratoire et de la conduite de sa carrière. Chacune, chacun évoquera sa perception de ce savoir en regard de ses expériences et de ses codes de fonctionnement.

L'atelier pourra permettre à chaque participant-e, grâce à l'ensemble des interventions, de repérer les traductions de ce poids du genre dans ses choix professionnels, et de

s'approprier ce qui, dans ce savoir organisé, correspond à une réalité pour soi.

→ RÉALISATION

Les trois groupes ont eu des échanges riches, effectivement issus directement des expériences professionnelles des participant-e-s. De très nombreuses «anecdotes» sont venues illustrer de façon très visible le sexisme ordinaire des laboratoires, ainsi que les conséquences observées sur les carrières. L'identification des professionnels hommes, par leur statut (chercheur, ingénieur), et des femmes d'abord par leur qualité de femmes avant de l'être par ce même statut, a été citée comme presque général. De même, les difficultés d'intégration de chercheuses dans des collectifs masculins ont été décrites. On ne saurait ici résumer le contenu de ces deux heures d'échanges vécus dans les trois ateliers. Disons que les objectifs en ont été largement atteints.

→ LE POINT DE VUE DES ORGANISATEURS

Il semble bien que la réussite des trois ateliers soit largement due aux équipes constituées par les animatrices, l'animateur et les modératrices (Florence Bouyer, Michèle Ferrand, Catherine Marry), ainsi qu'au fait que ces ateliers se sont déroulés après trois jours de vie commune, d'échanges informels, ou plus organisés dans les ateliers de la veille dédiés à preuve, imaginaire et genre : une certaine confiance s'était instaurée entre les participant-e-s, qui a permis une libre parole sur des questions personnelles souvent délicates. Les apports des conférences, et des discussions qu'elles avaient suscitées ont certainement joué également un rôle positif.

Sur le fond de ce qui est apparu dans les récits d'expériences, on peut remarquer que chaque histoire rapportée par une chercheuse, une ingénieure, est vécue comme singulière par la personne. Elle n'a pas le plus souvent donné lieu à une mise en commun avec d'autres femmes, ou d'autres membres du collectif de travail. Ce qui a posé la question, à l'issue de ces ateliers, de discuter de moyens d'action pour que les problèmes abordés soient analysés et que des solutions leur soient trouvées. Le temps nécessaire à cette discussion a manqué. Le point de vue des participant-e-s est analysé dans l'évaluation publiée à la fin de cette brochure.

Louis Bonpant

Preuve, imaginaire et genre

Frédéric Graber et Hélène Perrin

L'atelier que nous animions le mercredi après-midi accueillait une vingtaine de personnes et s'est déroulé dans une ambiance chaleureuse. Le quatrième récit de Dominique Pestre sur la primatologie a suscité de vives réactions parmi les participant-e-s et a orienté la première partie de la discussion sur les questions relatives à l'éthique en sciences. Doit-on accepter la souffrance imposée aux animaux par certaines recherches scientifiques ? Jusqu'où peut-on aller au nom de la science ?

Après environ trois quarts d'heure sur ce thème controversé, nous avons réorienté le débat vers la notion de preuve, dont nous avons discuté environ une heure. Les différentes personnes présentes ont alors confronté ce qu'elles pensaient devoir faire preuve dans leur discipline, et ont pu constater certaines divergences sur les critères : démonstration, reproductibilité, marge d'erreur, indépendance, confiance, place de l'explication par rapport à l'efficacité, rôle des revues, etc. Ce débat aura en particulier permis de souligner à plusieurs reprises l'importance des représentations, entre autre celles touchant au genre, dans la façon de poser les problèmes en sciences. Une conclusion un peu simple de ce débat aurait pu être : la science n'est pas une. Pendant la pause plusieurs participants nous ont fait part de leur souhait de voir la discussion aborder le thème du genre, souhait que nous avons

donc suivi dans la dernière partie de l'atelier. Une participante zootecnicienne a fait une intervention particulièrement marquante. Elle a souligné qu'elle avait abordé la question du bien-être animal, sur lequel elle travaillait, d'un point de vue tout à fait opposé à ses collègues masculins : ceux-ci imposaient des violences aux animaux pour évaluer leur bien-être (ce à quoi elle se refusait absolument), elle a donc plutôt mis en évidence la relation affective entre l'homme et l'animal qui n'était pas même considérée par ses collègues.



DANS CET ATELIER ON SE RAPPROCHE DE LA FINIE...

Être homme ou être femme dans un collectif de travail

Éric Hamraoui et Jocelyne Porcher

L'atelier de l'après-midi du jeudi 14 novembre 2002, animé par Pascale Molinier et Michèle Ferrand, avait pour cadre général l'analyse psychodynamique des processus psychologiques mobilisés par la rencontre entre un sujet et les situations de travail qui s'imposent à lui indépendamment de sa volonté (le jeu de la contrainte) et présent plus ou moins sur lui en fonction de son sexe. Les participant-e-s (biologistes, physiciens, mathématiciens, géographes, zootecniciens, etc.) ont évoqué des situations appartenant à leur propre champ d'expérience (cf. le film réalisé sur les ateliers de Cargèse : « La perceuse et le rouge à lèvres »). Les ajustements imposés par l'arrivée dans le monde du travail, le déplaisir et les déceptions occasionnés

par cette expérience, la méfiance des anciens à l'égard des plus jeunes, sont à l'origine de la mise en œuvre de mécanismes d'adaptation qui nous transforment. Le remaniement de la tenue vestimentaire constitue l'un des indices de cette transformation témoignant du rôle fondamental joué dans la construction de l'identité sexuelle par l'expérience du travail. Lorsque les femmes se trouvent dans un environnement très masculinisé les attentes qui pèsent sur elles sont semblables à celles auxquelles sont soumis les hommes : ne pas trahir la défense virile. Mais en tant que femmes, elles sont en même temps suspectes de trahison. Elles doivent donc trouver par elles-mêmes une position qui soit psychiquement suppor-

table. «Une femme qui exerce la chirurgie», dit ainsi, par exemple, Johan Cassell, à «le mauvais corps à la mauvaise place» et elle doit réussir à réfuter chaque moitié de la double accusation pour parvenir à être reconnue et comme femme et comme chirurgien. D'abord une femme, qui n'a pas «le corps qu'il faut à la bonne place», n'est pas «une femme, mais un ours, un chien ou une lesbienne». D'où le rouge à lèvres, réfutation corporelle du statut de non-femme. Ensuite, les mentors masculins, qui conseillaient aux femmes de mettre du rouge à lèvres, les poussaient aussi à devenir des chirurgiens compétents, c'est-à-dire à avoir «le corps qu'il ne faut pas, mais à la bonne place». Le corps «féminin» de la chirurgienne doit ainsi bouger, réagir, penser et se comporter comme celui du chirurgien («Différences par corps : les chirurgiennes», *Cahiers du Genre* n° 29, Variations sur le corps, L'Harmattan, Paris, 2000).

L'absence de conformité de l'habitus féminin aux principes tayloriens - avec toutes leurs variantes possibles - d'organisation du travail dans l'occupation des postes à responsabilité prouve a contrario à quel point l'expérience du travail est révélatrice de ce que nous sommes en tant qu'hommes ou femmes. Cette expérience suscite en effet l'adoption d'attitudes opposées face à l'échec (le déni dans un cas, l'aveu et l'autodérision dans l'autre) et aux obstacles (l'obstination ou le renoncement, comme occasion d'un réinvestissement, d'un redéploiement d'énergie).

Une subversion des habitudes et des codes de conduite inspirés par ces attitudes est néanmoins possible, comme en témoigne, dans le contexte du travail en élevage avec des collègues hommes, le récit de Jocelyne Porcher, montrant que le refus de frapper les animaux n'est nullement imputable à une faiblesse propre aux femmes («c'est parce que tu es une femme») mais à une exigence qui peut être commune d'humanité dans le travail. Ici, le refus de la virilité - laquelle justifierait un rapport brutal aux animaux («c'est parce que nous sommes des hommes») - ne s'affirme pas via la différence des codes vestimentaires (le rouge à lèvres qui signe la féminité) mais par la démonstration que la virilité peut être également portée - ou ne pas l'être - par les femmes aussi (l'usage de la perceuse comme symbole de la virilité). Entre virilité et compassion, la différence d'attitudes n'est pas due au fait d'être une femme ou d'être un

homme, mais par le fait de choisir la virilité ou la compassion. Jocelyne Porcher, en prouvant à ses collègues qu'elle peut être «virile» si elle veut l'être - en utilisant une perceuse, en dépit de leurs consignes -, témoigne qu'elle aussi pourrait être brutale avec les animaux, si elle voulait l'être ; ce n'est pas le fait d'être une femme qui fait obstacle à l'expression de la brutalité. Le discours implicite n'est pas sur ce qui différencie mais au contraire sur ce qui rapproche : le fait d'être un être humain. Fait occulté par la division sexuelle du travail qui ne serait pas gênante si elle reflétait, comme beaucoup le croient spontanément, une «complémentarité» entre les sexes. Or, le fait qu'il y ait peu de femmes dans des fonctions techniques ou élevées pose problème car on constate que dès que le niveau des qualifications et des diplômes s'élève, celui des rémunérations et de l'intérêt du travail augmente également.

La division sexuelle du travail peut toutefois être transformée et elle l'est déjà dans une certaine mesure (voir l'exemple des femmes chirurgiennes, cadres ou ingénieures). On peut envisager dans quelques décennies une société où les rôles dans le travail ne seraient plus sexués. Pour y parvenir, il faut non seulement ouvrir l'accès des métiers traditionnellement exercés par les hommes aux femmes, mais encore, comme l'a souligné Pascale Molinier, se donner les moyens de comprendre ce qu'on appelle la féminité telle qu'elle se joue dans les situations de travail, dans le vaste registre des emplois féminins ou en ce qui concerne les attentes vis-à-vis des femmes dans les métiers qui commencent à se «mixiser».



DANS LES ATELIERS MENÉS EN PARALLÈLE, ON PEUT CHOISIR SON GROUPE...



ON PRIVILÉGIE LA DISCUSSION... LES ATELIERS, ESPACES RESERVÉS



À L'EXPRESSION LIBRE DE CHACUN ET CHACUNE SUR SON TRAVAIL SCIENTIFIQUE

Clôture des Ateliers de Cargèse par Jean Pailhous, Président de la conférence des Présidents des sections du Comité National



La séance de clôture des Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse a été assurée par Jean Pailhous, chercheur en neurosciences, Président de la section 29 du Comité

national de la recherche scientifique «fonctions mentales - neurosciences intégratives- comportements », actuellement Président de la conférence des Présidents des sections du Comité national de la recherche scientifique. Il nous a communiqué le message suivant en guise de conclusion : «cet atelier de Cargèse ne peut être considéré comme une fin en soi, il indique au contraire le début d'un travail dans lequel deux objectifs méritent d'être distingués.

Le premier concerne la capacité d'un organisme pluridisciplinaire comme le CNRS à entreprendre et développer des recherches sur le genre. Sur cet objectif qui s'impose naturellement à nous (qui revendiquons cette capacité à

produire de la recherche fondamentale et appliquée coordonnant sur un même objet plusieurs regards), beaucoup reste à faire.

Le second nous conduit à appliquer au sein de notre propre maison, ce qui à l'évidence doit être fait. Au cours de cette réunion, de nombreux problèmes sur le genre, concernant le personnel du CNRS sont apparus : recrutement, promotion, conditions de travail. Il faudrait pour le moins entreprendre, notamment auprès des jeunes -aussi bien auprès des chercheurs que des ITA- un travail de sensibilisation et d'information auprès des femmes bien sûr, mais aussi auprès des hommes insuffisamment présents à Cargèse.

Nous pouvons collectivement nous réjouir de cette première expérience alternant conférences passionnantes et débats animés. Je souhaite bonne chance aux prochains Ateliers du CNRS.»



DE GAUCHE À DROITE : MICHÈLE PONTEL ET JEAN PAILHOUS PENDANT L'ÉVALUATION.



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique

L'évaluation



Reproduction du questionnaire d'évaluation distribué aux participant-e-s



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse
12-15 novembre 2002



Sexes et Genre dans le Travail Scientifique
Et si vous étiez concerné-e-s ?

Questionnaire d'évaluation

Nous vous remercions pour le soin que vous apporterez à cette évaluation.
La longueur du questionnaire est liée au caractère expérimental de ces ateliers.
Vos commentaires nous sont indispensables pour valider ce type d'action.
Vous trouverez prochainement la synthèse et l'analyse des résultats sur le site de la *Mission pour la place des femmes au CNRS*.
www.cnrs.fr/mission-femmes



CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Mission pour la place des femmes au CNRS - CNRS - Bureau national de la formation - Bureau de la formation Paris A - Institut d'études scientifiques de Cargèse

→ VOTRE OPINION À PROPOS DES CONFÉRENCES

conférence	de votre point de vue	vostra appréciation de 0 à 4	vos commentaires
1 - G. FRAISSE : <i>Le sujet et l'objet : une question épistémologique et politique</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
2 - M. MARUANI : <i>Des femmes dans les sciences de l'homme</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
Le débat sur les conférences 1 et 2	❖ pertinence des points abordés		

→ VOTRE OPINION À PROPOS DES CONFÉRENCES

conférence	de votre point de vue	votre appréciation de 0 à 4	vos commentaires
3 - C. VIDAL : <i>Le cerveau a-t-il un sexe ?</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
4 - D. GARDEY : <i>Des évidences fragiles... Histoire de nature, de corps et de différences de sexe</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
Le débat sur les conférences 3 et 4	❖ pertinence des points abordés		

→ VOTRE OPINION À PROPOS DES CONFÉRENCES

conférence	de votre point de vue	votre appréciation de 0 à 4	vos commentaires
5 - M. MOISSEFF : <i>Nature contre Culture ou le pouvoir animalisant de la virginité</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
6 - F. THEBAUD : <i>Histoire des femmes, histoire du genre et sexe du chercheur</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
Le débat sur les conférences 5 et 6	❖ pertinence des points abordés		

→ VOTRE OPINION À PROPOS DES CONFÉRENCES

conférence	de votre point de vue :	votre appréciation de 0 à 4	vos commentaires
7 - J. LAUFER : <i>Genre, pouvoir, organisations : de la connaissance à l'action</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
Le débat sur la conférence 7	❖ pertinence des points abordés		
8 - C. DEJOURS : <i>Genre et psychanalyse</i>	❖ la conférence vous a-t-elle paru intéressante ? ❖ utile pour vous ? ❖ pertinente ? (par rapport aux objectifs des Ateliers) ❖ accessible ?		
Le débat sur la conférence 8	❖ pertinence des points abordés		

→ VOTRE OPINION À PROPOS DES ATELIERS

ateliers "Preuve, imaginaire et genre"	
Vous avez participé au groupe animé par : ☐ D. PESTRE ☐ F. LOCHER ☐ F. GRABER ☐ E. PASQUINELLI	
Le travail mené :	<i>oui ? non ?</i>
➤ pertinent	
➤ intéressant	
➤ personnelle	
Selon vous, pourrait-il, et en quoi, avoir une influence sur votre pratique professionnelle ?	

→ VOTRE OPINION À PROPOS DES ATELIERS

ateliers " Représentations, pratiques, subjectivité dans les métiers scientifiques "

Vous avez participé au groupe animé par :

☐ L. BONPUNT

☐ M.C. HURTIG

☐ P. MOLINIER

Le travail mené

oui ? non ?

➤ pertinent

➤ intéressant

➤ personnel

Quelles répercussions cet atelier pourrait-il avoir sur votre parcours professionnel ?

→ VOS REFLEXIONS, VOS SUGGESTIONS

Commentaire général

❖ L'équilibre entre conférences et travail en sous-groupes vous a-t-il paru satisfaisant ?

☐ oui

☐ non

☐ en partie

Commentaire :

Satisfaction globale

❖ Qu'attendiez-vous de ces Ateliers ? :

❖ Ces attentes ont-elles été satisfaites ? En quoi ?

❖ Au-delà de vos attentes, qu'avez-vous trouvé dans ces Ateliers ?

❖ Ce type d'action vous paraît-il utile pour faire avancer l'égalité homme-femme dans les sciences ?

❖ Citez 2 points forts que vous retiendrez de ces Ateliers :

❖ Citez 2 points faibles :

→ PERSPECTIVES

❖ Pensez-vous qu'il faille reconduire ces ateliers pour d'autres jeunes chercheur-e-s et ingénieur-e-s?

oui ☐

non ☐

sans opinion ☐

Quels arguments donneriez-vous pour les inciter à participer à cette réflexion ? :

Quelles propositions feriez-vous pour améliorer les ateliers ? :

pourquoi ?

❖ Aimeriez-vous personnellement poursuivre la réflexion ?

➤ sous quelle forme ?

➤ sur quels thèmes ?

→ VOUS



Vous êtes agent :

Du CNRS

De quel département scientifique ? :

Quel est votre statut ? :

☐ DR

☐ CR

☐ IR

☐ IE

☐ AI

D'un autre organisme, lequel ? :

Quel est votre statut ? :

☐ Enseignant-e-chercheur-e

☐ Chercheur-e

☐ Doctorant-e

☐ Ingénieur-e

L'évaluation des Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Les Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse «Sexes et Genre dans le Travail Scientifique» se proposaient d'être une première expérience ambitieuse et originale, en réponse à la nécessité de «donner une visibilité aux recherches sur le genre» et de sensibiliser les chercheur-e-s et les ingénieur-e-s aux liens entre démarche scientifique et engagement personnel.

→ Introduction

La nouveauté et l'originalité de la démarche impliquaient aux yeux des membres des Comités scientifique et d'organisation qu'une évaluation de qualité soit réalisée. Le résultat attendu de cette évaluation est :

- de vérifier que ce type d'action est effectivement un moyen efficace pour faire connaître, reconnaître le champ scientifique qui traite de sexes et de genre, pour inciter des scientifiques de toutes disciplines à réfléchir sur l'impact que ces questions peuvent avoir sur leur pratique de recherche ainsi que sur leur parcours ;
- de vérifier que le public sélectionné correspondait bien à celui pour lequel ces Ateliers avaient été conçus ; de tenter d'apprécier les acquis apportés par cette formation aux participant-e-s, en adéquation ou non avec leurs attentes ;
- de proposer des suites éventuelles à cette première action et d'émettre des propositions de modifications concernant la pédagogie, le contenu du programme.

La méthodologie retenue pour l'évaluation a combiné le recueil de l'avis des participant-e-s exprimé lors du débat très ouvert qui précédait la clôture des Ateliers, et celui de leurs réponses au questionnaire reproduit plus haut. L'avis des organisateurs sur les deux ateliers «preuve, imaginaire et genre» et «représentations, pratiques, subjectivité dans les métiers scientifiques», a été recueilli lors d'une réunion spécifique en janvier 2003. Le questionnaire détaillé et très ouvert a été distribué aux participant-e-s dès l'ouverture des Ateliers. Les organisateurs ont largement insisté sur la nécessité de le remplir. Certain-e-s participant-e-s l'ont rempli jour après jour, au fur et à

mesure du déroulement des Ateliers ; d'autres le dernier jour, juste avant de partir. Plus de 90% des questionnaires ont été servis, ce qui est déjà, en soi, une indication de satisfaction de la part des participant-e-s.

L'analyse des réponses au questionnaire a fait apparaître, notamment dans l'appréciation des conférences, plusieurs groupes «d'opinion» dans le public :

- un premier groupe que nous appellerons «sciences dures» regroupe les participant-e-s de PNC, SPM, STIC, SPI, SDU et SC (18 personnes) ;
- les participant-e-s SDV (13 personnes) ;
- un groupe de chercheur-e-s et enseignant-e-s-chercheur-e-s SHS (12 personnes) ;
- les doctorantes SHS (6 personnes) ;
- un dernier groupe (6 personnes) n'a pas rempli les champs permettant d'identifier leur appartenance disciplinaire.

→ Le public des Ateliers

Rappelons d'abord les critères qui ont été retenus par le comité de sélection, issu des comités scientifique et d'organisation : il nous est apparu fondamental que toutes les composantes disciplinaires de la communauté scientifique (celles des 8 départements du CNRS) soient le plus largement représentées. Ces Ateliers n'avaient pas en effet pour objet de réunir les seuls spécialistes des recherches sur le genre, notamment sur la question «genre et science», mais d'initier un dialogue entre ces spécialistes et d'autres chercheur-e-s intéressé-e-s par ces questions. Ce critère, le plus important, a pu, dans quelques cas, nous conduire à bousculer les suivants.

Nous avons privilégié les «jeunes» chercheur-e-s dans une acception large de cette phase de la vie, puisque nous avons retenu des candidat-e-s ayant jusqu'à 45 ans. Nous avons essayé, sans réel succès, de ne pas trop nous éloigner de la parité hommes/femmes.

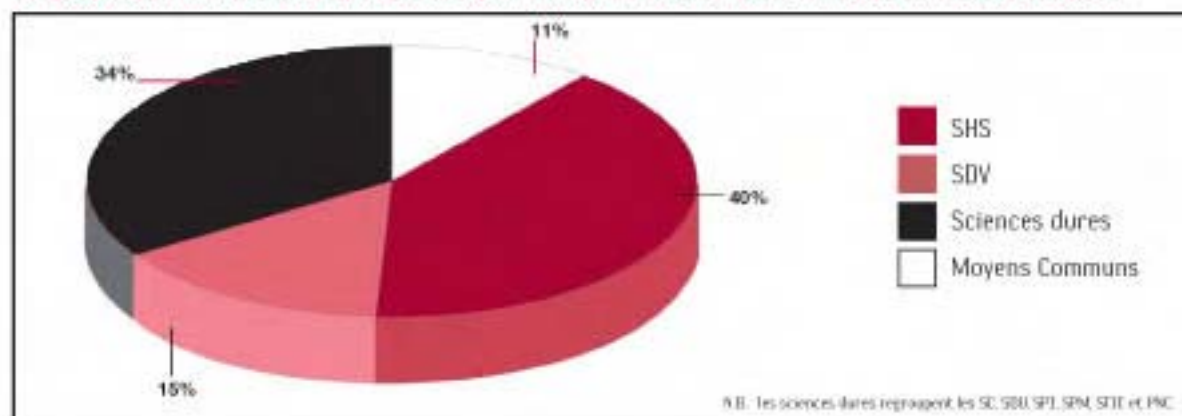
Enfin, cette action étant financée par le CNRS (la Mission pour la place des femmes, le Bureau national de la formation et l'Institut d'études scientifiques de Cargèse), les candidatures de personnels CNRS, ou membres d'une unité CNRS, ont été retenues en priorité.

À la date de clôture des inscriptions, 115 demandes

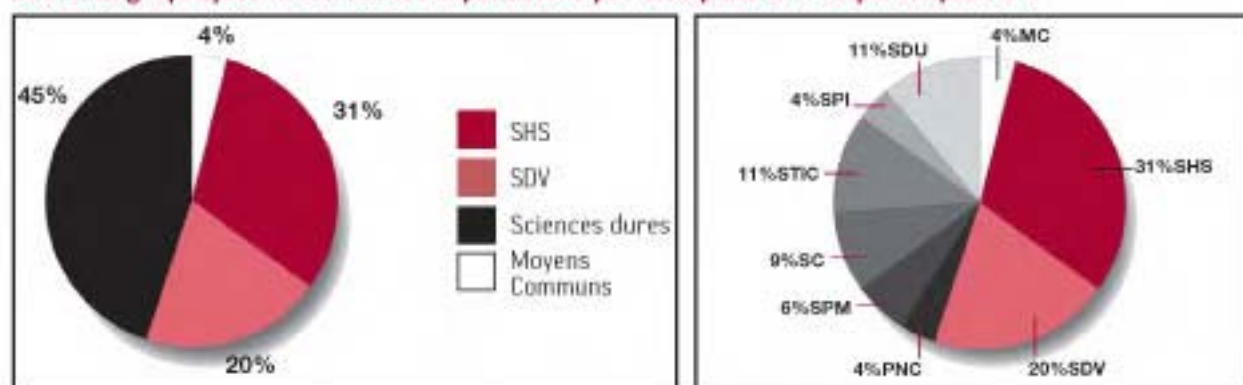
avaient été enregistrées. Compte tenu de la capacité d'accueil de l'Institut (100 personnes) et du groupe de 32 personnes constitué par les organisateurs et les intervenants, nous avons donc retenu, sur la base des critères précités, 74 demandes d'inscription. Les désistements trop tardifs (11 personnes) pour permettre un remplacement et les absents (8 personnes), ont ramené ce nombre à 55.

Ce sont finalement 87 personnes d'appartenances disciplinaires les plus diverses qui ont participé aux Ateliers de Cargèse. La moyenne d'âge était de 37 ans parmi les participant-e-s qui comptaient 18% d'hommes.

Ce graphique illustre les répartitions par discipline des 87 personnes présentes à Cargèse :



Ces deux graphiques illustrent les répartitions par discipline des 55 participant-e-s :



La lecture de ces graphiques montre bien que l'objectif d'une représentation de toutes les disciplines parmi les stagiaires a été assez bien respecté.

- SHS : Sciences de l'Homme et de la Société
- SDV : Sciences de la Vie
- PNC : Physique Nucléaire et Desparticulaires
- SPM : Sciences Physiques et Mathématiques

- SC : Sciences Chimiques
- STIC : Sciences des Techniques de l'Information et de la Communication
- SPI : Sciences pour l'Ingénieur
- SDU : Sciences de l'Univers

L'ÉVALUATION DES CONFÉRENCES

Il convient de signaler qu'un certain nombre de participant-e-s attendait des Ateliers de Cargèse qu'ils soient centrés sur les femmes en tant que «sujets» de la recherche, ce qui n'était pas l'objectif premier des Ateliers. Les questionnaires font donc systématiquement référence à ce manque par rapport à ces attentes. La forme des conférences relève des traditions dans les différentes disciplines : les participant-e-s ont parfois été désarçonné-e-s par des présentations auxquelles elles (ils) n'étaient pas habitué-e-s.

→ Le sujet et l'objet : une question épistémologique et politique

La conférence de Geneviève Fraisse a constitué pour l'ensemble des participant-e-s venant des sciences dures, et des sciences de la vie (à l'exception d'une chercheuse SDV) une très bonne introduction aux Ateliers.

Même si elle a été jugée un peu difficile d'accès [16 questionnaires sur 31], la conférence a été unanimement appréciée : «brillante, stimulante, intéressante» sont les qualificatifs les plus souvent utilisés.

Pour beaucoup de participant-e-s des sciences dures cet éclairage de la philosophie a été une «découverte» (4 questionnaires) et beaucoup ont été interpellé-e-s par la présentation de l'égalité des sexes en tant que concept vide, «concept vide à opposer à la nécessité d'une hypothèse comme point de départ d'une recherche en sciences dures».

Les participant-e-s SDV soulignent l'exigence de qualité et de rigueur du propos, les pistes de réflexions ouvertes et la pertinence des concepts proposés : égalité/liberté, différence/identité, objet/sujet. La présentation de cette conférence en ouverture des Ateliers a été jugée très utile par les stagiaires SHS qui y ont trouvé de «nouveaux concepts pour aborder scientifiquement la question de la différence des sexes».

Les doctorantes SHS invitées aux Ateliers ont exprimé des réserves quant à leur évaluation de cette conférence. Elles semblent avoir été déroutées par la pédagogie adaptée, la référence à des philosophes qu'elles ne connaissaient pas, ne pas avoir compris les concepts proposés et leur «fonctionnement». Seule une doctorante se réjouit de cette «réflexion épistémologique sur [son] sujet de thèse».

→ Des femmes dans les sciences de l'homme

Intéressante, claire et bien ciblée, la conférence de Margaret Maruani a constitué une bonne mise au point, avec faits réels et exemples à la clé, pour la majorité des participant-e-s «sciences dures» (12 sur 18). Un participant parle de «démonstration efficace sur l'apport de la vision des femmes dans les sciences de l'homme». Pour certains, cette conférence est une première «mise en évidence que l'analyse directe des chiffres par les journaux (même bons) peut masquer une partie de la réalité».

Pour les participant-e-s SDV dans leur majorité, cette conférence a proposé un «excellent panorama des inégalités apparentes et cachées» qui permet de passer de «l'opinion à la preuve».

La «très belle synthèse sur genre et travail» présentée par la sociologue, son accessibilité pour un public pluridisciplinaire a été très appréciée de ses «collègues» SHS. Ils soulignent la pertinence des données, la démonstration de l'impact négatif de la lutte des classes sur la lutte pour l'égalité des sexes face au travail et surtout l'absolue nécessité d'une large diffusion de la réflexion sociologique.

Le débat sur ces deux conférences du premier jour des Ateliers a été jugé trop court, bien que très bien «orchestré» par Jacqueline Laufer. Ce débat a mis en évidence l'intérêt de l'approche pluridisciplinaire des concepts philosophiques et des données sociologiques dans la pratique expérimentale en biologie.

L'ensemble de la journée est apparue comme une «remise en question des concepts et stéréotypes habituels, nécessaire à une démarche de recherche et de questionnement».

→ Le cerveau a-t-il un sexe?

Pour les participant-e-s «sciences dures», la conférence de Catherine Vidal constitue une «dénonciation bienvenue de certaines pratiques scientifiques» et «une bonne démonstration de la manipulation des médias». Les participant-e-s non biologistes auraient également trouvé utile que soient présentés en miroir et en les analysant avec la même rigueur les travaux actuels fiables et le besoin d'une action (école, atelier...) consacrée au thème «sexe et biologie».

Les participant-e-s SDV très concerné-e-s et souvent mal à l'aise en face d'un exposé dénonçant les effets «des certitudes biologiques», soulignent la nécessité de ne pas

évacuer la notion des différences possibles de fonctionnements cognitifs ; poser, comme le font certains, que «il n'y a pas de différence homme/femme ne résout en rien le problème et ne permet pas d'y réfléchir». Ils soulignent la nécessité d'accumuler plus de «matériau scientifique» et suggèrent que les études en neurosciences devraient obligatoirement signaler le sexe des sujets de leurs expériences.

Ils reconnaissent cependant l'importance d'avoir abordé ce thème, très demandé, au cours de la formation et apprécient la dénonciation des travaux «pas sérieux» en tant que «parfaite démonstration de la difficulté de traiter de ces questions (sexe du cerveau) avec sérénité dans l'idéologie dominante».

Les participant-e-s SHS ont apprécié le côté provocateur de l'exposé qui apporte une réelle prise de conscience mais regrettent que le questionnement autour du «retour des thèses biologiques de la différence des sexes» n'ait pas été approfondi.

→ Des évidences fragiles... Histoires de nature, de corps et de différences de sexe

Les participant-e-s des sciences dures et SDV ont beaucoup apprécié la «brillante démonstration» de Delphine Gardey. Ils ont jugé très pertinente dans le cadre des Ateliers, et très intéressante cette histoire de l'évolution de la conception homme/femme qui donne à réfléchir sur la binarité des sexes. La «fresque historique extrêmement intéressante proposée souligne que l'avancée des connaissances n'a pas permis d'évolution conceptuelle mais qu'au contraire, le traitement des données scientifiques est mené de façon à encore justifier l'idéologie dominante».

Les participant-e-s SHS plébiscitent la mise en perspective très fouillée et bien construite présentée par l'auteur, présentation qui dénonce efficacement les préjugés les mieux établis en dévoilant leurs origines historico-culturelles et jette des ponts entre sciences dures, sciences humaines et sociales et sciences biologiques.

Pour les doctorantes SHS, aborder le thème de la perception homme/femme dans les sciences dures et médicales en particulier était indispensable dans les Ateliers.

→ Nature contre Culture ou le pouvoir animalisant de la viviparité : l'exemple des films de science-fiction

Les participant-e-s de «sciences dures» semblent avoir été pour la plupart fasciné-e-s par l'aspect multiforme, foisonnant et dérangeant de l'exposé de Marika Moisseeff, même si certain-e-s auraient souhaité un balayage anthropologique plus vaste.

Si les participant-e-s SDV montrent davantage de retenue vis-à-vis des interprétations psychanalytiques présentées par la conférencière, certain-e-s ont été très intéressé-e-s par la démarche proposée.

Parmi les participant-e-s SHS, on retrouve ce malaise devant l'interprétation psychanalytique : certain-e-s la rejettent «posture interprétative peu rigoureuse dans la construction de la pensée», «risques de sidération de la pensée».

En revanche, pour d'autres «le regard de la psychiatre enrichit le point de vue de l'anthropologue», ils trouvent un grand intérêt, «au centre du questionnement sur la différence et la hiérarchie sociale des sexes», dans «l'idée du pouvoir imposé à la femme qu'est la maternité comme origine de la construction d'un contre-pouvoir par l'homme», dans «l'analyse du thème de l'intrusion (la prolifération liée à une fécondité *ex viviparia*) qui hante l'imaginaire occidental néo-colonialiste».

Citons encore parmi les doctorantes, certaines qui ont trouvé un peu «gore» mais néanmoins très intéressante, la relecture des films de science-fiction présentés.

→ Histoire des femmes, histoire du genre et sexe du chercheur : l'exemple de l'histoire

L'ensemble des stagiaires souligne la pédagogie de l'exposé. Ils ont apprécié que Françoise Thébaud prenne, enfin, la peine de définir le genre. Ils ont été interpellés par «le sexe du chercheur en histoire» et le problème de la légitimité du questionnement sur le genre dans cette discipline.

La conférence, en présentant ce qui «a changé en histoire avec l'introduction d'un regard sur les femmes», suscite une histoire de la masculinité et de la virilité, sans doute pas plus facile à légitimer en France.

La partie de l'exposé traitant des hommes et des femmes dans la guerre, la déconstruction de l'apport de la guerre sur l'émancipation des femmes, ont beaucoup intéressé l'ensemble de l'auditoire qui, souvent, aurait souhaité que ces thèmes soient plus développés.

→ Genre, pouvoir, organisations : de la connaissance à l'action

La conférence de Jacqueline Laufer répondait à une forte attente des participant-e-s et les avis ne diffèrent que très peu d'une communauté scientifique à l'autre. Les points qui ont plus particulièrement retenu l'attention des participant-e-s sont :

- la vision d'ensemble proposée de la situation des femmes dans les organisations ;
- la mise au point présentée sur les mécanismes à l'œuvre dans l'éviction des femmes des postes à responsabilité et, au-delà de ces constats, l'ouverture vers des stratégies d'action.

Certain-e-s estiment que cette conférence aurait utilement pu déboucher sur un «atelier stratégies».

La pertinence de l'exemple du MIT (Massachusetts Institute of Technology) est largement soulignée par les participant-e-s.

→ Genre et psychanalyse

L'exposé de Christophe Dejours est plébiscité par les participant-e-s SHS, y compris par les doctorant-e-s qui, souvent, se sont montré-e-s les plus critiques. L'introduction de la subjectivité du travail dans la question du genre s'est avérée très enrichissante ; «les pendules sont véritablement remises à l'heure, cette approche est fondamentale dans tous les sens du terme».

L'envie de poursuivre, de mieux connaître la démarche psychanalytique et les aspects psychodynamiques du travail est soulignée par de nombreux participant-e-s de toutes disciplines. Un questionnaire suggère qu'un atelier sur le sujet soit organisé.

Les participant-e-s sciences dures et SDV sont aussi très majoritairement enthousiastes dans leur appréciation de cet exposé jugé «passionnant», «excellent», voire même «génial» comme indiqué dans un des questionnaires.

Deux participant-e-s SDV n'ont pas compris l'intérêt dans le cadre de cette formation d'un éclairage psychanalytique «difficile à intégrer pour une chercheuse en SDV. Y a-t-il tromperie ? Ou au contraire matière à penser?»

L'ÉVALUATION DES ATELIERS

L'opinion des stagiaires sur les ateliers (% d'opinions positives)

Appréciation par critère	Atelier «Preuve, imaginaire et genre»	Atelier «Représentations, pratiques, subjectivité dans les métiers scientifiques»
Pertinent	46%	88%
Intéressant	74%	90%
Personnellement enrichissant	64%	78%

→ Preuve, imaginaire et genre

Quatre ateliers ont travaillé en parallèle, à partir du récit fait par Dominique Pestre de quatre histoires de sciences qui illustraient la prégnance du genre :

- dans la fiabilité accordée à une expérience : les expérimentateurs masculins sont quasi inéluctablement jugés plus stricts que des expérimentateurs féminins ;
- dans la formulation d'un fait d'expérience : la «nécessité» culturelle de faire apparaître le partenaire masculin comme actif alors que le féminin «doit» être passif, conduit à une transformation, à un glissement, de la réalité ;
- dans la posture attendue du savant qui ne saurait être modeste puisqu'il s'agit là d'une qualité qui relève du féminin ;
- dans la conception d'expérience d'une violence extrême : celle-ci semble ne rencontrer aucun obstacle lorsqu'il s'agit de femelles.

Ces exemples illustraient de façon quasi caricaturale comment la pensée d'une communauté scientifique toute entière est imprégnée, déformée par le poids de la culture et des mœurs, au point de détourner l'interprétation d'un fait d'expérience par exemple. Les deux exemples pris dans des laboratoires de sciences dures soulignaient le fait que cette imprégnation des savoirs par les diktats culturels est susceptible de concerner tous les chercheurs et pas seulement ceux des sciences humaines et sociales.

La présentation de Dominique Pestre nous semblait constituer un bon point de départ pour que chaque participant-e examine et débâte de la façon dont sa propre communauté scientifique valide et certifie un savoir

organisé, et, qu'en commun, les participant-e-s puissent interroger l'objectivité scientifique de leur pensée dans la pratique même de leur travail de recherche.

Les commentaires et les évaluations de cet atelier font d'abord apparaître que l'objectif très ambitieux de cet atelier n'a été que partiellement atteint : mal compris par une majorité de participant-e-s (39 questionnaires), il n'a pas fait l'objet d'une réelle appropriation par les groupes.

Les difficultés rencontrées semblent trouver leur origine :

- Dans une préparation insuffisante de cet atelier de la part des organisateurs et en particulier d'une explicitation insuffisante des objectifs de cette réflexion en petits groupes ;
- La remise en question de la preuve ou l'idée qu'elle se construit dans des cadres sociaux est un sujet difficile, nouveau pour un grand nombre de participant-e-s, qui a semblé perturber une partie de la communauté scientifique. De ce fait, la présentation de cet atelier et une large discussion préalable de tous afin de s'assurer que les objectifs et les modalités étaient bien compris et acceptés de tous, revêtaient une importance cruciale : c'est sans doute ce que nous n'avons pas su, pas pu, faire.

Dans cinq questionnaires, on peut lire que le sujet était trop difficile et que les groupes manquaient de base pour la discussion : ainsi on estime que cet atelier aurait mieux «fonctionné» s'il s'était déroulé après l'intervention de Christophe Dejourné (imaginaire, subjectivité, virilité, domination). 13 questionnaires font état d'une grande difficulté à bien saisir la pertinence du thème retenu dans le cadre des Ateliers «sexes et genre dans le travail

scientifique» tandis que le manque d'une définition claire du thème de la réflexion est souligné dans 17 questionnaires. Il faut noter que 4 questionnaires sont sévères vis-à-vis de l'atelier : «séance creuse, pas de fil conducteur, aucun apport pour la réflexion».

De façon assez surprenante, ce premier constat assez négatif se prolonge, pour la très forte majorité (44 questionnaires), par l'énoncé d'apports extrêmement positifs de cet atelier :

■ Un grand nombre (33 questionnaires) a touché du doigt les spécificités du fonctionnement des diverses communautés scientifiques, en particulier lorsqu'il s'agit de validation de résultats, et l'enrichissement qu'il y a à connaître et comprendre la démarche scientifique de l'autre. La pluridisciplinarité a été pleinement considérée dans ce qu'elle comporte de nécessaire respect des pratiques propres à chaque discipline.

■ Pour d'autres, en nombre non négligeable (11 questionnaires), l'objectif est atteint. Pour ces participant-e-s, l'idée que la preuve se construit dans des cadres sociaux a largement progressé, les conduisant à écrire que «ces ateliers (les) amèneront à poser un nouveau regard sur (leur) démarche scientifique et celle de leurs collègues».

Notons enfin que plusieurs questionnaires soulignent la qualité de l'animation par Frédéric Graber et Hélène Perrin.

→ Représentations, pratiques, subjectivité dans les métiers scientifiques

Pour cet atelier, trois groupes se sont réunis pour analyser la vie au laboratoire et l'impact du genre sur les choix, les carrières des chercheur-e-s et ingénieur-e-s.

Marie-Claude Hurtig pour l'atelier X, Pascale Molinier pour l'atelier Y, Louis Bonpant pour l'atelier Z, ont pris le temps de bien exposer le thème et les objectifs de l'atelier, à partir et au-delà des textes écrits qui avaient conduit les stagiaires à choisir de s'inscrire à l'un ou l'autre groupe.

La qualité de l'introduction -et sa nécessité pour un bon déroulement du travail- est soulignée dans nombre de questionnaires. L'intérêt de l'approche psychodynamique du travail proposée par Pascale Molinier est tout particulièrement souligné par les personnes qui participaient à son groupe.

Ces ateliers correspondaient pour la quasi totalité à

une attente forte et au besoin évident, après trois jours, «d'aborder du subjectif» même si (d'autant plus que) les expériences relatées, toutes diverses, sont au-delà du cas particulier : «une mise en commun d'expériences et de savoirs tout à fait importante et nécessaire pour aborder l'étape suivante de développement de stratégies». Ils ouvraient «manifestement un espace pour le vécu, tout à la fois intéressant et pertinent».

Même si les approches proposées dans chacun des trois groupes étaient différentes, les réponses aux questionnaires d'évaluation ne font pas vraiment apparaître de différences au niveau des apports personnels du travail en groupe.

La liberté de parole et de narrations d'histoires personnelles a été quasi unanimement appréciée. Tous ces témoignages sont très largement jugés utiles et enrichissants car ils permettent de mieux comprendre les pratiques de la recherche en liaison avec le genre et donnent «des pistes originales sur lesquelles réfléchir, des solutions originales à imaginer». Ces récits ont permis de mettre des «mots sur des situations de non-dits», ont révélé les «ruses» dans les différences homme/femme au travail.

Enfin, 3 réponses au questionnaire indiquent que le «décorticage de certains comportements permet de comprendre la notion du neutre», neutre dans universel.

Pour quelques participant-e-s, c'est la prise de conscience qui est mise en avant : prise de conscience de problèmes «me concernant» comme la ségrégation des femmes à certains moments d'une carrière ; que le «ressenti des femmes n'est pas dû qu'à l'image que leur renvoient les hommes, mais aussi à leurs propres représentations» ; prise de conscience du jeu des relations homme/femme et avec les supérieurs hiérarchiques ; prise de conscience de la nécessité de prendre en compte le genre dans les pratiques de travail et de l'intérêt à porter un regard particulier sur les pratiques collectives et ses répercussions.

La qualité des constats et des analyses est largement appréciée : «les enjeux de pouvoir, de domination, la perception des hommes et des femmes ont été bien posés». L'aspect pluridisciplinaire est ici aussi considéré comme un enrichissement supplémentaire.

Les participant-e-s retiennent, de ce travail en groupe, pour le futur :

■ La nécessité d'un engagement personnel dans les instances d'évaluation et de décisions ; la transparence

des critères de choix afin de mettre à jour les relations de domination, d'inégalité ; des arguments et du courage pour des prises de positions différentes en situation d'évaluation ;

- Des pistes pour valoriser leur carrière en tant que femme ; l'envie et des forces pour exercer la recherche et les responsabilités autrement ;

- Un regain de confiance pour défendre la (ma) position de femme ; des pistes pour faire évoluer les relations dans le travail ; la certitude que l'environnement façonne l'individu au travail ; l'existence de stratégies nécessairement différentes pour les hommes et les femmes qui ont à exercer une autorité ;

- La nécessité d'apprendre à se libérer des automatismes, apprendre un autre regard «où il y aura vérification qu'il n'y a pas de connotation sexiste» ;

- Une plus grande attention aux relations croisées pouvoir/genre/stratégies de persuasion ; des outils pour gérer des formes de discrimination ; des stratégies possibles face à un collectif très déséquilibré homme/femme ; la nécessité de se tourner vers d'autres car il n'y a pas de solution miracle et qu'il faut donc augmenter «le réservoir d'idées» ;

- L'importance qu'il convient d'attacher au point de vue des hommes, les regrets (15 questionnaires) sur le manque de temps pour chercher des solutions aux problèmes posés et pour aborder des pistes de réflexion et des stratégies d'action.

→ Aspects généraux

Après avoir examiné l'opinion des stagiaires sur chaque conférence, sur chaque atelier, voyons maintenant leur opinion sur l'ensemble, que nous désignons ici par les «Ateliers». La présentation que nous faisons de ces résultats ne suit pas strictement le plan du questionnaire. En effet, parfois une même réponse, à peu de choses près, est donnée à deux questions différentes, et il nous a paru préférable de les regrouper dans un même paragraphe. Ainsi, la faible participation des hommes à ces Ateliers ressort de plusieurs items, tels que «points faibles», «vision de l'utilité de ces Ateliers», ou encore «améliorations possibles».

La réponse à la question de savoir s'il faut reconduire la formule des Ateliers pour de nouveaux stagiaires, est clairement positive : plus de 90% de participant-e-s le souhaitent. L'équilibre entre conférences et ateliers est jugé satisfaisant (71% de oui et 23% de oui en partie). Une proportion voisine (70% de oui et 17% de oui en

partie) approuve la proportion de temps laissé aux échanges informels.

Dans les questions générales, on en trouvait une sur les conditions matérielles. Les commentaires sont très favorables, quant au lieu, à la qualité de l'accueil par le personnel, et au fait que cet «internat» un peu particulier, était une des conditions de réussite de la formule. Quelques remarques mineures indiquent que les mêmes conditions ne peuvent satisfaire totalement 55 personnes : certaines ont apprécié de dormir dans le village de Cargèse tandis que quelques autres, peu nombreuses, auraient préféré ne pas avoir à se déplacer entre le lieu du stage et celui de l'hébergement.

À la question de l'utilité de ces Ateliers pour faire avancer l'égalité homme/femme dans les sciences, il est intéressant de noter que 7 personnes jugent ces Ateliers peu ou pas utiles, 18 ne répondent pas ; 14 réponses sont positives et 16 répondent oui mais avec des réserves, la principale étant la faible participation des hommes : cette égalité ne peut avancer sans eux. Ainsi, pour 54% des participant-e-s, cette formule possède une pertinence certaine pour progresser vers cette égalité.

Enfin, à la question posée de savoir si les attentes des participant-e-s ont été satisfaites, plus des deux tiers répondent oui, ou oui en partie. Nous allons détailler un peu plus ces attentes dans le paragraphe suivant, mais l'ensemble de ce que nous venons de voir montre bien qu'une grande majorité des participant-e-s juge très positivement cette expérience.

→ Attentes et points forts

Les attentes des participant-e-s étaient de trois ordres. Tout d'abord, des connaissances théoriques sur le genre, puis des échanges entre scientifiques sur ces questions, et enfin des réflexions pratiques sur des modalités d'actions pour que des changements interviennent.

On peut dire en première approximation que les deux premières attentes ont été satisfaites, mais que la troisième n'a pas trouvé de temps et de lieu pour être traitée.

La première attente est largement satisfaite pour la plupart des stagiaires, même si des chercheuses en sciences humaines ou sociales auraient aimé que les conférences aillent plus loin dans les savoirs accumulés. Les autres ont trouvé leur compte dans ces

huit conférences. Nous reviendrons un peu plus loin sur quelques insatisfactions qui n'ont pu s'exprimer qu'après l'écoute de ces conférences, plusieurs souhaitant en savoir plus sur tel ou tel sujet, souvent découvert à Cargèse.

La deuxième attente, d'échanges, de rencontres, de débats sur la vie, le métier de chercheur-e scientifique a elle aussi été satisfaite, comme un premier temps de démonstration qu'il est possible d'échanger sur ces questions. Le désir d'aller plus loin vient dans un second temps et certaines réponses disent cette attente satisfaite en partie seulement, du fait du manque de temps.

Pour certains qui attendaient une réflexion sur des stratégies d'action, il est clair que cette attente n'a pas été satisfaite.

La question portant sur ce que les participant-e-s avaient trouvé au-delà de leurs attentes, a été largement renseignée. Les réponses sont toujours enthousiastes sur la diversité des participant-e-s, et la richesse que cela a autorisé dans les échanges : participant-e-s de divers statuts (chercheur-e-s, ingénieur-e-s, enseignant-e-s-chercheur-e-s, doctorant-e-s) et surtout de diverses disciplines. Le plaisir des échanges entre disciplines différentes, accompagné de la surprise que cela puisse être possible, est souvent signalé. Il semble que la non-compétition qui régnait dans ces échanges (et qui a rendu la parole libre) n'est pas habituelle dans certains colloques disciplinaires. Est aussi signalée la qualité des échanges avec des mots tels que tolérance, ouverture, écoute, chaleur humaine, etc.

Nous retrouvons ces mêmes éléments dans les points forts. On demandait aux participant-e-s d'en donner deux. Sont signalés, l'aspect pluridisciplinaire des conférences, leur qualité (avec des mentions spéciales pour celles de Geneviève Fraisse et de Christophe Dejours).

Et ensuite, très majoritairement, la présence de chercheur-e-s de disciplines différentes, et les échanges que cela autorise. Les ateliers, formule permettant ces échanges, avec leurs caractéristiques de respect, de sincérité sur des expériences vécues, ont été jugés comme un point fort par beaucoup de stagiaires.

Enfin, il faut signaler l'organisation qui a permis d'alterner apports théoriques et échanges d'expériences, aussi bien pendant les pauses et les repas que durant les deux après-midi d'ateliers.

→ Insatisfactions, suggestions d'améliorations

Dans les réponses à ces questions, il y a beaucoup plus de diversités. Les seuls points rassemblant plusieurs questionnaires sont ceux du faible nombre d'hommes présents, de l'insuffisante préparation du premier atelier portant sur la preuve, de l'insuffisance du temps consacré aux débats et échanges et du manque de réflexions consacrées aux stratégies d'actions. Ces points faibles sont relevés, à chaque fois par 5 à 6 participant-e-s.

Les autres points faibles, souvent indiqués par une seule personne, sont vus par d'autres (ou par les mêmes) comme des points forts : participant-e-s trop divers, pas assez d'entre-soi. Ou bien la manière de présenter une conférence par les chercheur-e-s de sciences sociales ou humaines choque les chercheur-e-s de sciences dures.

Indiquons maintenant ce qui a pu être vu comme point faible, et que nous reprenons dans les suggestions d'améliorations.

Tout d'abord, des sujets non traités ou insuffisamment traités : la différence des sexes vue par les sciences de la vie, et ses conséquences ; l'approfondissement des questions de genre liées à la psychologie, à la psychanalyse. Des demandes sont relatives aux différences éventuelles que les hommes et les femmes présenteraient dans l'activité propre de recherche, ce qui rejoint des questions sur l'existence de « science féminine ». Un grand nombre de participant-e-s souhaitent que dans de futures formations, il y ait beaucoup plus de temps consacré aux ateliers, et beaucoup plus d'hommes. Des esquisses d'arguments pour les faire venir sont cités : par exemple, raconter une « histoire des hommes » comme a été élaborée une « histoire des femmes ».

Certains voudraient inviter des populations particulières, comme les nouveaux recrutés au CNRS, les directeurs de laboratoire, etc.

Bien sûr, du temps devrait être consacré aux modes d'actions à envisager pour tenter de trouver des solutions aux problèmes qui sont décrits dans les conférences plénières ou exprimés lors des ateliers.

Conclusion

L'expérience menée à Cargèse en novembre 2002 peut amener à deux séries de conclusions, nous semble-t-il.

Tout d'abord, la formule retenue a fonctionné : quatre jours vécus en commun autorisent les échanges entre participant-e-s de disciplines très variées autour des questions de genre. L'alternance des conférences d'excellent niveau, et d'ateliers d'échanges sur la pratique de la recherche vécue, permet pour les scientifiques des sciences de la nature de s'approprier les questions liées au genre, et d'interroger leur métier à travers cette grille d'analyse. Bien des questions signalées comme non traitées viennent d'exigences nouvelles nées lors de ces rencontres.

Les échanges pluridisciplinaires sur ces questions ne sont pas immédiats, mais sont possibles.

La plupart des participant-e-s souhaitent continuer à travailler sur ces problèmes, et ont suggéré des modalités diverses, de la lecture solitaire à une Ecole complémentaire, de forums d'échanges sur le réseau, à des séries de séminaires sur des points particuliers, etc.

Après l'expérience partagée à Cargèse, les participant-e-s souhaitent poursuivre les réflexions entamées avec leurs quelques collègues masculins qui s'étaient inscrits. Le mouvement lancé, ou confirmé, pour ces premiers participants va se poursuivre pour elles et eux. Cargèse a donc bien joué le rôle de sensibilisation attendu.

La deuxième série de conclusions se déduit de la première : d'autres Ateliers du même type pourraient être organisés afin de sensibiliser d'autres personnels de la recherche. L'amélioration essentielle est à chercher dans une meilleure représentation des hommes et des femmes : «on ne peut faire bouger la société avec 50% de ses membres». Du encore : «je refuse d'être une minorité», comme l'a écrit une participante.

Eric Chareyre et Michèle Postel



À TRAVERS L'ÉCRIT ET L'IMAGE... ET DANS LE DVD DU FILM TOURNÉ



NOUS AVONS TENDU DE RÉCRÉER UN PEU L'AMBIANCE DES ATELIERS...



À CARGÈSE QUE VOUS TROUVEREZ À LA FIN DE CETTE BROCHURE.



CHACUNE ET CHACUN SE RECONNAÎT...



Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique

Bibliographie



Sources bibliographiques

Une première bibliographie se compose d'une série d'ouvrages dont la plupart ont été cités lors des interventions. Écrits par les intervenant(e)s mais aussi par d'autres auteurs, ils ont été sélectionnés pour leur relative accessibilité et leur capacité à fournir quelques clés de compréhension quant à la spécificité des diverses démarches scientifiques ayant questionné le genre dans leur problématique. Pour celles et ceux qui désireraient approfondir leurs connaissances sur le sujet, un supplément bibliographique, cette fois-ci thématique, est également proposé.

→ BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Dejours, C. (1998)

Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale
Paris, Seuil

Duby, G. et Perrot, M. (éd.) (2002)

L'histoire des femmes en Occident
Paris, Perrin, coll. « Tempus » (5 volumes)

Fraisse, G. (2001)

La controverse des sexes
Paris, PUF

Fraisse, G. (2001)

Les deux gouvernements et la cité
Paris, Éditions Gallimard

Fraisse, G. (1995)

Muse de la raison, la démocratie exclusive et la différence des sexes
Paris, Éditions Gallimard (réédition complétée)

Gardey, D. et Löwy, I. (dir.) (2001)

L'invention du naturel
Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin
Paris, Éditions des archives contemporaines

Héritier, F. (2002)

Masculin-féminin 2. Dissoudre la hiérarchie
Paris, Odile Jacob

Héritier, F. (1996)

Masculin-féminin. La pensée de la différence
Paris, Odile Jacob

Hirata, H., Laborie, F., Le Doaré, H. et Senotier, D. (dir.) (2000)

Dictionnaire critique du féminisme
Paris, PUF, coll. « Politique d'aujourd'hui »

Laqueur, T. (1992)

La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident
Paris, Gallimard

Laufer, J. (1992)

L'entreprise et l'égalité des chances : enjeux et démarches
Paris, La Documentation Française

Laufer, J., Marry, C. et Maruani, M. (dir.) (2001)

Masculin-féminin, questions pour les sciences de l'homme
Paris, PUF

Le Doeuff, M. (2000)

Le sexe du savoir
Paris, Champs Flammarion

Maruani, M. (2000)

Travail et emploi des femmes
Paris, La Découverte, coll. « Repères »

Moisseeff, M. (à paraître)

Une femme initiée en vaut deux : de l'île aux femmes polynésiennes à l'Alien américaine
In Babouin (éd.)

Insularités. Hommage à Henri Lavedan
Montreuil, Société d'ethnologie

Molinier, P. (2003)

L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion
Paris, Payot-Rivages

Thébaud, F. (1998)

Écrire l'histoire des femmes
Femmes aux Rosés, ENS Éditions

Vidal, C. (2001)

Quand l'idéologie envahit la science du cerveau
Le Recherche, hors-série, n°5, 75-79

→ BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

Sociologie du travail, histoire du travail féminin, éducation

Alonzo, P. (2001)Les femmes et le salariat, un tableau fortement contrasté
*lunes - «Réalités, parcours, représentations de femmes», n°17, 17-26***Alonzo, P. (2000)**Femmes et salariat, l'inégalité dans l'indifférence
*Paris L'Harmattan, coll. «Logiques Sociales»***Alonzo, P. (1996)**Femmes employées
*Paris L'Harmattan, coll. «Logiques Sociales»***Battagliola, F. (2000)**Histoire du travail des femmes
*Paris La Découverte coll. «Repères»***Baudelot, C. et Establet, R. (1991)**Allez les filles !
*Paris Le Seuil, rééd. en 1992, coll. «Points actuels»***Bloss, T. (dir.) (2001)**La dialectique des rapports hommes-femmes
*Paris PUF***Duru-Bellat, M., Kieffer, A. et Marry, C. (2001)**La dynamique des scolarités des filles : le double handicap questionné
*Revue Française de Sociologie, vol. 42-2, 251-280***Duru-Bellat, M. (1990)**L'école des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux ?
*Paris L'Harmattan***Ferrand, M. (2003)**Féminin-masculin
*Paris La Découverte coll. «Repères» (à paraître en septembre)***Ferrand, M., Imbert, F. et Marry, C. (1999)**L'excellence scolaire : une affaire de famille.
Le cas des normaliennes et normaliens scientifiques
*Paris L'Harmattan***Ferrand, M., Imbert, F. et Marry, C. (1996)**Femmes et sciences, une équation improbable ?
L'exemple des normaliennes scientifiques et des polytechniciennes
*Formation emploi, n°55, 5-18***Gadéa, C. et Marry, C. (2000)**Les pères qui gagnent : descendance et réussite professionnelle chez les ingénieurs
*Travail, Genre et Sociétés, L'Harmattan, n°3, 209-235***Gardey, D. (2001)**La dactylographe et l'expéditionnaire.
Histoire des employés de bureau (1890-1930)
*Paris Éditions Belfin***Hirata, H., Kergoat, D. (1998)**La division sexuelle du travail revisitée
*In Maruani, M. (dir.)*Les nouvelles frontières de l'inégalité, Hommes et femmes sur le marché du travail
*Paris La Découverte-Mage, 95-104***Hirata, H. et Sénottier, D. (dir.) (1996)**Femmes et Partage du travail
*Paris Syros***Kergoat, D. (1982)**Les ouvrières
*Paris Ed. Le Sycomore***Laufer, J. (1982)**La Féminité neutralisée : les femmes cadres dans l'entreprise
*Paris Flammarion*Le sexe du travail, Structures familiales et système productif (collectif) (1984)
*Grenoble PUF***Lee Downs, L. (2002)**L'inégalité à la chaîne, la division sexuelle du travail dans l'industrie métallurgique en France et en Angleterre
*Paris Albin Michel***Marry, C. (2003)**L'excellence scolaire des filles. L'exemple des diplômées des grandes écoles scientifiques et d'ingénieurs
*Paris Belfin, coll. «Perspectives sociologiques» (à paraître en octobre)***Marry, C. (2000)**Filles et garçons à l'école
In Van Zanten, A. (dir.)

L'école : l'état des savoirs

*Paris La Découverte, 283-292***Marry, C. (1992)**Femme et ingénieur : la fin d'une incompatibilité ?
*La Recherche, n°241, 362-363***Marry, C. (1989)**Femmes ingénieurs : une ir(résistible) ascension ?
*Information sur les sciences sociales, 28, 293-344***Maruani, M. (2002)**Les mécomptes du chômage
*Paris Bayard***Maruani, M. et Reynaud, E. (2001)**Sociologie de l'emploi
*Paris La Découverte coll. «Repères»***Maruani, M. (dir.) (1998)**Les nouvelles frontières de l'inégalité.
Hommes et femmes sur le marché du travail
*Paris La Découverte-Mage, coll. «Recherches»***Mosconi, N. (1994)**Femmes et savoir. La société, l'école et la division de savoirs
*Paris L'Harmattan*La Place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales. (1995)
*Paris La Découverte coll. «Recherches»***Schweitzer, S. (2002)**Les femmes ont toujours travaillé.
Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles
Paris Belfin Jacob

Singly (de), F. (1987) [5^{ème} édition Quadrige en 2002]
Fortune et infortune de la femme mariée
Paris, PUF

Famille

Commaille J. et Martin, C. (1998)
Les enjeux politiques de la famille (avec Claude Martin)
Paris, Bayard Éditions, coll. « Société »

Delumeau, J. et Roche, D. (ed) (1990) (réédition en 2000)
Histoire des pères et de la paternité
Paris, Larousse

Fine, A. (dir.) (1998)
Adoptions, Ethnologie des parentés choisies
Paris, Maison des sciences de l'homme

Fine, A. (1994)
Parrains, marraines : la parenté spirituelle en Europe
Paris, Fayard

Kaufman, J.P. (1992)
La trame conjugale, analyse du couple par son linge
Paris, Nathan

Knibiehler, Y. (2000)
Histoire des mères et de la maternité en Occident
Paris, PUF

Singly (de), F. (2000)
Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune
Paris, Nathan

Singly (de), F. (dir.) (1992)
La famille : l'état des savoirs
Paris, La Découverte

Théry, I. (1998)
Couple, filiation et parenté aujourd'hui : le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée. Rapport à la ministre de l'Emploi et de la Solidarité et au garde des Sceaux, ministre de la Justice
Paris, GME Jacati

→ PSYCHANALYSE, PSYCHODYNAMISME DU TRAVAIL

Dejours, C. (2001)
Le corps d'abord. Corps biologique, corps érotique et sens moral
Paris, Payot

Dejours, C. (1997)
Virilité et stratégies collectives de défense dans les nouvelles formes d'organisation du travail
Les Cahiers du MAGE, n°3-4, 147-158

Dejours, C. (1993)
Travail : Usure mentale. Essai de psychopathologie du travail
Paris, Bayard

Dejours, C. (1992)
Centralité du travail et théorie de la sexualité
Adolescence, 14, 2, 9-29

Dejours, C. (1992)
Pathologie de la communication. Situation de travail et espace public : le cas du nucléaire. Raisons Pratiques. Éditions de l'ÉHESS, n°3, 277-281

Molinier, P. (1997)
Féminité et savoir-faire discret. Actes du premier colloque international de psychodynamique et psychopathologie du travail
Paris, Laboratoire Psychologie du travail et de l'action, CNAM, vol. 11

Molinier, P. (2000)
Virilité défensive, masculinité créatrice
Travail, Genre et Sociétés, n°3, 25-44

→ PORTRAITS, TÉMOIGNAGES

Michel, M. (2002)
Mémoires
Paris, La Découverte, coll. « (Re)Découverte. Documents et témoignages »

Paillet, A. (2001)
Femmes en marche
Paris, Le Temps des cerises

→ FÉMINISME

Bard, C. (dir.) (1999)
Un siècle d'anti-féminisme
Paris, Fayard

Chaperon, S. (2000)
Les années Beauvoir, 1945-1970
Paris, Fayard

Kleiman, L. et Rochefort, L. (1989)
L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République
Paris, Presses de sciences Po Des femmes

Lagrange, R.M. (1990)
Recherches féministes ou recherches sur les femmes ?
Actes de la recherche en sciences sociales, n°83, juin, *Moscou/féminisme*, 27-39

Michel, A. (2001)
Le Féminisme
Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? »

Picq, F. (1993)
Libération des femmes. Les années mouvement
Paris, Seuil

Riot-Sarcey, M. (2002)
Histoire du féminisme
Paris, La Découverte, coll. « Repères »

→ FEMMES ET HISTOIRE, HISTOIRES DE FEMMES

Fraisse, G. (2002)
Clémence Royer, Philosophe et femme de sciences
Paris, La Découverte, coll. « (Re)Découverte. Documents et témoignages »

Fraisse, G. (1998)

Les femmes et leur histoire
Paris: Éditions Gallimard

Omnès, C. (1997)

Ouvrières parisiennes. Marché du travail et trajectoires professionnelles au 20^{ème} siècle
Paris: Éditions de l'EHESS

Perrot, M. (1998)

Les silences de l'histoire
Paris: Flammarion

Thébaud, F. (1986)

Quand nos grand-mères donnaient la vie.
La maternité en France dans l'entre-deux-guerres.
Lyon: Presses Universitaires de Lyon

→ MASCULIN/FÉMININ : DIFFÉRENCE, HIERARCHIE, CONSTRUCTION SOCIALE

Radinter, E. (1992)

XX^e De l'identité masculine
Paris: Éditions Jacob

Bühr, A. et Pfefferkorn, R. (2002)

Hommes-femmes: quelle égalité ?
Paris: Éditions de l'Atelier

Blöss Chabaud-Richter, D. et Gardey, D. (dir.) (2001)

L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques
Paris: Éditions des archives contemporaines

Buttler, J. (1990)

Gender Trouble. Feminism and the subversion of Identity
NY/Londres: Routledge

Daune-Richard, A.M. et Hurtig, M.C. (1995)

Catégories et représentations de sexe :
un débat loin d'être clos
In *Ephémère* (Eds)

La place des femmes : les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales
Paris: La Découverte; 426-438

Delphy, C. (1998)

L'ennemi principal
Paris: Éditions Syllepse

Fournier, G. et Reynaud, E. (1978)

La Sainte Virilité
Questions féministes, n°3, 32-62

Fraisse, G. (1996)

La différence des sexes
Paris: PUF

Goffman, E. (2002)

L'arrangement des sexes
Paris: La Dispute

Hommes armés, femmes aguerries (2001)

Rapports de genre en situation de conflit armé
Textes réunis par Fernande Reyson, DOD/Unesco/Unifil, Genève

Hurtig, M.C., Kail, M. et Rouch, H. (éd.) (2002)

Sexes et genre. De la hiérarchie entre les sexes
Paris: CNRS ÉDITIONS (2^e édition)

Hurtig, M.C. et Pichevin, M.F. (1986)

La différence des sexes
Paris: Ed. Tierce Sciences

Mathieu, N.C. (1971)

«Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe»
Épistémologie sociologique, n°11, 19-39

réédité In *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*
Côté femmes, 1991

Moisseff, M. (2000)

Une figure de l'altérité chez les Gentoo ou la maternité comme puissance maléfique
In J.L. Jaurud, E. Ferry et M. Jantakos (éd.)

En substances. Textes pour Françoise Héritier
Paris: Fayard; 471-489

Moisseff, M. (1995)

Un long chemin semé d'objets culturels :
le cycle initiatique aranda
Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
Coll. «Cahiers de l'Homme»

Moisseff, M. (1994)

Les objets culturels aborigènes ou comment représenter l'irreprésentable
Genèses, 17, 4-52

Sauter, A. (2000)

«Être rugby», jeu du masculin et du féminin
Paris: ed. de la MSH/Maison du patrimoine ethnologique

Tabet, P. (1998)

La construction sociale de l'inégalité des sexes,
Des outils et des corps
Paris: L'Harmattan

Théry, I. (1998)

Couple, filiation et parenté aujourd'hui, Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée
Paris: Éditions Jacob

Welzer-Lang, D. (dir.) 2000

Nouvelles approches des hommes et du masculin
Toulouse: Presses Universitaires du Mirail

→ SEXUALITÉ

Bozon, M. et Leridon, H. (1993)

Les constructions sociales de la sexualité
Population, n°5, 1175-1196

Bozon, M. (2002)

Sociologie de la sexualité
Paris: Nathan

Chaperon, S. (2002)

Kinsey en France : les sexualités féminine et masculine en débat
Le Mouvement Social, n°190, 91-110

Dejours, C. (1988)

Le masculin entre sexualité et société
Adolescence, 6, 1, 89-126

Farge A., Dauphin, C. (dir.) (2000)

Séduction et sociétés
Paris, Seuil

Knibiehler, Y. (2002)

La sexualité et l'histoire
Paris, Griffe Jacob

Moisseeff, M. (1998)

Rêver la différence des sexes : quelques implications
du traitement aborigène de la sexualité

In Domeneau, A., Satahy, J.M. et Vasseur-Faucouet, C. (dir.)

Sexe et guérison

Paris, Hermann, 45-74

Moisseeff, M. (1985)

De la procréation à la sexualité : une approche
anthropologique de la différence des sexes

Cahiers de l'Institut Universitaire des Sciences Psychosociales
et Neurobiologiques, 56, 14-32

Sohn, A.M. (1996)

Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité
des français au quotidien (1850-1950)

Paris, Aubier

→ SCIENCE COMME UEU DE CONSTRUCTION DE STÉRÉOTYPES

Belkhir, J. et C., Duyme, M. (1998)

Intelligence and race, gender, class :
The fallacy of genetic determinism

Nature, Gender & Class, 5, 136-178

Faulkner, W. et Kerr, E.A. (1997)

On Seeing Bruckenspectres, Sex and Gender in
Twentieth Century Science

In Krige, J. et Pestre, D. (dir.)

Science in the Twentieth Century

Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 43-51

Haraway, D. (1989)

Primate Visions, Gender, Race and Nature in the World
of Modern Science

New York/London, Routledge

Martin, E. (1991)

The egg and the sperm : How science has constructed
a romance based on stereotypical male-female roles.

Journal of Women in Culture and Society, vol. 16, n°31, 485-501

Pestre, D. et Heinrich, H. (2002)

L'administration de la preuve

Paris, RMF, coll. «Philosophies»

Vidal, C. (2002)

Le cerveau, le sexe et l'idéologie dans les Neurosciences

Illustration sciences et professionnelle, 31, n°4, 495-505

Vidal, C. (1996)

Le cerveau a-t-il un sexe ?

La Recherche, n°290, 26-27

→ IMAGES ET REPRÉSENTATIONS

Barré, V., Debras, S., Henry, N. et Trancart, M. (1999)

Dites-le avec des femmes, le sexisme ordinaire
dans les médias

Paris, AFD et CFI - Ecole des métiers de l'information

Brugilles, C., Cromer, I. et S. (2002)

Les représentations du masculin et du féminin
dans les albums illustrés

Population, n°2, Paris

Dubesset, M. et Zancarini-Fournel, M. (1993)

Parcours de femmes. Réalités et représentations,
Saint-Etienne, 1880-1950

Lyon, Presses Universitaires de Lyon

Lorenzi-Cioldi, F. (1998)

Individus dominants et groupes dominés :
images masculines et féminines

Grenoble, PUG

les Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse / 12 - 15 novembre 2002

Nous remercions l'ensemble des participants à la première expérience originale de formation au genre partagée à l'Institut d'études scientifiques de Cargèse par :

Bérengère Abou, Nora Alleki, Laurence Amar, Muriel Andriocci, Anne Atlan, Jocelyne Blanc, Louis Bonpant, Florence Bouyer, Sylvie Brau-Nogué, André Burguière, Ilaria Castellani, Vanessa Chabanne, Eric Chareyre, Cécile Charlap, Florence Charpigny, Benoît Chassigneux, Laurence Chavinier, Nicole Couesnon, Jean-François Dars, Christophe Dejours, Anna Domashewa, Catherine Dubernet, Jean-Daniel Dubois, Elisabeth Dubois-Violette, Michel Duyme, Michèle Ferrand, Geneviève Fraisse, Jean-Marie Gachon,

Bernard Ganne, Delphine Gardey, Bénédicte Gendron, Marie-Madeleine Giraud-Guillé, Ana Maria Gomez Garcia, Frédéric Graber, Elisabeth Guazelli, Véronique Guerschais, Hélène Guetat, Katell Guizien-Kessler, Eric Hamraoui, Geneviève Hatet-Najar, Helena Hirata, Evelyne Hubert, Marie-Claude Hurtig, Marie-Claire Lanceau, Anissa Lardjane, Emmanuelle Latour, Jacqueline Laufer, Florence Leconte, Amélie Leforestier, Anke Lindner, Françoise Livolant, Fabien Locher, Brigitte Lupo, Florence Maillochon, Luc Marangot, Catherine Marry, Margaret Mariani, Lidia Melki, Marika Mosseff, Pascale Moliner, Frédérique Murgia, Fairouz Ohsson-Malek, Jean Pailhoux, Anne Papillault, Elena

Pasquinelli, Hélène Perrin, Dominique Pestre, Michelle Pillot, Jean-Baptiste Pomet, Jocelyne Porcher, Michèle Postel, Laurence Provost, Elena Rodriguez, Anne Saouter, Agnès Sherman, Catherine Schlusshuber, Simon Schmidt, Françoise Thébaud, Emmanuel Thévenon, Catherine Thinas-Blanc, Laurence Tresse, Anne Tresset, Stéphanie Vella, Muriel Vernet, Isabelle Viaud-Delmon, Catherine Vidal, Lania Znaidi

Nous remercions également les personnels de l'Institut d'Études Scientifiques de Cargèse pour leur accueil, leur professionnalisme et leur contribution à la convivialité et à la réussite des premiers Ateliers scientifiques pluridisciplinaires de Cargèse.

À travers l'écrit et l'image LES ACTES

Directrice de la publication

Geneviève Berger

Directrice de la rédaction

Geneviève Hatet-Najar

assistée de Laurence Chavinier et Anne Piton

Coordination scientifique

Louis Bonpant, Catherine Marry et Michèle Postel

Coordination éditoriale

Anne Saouter

avec le concours de Stéphanie Vella

et les contributions de

Bérengère Abou, Anissa Lardjane, Anke Lindner et Elena Rodriguez

Édition

Mission pour la place des femmes au CNRS

Geneviève Hatet-Najar : 33 (0)1 44 96 53 46
genevieve.hatet-najar@cnrs-dir.fr

Laurence Chavinier : 33 (0)1 44 96 47 08
laurence.chavinier@cnrs-dir.fr

Conception graphique

Nid Éditions - www.nid.fr

Crédits photos

Mission pour la place des femmes au CNRS
Institut d'Études Scientifiques de Cargèse
CNRS Images/media

La perceuse et le rouge à lèvres



Les communications et les témoignages de ce film ont été recueillis lors du tournage réalisé à Cargèse par Jean-François Dars et Anne Papillault (CNRS Images/media) qui ont suivi durant quatre jours le travail effectué dans le cadre des premiers Ateliers scientifiques pluridisciplinaires sur le thème « Sexes et Genre dans le Travail Scientifique ».

Et si vous étiez concerné-e-s ?



À travers l'écrit et l'image **LES ACTES**

Les Actes des Ateliers scientifiques
pluridisciplinaires
de Cargèse

Sexes et Genre dans
le Travail Scientifique

ont été édités par
la Mission pour la place des femmes au CNRS

www.cnrs.fr/mission-femmes



CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
3, RUE MICHEL-ANGE 75794 PARIS CEDEX 16 • TÉL. 01 44 96 40 00 • TÉLÉCOPIER 01 44 96 53 90